

# LE SEXISME ORDINAIRE

PRÉFACE DE  
SIMONE DE BEAUVOIR

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>

Ce livre  
est publié dans la collection  
LIBRE À ELLES  
dirigée par Monique Cahen

ISBN 2-02-005201-6.

© ÉDITIONS DU SEUIL, 1979.

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

## Préface

Lors d'un procès récent, intenté à un machiste par un groupe de femmes qu'il avait publiquement insultées, un des avocats de la défense déclara : « Sexisme? j'entends ce mot pour la première fois. » C'est un mot qu'on ne trouvait pas dans l'avant-dernière édition du *Petit Robert*. Grâce entre autres aux auteurs du « Sexisme ordinaire », il y figure depuis 1978. On pensera peut-être que cette conquête est mineure : on aura tort. Nommer c'est dévoiler, et dévoiler c'est déjà agir. La discrimination fondée sur la différence des races a été depuis longtemps condamnée sous le nom de racisme; celle qui se fonde sur la différence des sexes était passée sous silence, ce qui était une manière de la nier. Nous nous étonnons que des cités soi-disant démocratiques comme Athènes et Rome aient accepté l'esclavage sans y voir un démenti de leurs principes. Sans doute la postérité se demandera-t-elle comment une société « égalitaire » a pris pour accordé l'oppression des femmes. On dirait que, même chez les individus que toute oppression indigne, il existe là une sorte de tache aveugle : littéralement ils ne voient pas celle que subissent les femmes. En créant dans *les Temps modernes* la rubrique du « Sexisme ordinaire », nous avons voulu leur dessiller les yeux.

Au cours du procès dont je viens de parler, la défense a argué qu'aucune loi n'interdit à un homme d'attaquer les femmes en tant que telles. Nous souhaitons — nous souhaitons de plus en plus ardemment en attendant le jour où nous pourrons nous passer de lois — qu'une telle loi, analogue à celle qui pénalise les insultes racistes, soit promulguée. En attendant — et certainement l'attente sera longue —, nous avons jugé utile de donner quelque publicité aux injures que quotidiennement les mâles déversent sur le deuxième

sexe. L'entreprise a d'abord paru divertissante aux auteurs du « Sexisme ordinaire ». Mais peu à peu sa facilité leur a semblé fastidieuse. Le machisme est la chose du monde la plus répandue, et il s'exprime sans vergogne, avec une décourageante monotonie. Les rédactrices du « Sexisme ordinaire » ont plus ou moins renoncé à aligner des citations où se répétaient inlassablement les mêmes clichés éculés. Elles ont préféré analyser les articles, les livres, les films où le sexisme se dissimulait un peu plus subtilement. Et elles ont essayé d'exprimer sur ce monde conduit par des hommes leur point de vue de femmes; elles peuvent le juger avec plus de liberté — détachement ou révolte — que ceux qui en endossent la responsabilité.

La rigueur, la vigueur de leurs dénonciations les ont fait souvent traiter par leurs adversaires — mâles ou femelles — de harpies haineuses. Qu'on relise les chroniques rassemblées dans ce livre et on verra à quel point une telle définition est mensongère. Dans leurs polémiques, elles peuvent se montrer incisives, mordantes, jamais méchantes<sup>1</sup>. Il entre toujours une souriante ironie dans leurs indignations. Même quand elles abordent les sujets les plus graves, leur écriture est désinvolte et gaie. Ni mégères, ni fanatiques, ni guindées dans un militantisme austère, elles savent se moquer tendrement les unes des autres et rire d'elles-mêmes. Elles possèdent cette qualité qu'on dénie si volontiers aux femmes : l'humour.

Souvent drôles, parfois nostalgiques, elles ne songent pas à disputer aux hommes leurs places, leurs rôles, leur dérisoire importance. Ce qui se lit en filigrane à travers ces textes, c'est le rêve d'un monde *autre* : un monde où le pouvoir ne constituerait pas la suprême valeur mais où chacun pourrait connaître la gaieté de vivre. Cette gaieté rayonne à travers tout le livre et en rend la lecture à la fois joyeuse et tonique.

SIMONE DE BEAUVOIR.

1. On sait que la polémique n'est pas, actuellement, chose aisée entre femmes. Un groupe, qui se dit subversif, a même intenté des procès en diffamation à celles qui avaient osé le critiquer, et contester ses idées ou ses pratiques : cela revient à faire régler des divergences politiques internes à un mouvement par des tribunaux. De nombreuses femmes du mouvement de libération des femmes — dont moi-même et les auteurs du *Sexisme ordinaire* — ont été stupéfaites et indignées par de tels procédés; elles ont manifesté, et manifesteront chaque fois que ce sera nécessaire leur entière solidarité aux femmes qui sont — ou pourraient être — ainsi attaquées.

## Une livre de chair

Une livre de chair, ôtée d'un homme, n'est pas aussi estimable ni aussi profitable qu'une livre de chair de mouton, de bœuf ou de chèvre.

Shakespeare, *Le Marchand de Venise*.

Ainsi il y aurait un livre, masculin singulier.

« Notre livre de chair », ricanait Catherine Crachat, femme bien en chair. Rose Prudence cherchait fébrilement des crayons gras « pour faire l'index ». Quelqu'une songeait : « Nous sommes en plein surréalisme. »

Et surréel, irréel, il l'était certainement, ce livre dont nous avons tant ressenti l'urgence quand il s'agissait de la plaider auprès de gens sérieux qui ne pensaient pas que « ça pouvait faire un livre » (cf. p. 84).

Maintenant, ça pouvait, c'était même recommandé : ça s'entourait de contrats comme de garde-fous. L'un, signé en double exemplaire, et l'autre, plus sournois, fait d'amitié et de parole donnée.

Catherine écrivit « sournois » parce qu'elle n'avait pas d'autre mot à portée de machine. Elle aurait pu dire « plus doux et redoutable », aussi.

Un rocker chantait, c'était un lundi au ciel lourd, Rose Prudence maniait avec des soupirs ses crayons de couleur pour enfant de moins de sept ans, les chats dormaient avec résignation, et la machine à écrire rythmait tout cela comme elle pouvait.

La rubrique « Dessous de plat » venait d'entrer dans l'index.

Sur Fip, une voix femelle donna l'heure comme une promesse.

(« L'Annonce faite aux Mâles », songea Catherine Crachat, et une fresque se déroula dans son esprit émerveillé, chatoyante.)

Une voix murmurait en elle : « Chatoyante : voilà un adjectif bien choisi. M<sup>lle</sup> B., si elle est encore de ce monde, sera fière de toi. » Catherine ne partageait pas toujours les ressentiments d'Annie-Elm vis-à-vis de la gent professorale qui avait formé son jeune caractère. Il lui arrivait même, par quel masochisme enfin assumé?, de regretter l'heure fulminante qu'elle avait passée un jour à recopier une composition de conjugaison, en compagnie de son professeur de français qui la jugeait « mal écrite ».

— Ce n'est donc que cela, *bien écrire*, poursuivait en elle la voix, cet adjectif que l'on choisit comme pour tromper son monde, le bercer de belles paroles et l'endormir au coin d'un feu allumé par d'autres, en d'autres circonstances!

Catherine répondit que l'adjectif était en surcroît, pour le plaisir.

— Un *plus de jouir* en quelque sorte, sarcasme, irrévérencieuse, la voix de son inconsciente.

— Quand je demande à un mot de faire un travail pareil, je lui donne un supplément de paye, suggéra monsieur Carroll qui passait par là.

— Ah non! l'interrompit Catherine avant qu'il ne poursuive, je n'ai pas vos moyens et mes mots à moi ne font que des travaux domestiques et bassement matériels.

— Raison de plus, renchérit Bertolt, est-ce qu'on nous lira ainsi sous le même régime d'oppression et d'exploitation?...

Catherine leur tourna le dos, vexée d'avoir été traitée d'exploiteuse, fût-ce de mots.

Quand elle se retourna ils s'en allaient, main dans la main, le révérend avec ses boucles blondes de petite fille sage et l'écrivain tirant sur son cigare comme s'il n'avait pas été en chocolat. Elle leur fit un grand signe qu'ils ne virent pas, et murmura :

— D'ailleurs, ce ne sont que de tout petits mots.

Ils s'éloignaient gauchement, en noir et blanc, sur un chemin interminable, d'une démarche saccadée qui la fit rire et pleurer à la fois.

Elle avait ainsi beaucoup d'amis qui la visitèrent ce jour-là. Certains lui conseillaient de tout oublier et de faire comme s'ils n'avaient jamais existé.

— Vous oublier quand je vous aime tant et vous ai tant demandé, vous monsieur Verlaine et vous monsieur Michaux, monsieur Nazim, monsieur Carroll, monsieur Queneau, monsieur Jouve, monsieur Bertolt, monsieur Franz et vous, monsieur Shakespeare, comment pourrais-je?

D'autres s'étonnaient de ce qu'ils fussent si nombreux du sexe qui se voulait opposé au sien, mais Virginia leur rappela élégamment qu'« il est néfaste pour celui qui veut écrire de penser à son sexe ».

— Moyennant quoi, releva rageusement Catherine, on se retrouve fondue dans le beau moule universel de l'esprit mâle.

Tous se récrièrent qu'ils ne l'avaient certainement pas prise pour autre chose que ce qu'elle était. Puis ils s'enquirent de ce qui la tourmentait, car visiblement ils n'y comprenaient rien.

— Un livre, gémit-elle, un livre, vous vous rendez compte?

Eh oui, il y aurait un livre pour dire quatre années de sa vie, qu'elle avait si étroitement mêlée à d'autres vies. Un livre pour les instants où l'on suffoque de rage, de honte, d'impuissance avant que les mots ne se forment en nous, et nous laissent, longtemps après, sur un rivage paisible et joyeux, celui

— Du devoir accompli, sans doute?

— Sans doute, sans doute pas.

Un livre pour les rires partagés et les détresses solitaires, pour quelques vies de plantes, de chats, de femmes et quelques morts de volatiles, pour les cris de la colère et les éclairs de plaisir. En y songeant, Catherine Crachat trouvait qu'il y avait beaucoup à dire.

— Après tout, se prit-elle à penser, un livre, ce n'est pas grand-chose quand on voit toute la vie qu'il va falloir y mettre.

Mais la vie, c'était bien elle qui fuyait. Lorsque leurs belles théories pâlassaient à l'usage, quand les mots de désordre sonnaient

faux dans l'ordre des jours, Catherine regardait s'éloigner l'une ou l'autre, et parfois c'était elle qui prenait ses jambes à son cou, fermait sa porte, n'entendait rien de ce qu'on lui criait.

— C'est que nous sommes des enfants, peut-être, se disait-elle comme pour s'excuser.

Mais elle devait reconnaître que, quand elles ont grandi, les enfants sont lourdes à porter à celles qui les aiment.

— Allons, répondait l'une ou l'autre, il n'est pas un être au monde qui ne porte en lui cet enfant geignard qui ne sera jamais assez aimé, ni protégé.

Elles se protégeaient donc, à tour de rôle. Se surveillaient du coin de l'œil, sans trop poser de questions. S'invitaient à dîner quand des petits chagrins venaient rayer la surface lisse du temps. Se parlaient longuement quand il fallait parler pour ne pas lâcher prise. S'inventaient des raisons de se voir pour ne pas succomber à la froideur du monde. S'appelaient dans le noir pour ne pas avoir mal. Se criaient l'une à l'autre : « J'ai peur ! » pour ne pas avoir peur. Et par miracle, cela marchait. Marchait même depuis quatre ans, et bien qu'autour d'elles, beaucoup de choses aient sombré...

— Oui, nous sommes des enfants, songeait Catherine, parce que les sourires et les regards sont encore, désespérément, nos seules réponses, non, pas les seules mais les meilleures : celles qui ne nous détruisent pas dans le même temps où nous anéantissons les belles certitudes, la belle assurance de nos oppresseurs.

— Alors, lui répondait la voix, c'est avec cette philosophie que tu comptes changer le monde ?

Elles n'en espéraient pas tant, disaient-elles. Elles auraient bien commencé par balayer le seuil de leur maison, déserté les lieux d'oppression, être ailleurs... Les désertions n'étaient pas simples : elles se prenaient au piège de vouloir vraiment y changer quelque chose, de souhaiter en avoir le pouvoir sans s'y brûler les ailes... Puis, les ailes brûlées, elles rentraient en elles-mêmes, juraient mais

un peu tard qu'on ne les y prendrait plus, et revenaient y faire un tour quand la douleur était passée.

Certains y trouvaient leur compte : ils attendaient que les femmes chamboulent à leur place la termitière.

Les savants ne s'accordent pas sur la durée de leur attente : on pense que des siècles passèrent sans qu'ils trouvent un moyen de leur prêter main-forte.

Elles, pendant ce temps, à des années-lumière de là...

Et vous, en ce temps-là, que faisiez-vous de vos rêves ? Alliez-vous les enterrer chaque nuit de pleine lune dans le désert de l'oubli ? Les preniez-vous, comme il est écrit, pour la réalité ? Pour des mensonges ?

Et d'abord, rêviez-vous ?

Là-dessus non plus, les savants ne s'accordent pas.

CATHERINE CRACHAT,  
Paris-Nice, avril 1978.

## Itinéraire somnambule pour contourner l'hiver du siècle

Que le cachet de la poste fût lui aussi de mauvaise foi, c'est ce que d'habiles manipulations au carbone 14, sournoisement truquées par nos soins, ne parvinrent cependant jamais à prouver. Il fallut en convenir : les articulets soumis à datation ne pouvaient guère, pour les plus anciens, se prévaloir de plus de cinq ans d'âge. Peu impressionnées par l'administration de la preuve (qui, en l'occurrence, révélait sa vraie nature d'alliée objective du patriarcat), nous n'avons pas hésité à proclamer que, si le support-papier ne saurait en effet prétendre à l'antiquité, en revanche la teneur des textes, elle, remontait aux temps où les cris des femmes battues au fond des cavernes faisaient lever des vols de ptérodactyles effarouchés.

Il s'agit donc bien ici d'un document historique. Nous n'avons rien inventé, nous n'avons fait que recopier ce que la mémoire des femmes avait, sans qu'il y parût, véhiculé de l'infortune de naître femme sur la terre des droits de l'homme.

Filles du xx<sup>e</sup> siècle en Occident, nous avons, il est vrai, échappé aux bûchers, à la réclusion au fond des couvents ou à la gestation perpétuelle, c'est-à-dire jusqu'à ce que mort s'ensuive, qui furent le destin commun de celles qui nous précédèrent. Mais nous ne sommes pas affranchies pour autant de la violence ni de la menace qui pèsent sur le moindre de nos gestes. Chaque femme qui, minuit passé, a cent mètres à parcourir seule dans une rue écartée sait de quoi je parle, et moi aussi.

Les hommes ayant pris l'habitude une fois par génération de prendre tous ensemble des arrêts de travail pour convenance personnelle, de s'octroyer quatre ou cinq ans de loisir pour aller massacrer les populations voisines ou lointaines (les entendre, après ça, fulminer contre l'absentéisme féminin qui, pour quelques

journées consacrées à soigner la rougeole d'un enfant, mettrait, selon eux, leur chère production en péril!), les femmes, par nécessité conjoncturelle, les relayèrent dans tous les secteurs de l'économie, et l'on vit à cette occasion qu'elles n'étaient ni aussi idiotes ni aussi impotentes que ce qu'ils avaient réussi à leur faire croire. En tout cas pas plus qu'eux.

Les hommes revinrent (pas tous, mais fallait pas y aller), plus ou moins estropiés, plus ou moins acariâtres, ils se réinstallèrent dans leurs postes et leurs prérogatives comme si de rien n'était, félicitèrent Pénélope d'avoir si bien conduit les autobus, plié des parachutes, administré des villes en leur absence, la médaillèrent, puis ils lui firent une vague démographique, une floppée d'enfants qui la consignèrent au foyer. Comme si de rien n'était. Comme s'il était encore possible de restaurer l'ancien régime, d'entretenir encore le vieux fantasme de femmes biologiquement assignées à un état de dépendance abjecte, en éternelle quête de protecteurs, alors que les aspirants-protecteurs avaient amplement démontré qu'ils étaient en fait dotés du plus fort coefficient de dangerosité de toutes les espèces vivantes (mygales et piranhas inclus, chez qui l'inspiration créatrice ne s'est pas, jusqu'à nouvel ordre, manifestée par la réalisation de bombes à neutrons). Leurs guerres manquaient décidément de courtoisie, et les femmes terrées au fond des caves avec leurs enfants hurlant de terreur sous les bombardements, durent bien se dire que le système de protection inventé par les hommes n'engendrait pas une intime sensation de sécurité.

Nous n'y étions pas, ou à peine, dans les limbes ou dans les langes, et les femmes tondues pour avoir failli à la défense d'une parcelle du territoire national dont la garde leur avait été momentanément confiée, en l'occurrence leur corps tombé sans résistance notoire aux mains de l'ennemi, je n'en ai rien su jusqu'à l'âge où il parut convenable de m'initier à mes responsabilités en matière de défense nationale, me préparer à la vie, à la guerre, au monde des hommes et à leurs vengeances capillaires et autres.

Je fus en effet fort édiflée par ce récit, mais pas dans le sens qu'on en avait escompté. Je déniai énergiquement à la Raison d'Etat ou de Patrie le droit de s'ingérer dans la vie privée des gens, en particulier en leur désignant sur seul critère administratif leurs ennemis intimes ou lointains. Je blasphémai jusqu'à prétendre que ces femmes

avaient, à leur manière, fait acte de résistance en refusant d'entériner a priori l'appellation « ennemi », et je reçus une paire de claques. Il en fallut cependant plus d'une pour soulager mon entourage de l'avancement de mes réflexions sur le monde et ses indigènes. Quand je cessai de parler, on ne s'en aperçut pas. Par prudence, dans les premiers temps, j'avais pris la précaution de maintenir un bruit de fond destiné à brouiller mon silence; mais j'y avais pris goût, le plaisir s'avivant, j'augmentai progressivement les doses de silence pur, et finis par m'y adonner régulièrement. Je m'en trouvai bien, avec juste une vague inquiétude quant aux risques d'accoutumance physiologique. A me taire, je pus mesurer quelle effroyable cacophonie montait de cette planète, un vacarme affreux que seule une ridicule minorité de bonshommes en complets-vestons s'obstinait à orchestrer. Quand, mue par un sentiment précis d'urgence, après un effort quasi olympique, j'ouvris la bouche pour dire à d'autres hommes, qui ne portaient pas le complet-veston, combien cette situation me paraissait mériter d'être révisée au plus tôt, ils sourirent de pitié car ils avaient lu les livres où gisait la solution, ils en étaient devenus « réalistes », ils savaient que la Révolution ne se fait ni en un jour ni en une vie, mais alors moi il me faudrait vivre tous les jours toute ma vie dans ce vacarme, ils me répondirent que militer n'est pas un caprice, mais un engagement sérieux, austère, qui convient mieux aux hommes, que d'ailleurs de si graves préoccupations terniraient mes beaux yeux, puis ils me laissèrent quand même un paquet de tracts à mettre sous pli. J'avais compris que, pour la Révolution aussi, mon sexe était un handicap; je fis à nouveau silence ce qui, chez les femmes, comme l'on sait, donne de l'éclat au regard.

Il y eut 68; les murs, les palissades furent criblés de mots, de phrases fantastiques qui giclaient d'imagination en soudaine effervescence, innombrables, anonymes, et pourtant signés de « je » dont l'accumulation synchrone forma un « nous ». Quelqu'un avait écrit en lettres d'un mètre de haut : « JE M'ENNUIE », et celles et ceux qui lisaient l'inscription hochaient la tête en renchérissant : « C'est bien vrai, qu'est-ce qu'on s'ennuie ! » Tout le monde parlait à tout le monde, tout le monde écoutait tout le monde. Il se fit comme une musique.

Evidemment, soit ancestrale timidité, soit incompatibilité de leurs

cordes vocales avec le registre exigé pour se faire entendre, soit les deux, les femmes ne prirent guère la parole dans les AG, et l'euphorie d'un printemps en ébriété s'estompa sans qu'elles aient pu témoigner. Les mots leur restèrent dans la gorge, mais pas pour longtemps, car celles qui avaient mis leur grain de sel, ou leur grain de sable pour tenter d'enrayer la Machine à écraser, constatèrent avec quelque amertume qu'il avait été question de libérer une quantité astronomique de gens, voire de créatures dont on n'exigea plus qu'elles dussent exhiber face humaine pour postuler à la libération, puisque des comités se formèrent pour défendre les baleines, mais que, troublante lacune, le registre des libérables omettait systématiquement de mentionner les femmes. Elles se réunirent pour examiner où en était leur degré de liberté, car, si chacune avait eu toute son histoire personnelle pour mesurer la longueur de sa laisse à force de tirer dessus, c'est à les comparer et les constater taillées à la même aune que nous avons pu nous identifier; nous nous sommes l'une l'autre désignées femmes de nous être reconnues semblables par l'oppression qui nous était faite. Alors nous avons commencé à nous parler, à nous écouter, pour tâcher de comprendre, essayer de repérer d'où nous venait la malédiction assortie aux chromosomes XX, nous avons recensé les griefs sur lesquels les hommes fondent la discrimination qu'ils exercent à notre rencontre, puis, à l'examen, nous les avons déclarés sans objet autre que de servir à conforter les hommes dans une pseudo-légitimité de la domination qu'ils nous infligent. L'évidence partagée est un puissant tonique, un catalyseur incomparable; c'est elle qui nous a conduites et soutenues en révolte, atténué les disparités de nos origines ou de nos itinéraires antérieurs et actuels (qui s'avèrent assez hétéroclites!), pour permettre le projet commun, où la rubrique du « Sexisme ordinaire » prit sa place. Nous nous sommes délibérément voulues attentives à ne guère nous écarter de notre expérience propre, et à nous défier comme de la peste des vertiges de la théorisation et de la généralisation. Le « je » auquel je recourais plus souvent qu'il n'est usuel ne se veut aucun caractère exemplaire; c'est un simple témoignage, « je » et pas plus, qui n'empiète pas sur d'autres « je », mais irréductible aussi en sa qualité de plus petite partie du corps social, « je » et pas moins, tiraillé entre la spécificité subjective et le vécu collectif du peuple des

femmes, un « je » résiduel d'un temps vite périmé où s'esquissait une sorte de symbiose entre les individus et le monde ambiant.

A racler les fonds de mémoire pour boucler la décade, on sent bien que la lassitude, l'écoeurement, l'amertume ont un redoutable pouvoir d'aspiration. « Qu'est-ce qui a changé? » nous demandons-nous parfois d'un air sombre à l'occasion d'un fait divers, d'une publicité particulièrement misogyne ou d'une mésaventure personnelle. « A quoi ça sert, alors? » interrogent les plus accablées, mais il en est toujours une pour représenter aux autres que tout reste à faire, tout reste à dire, si toutefois dire peut faire changer, et c'est le pari que nous avons pris.

Ceux qui ont eu le privilège inouï d'aller sur la lune ont drainé mes fantasmes les plus vivaces dans leur sillage spatial, mais ils ne me les ont pas rendus. Ils n'ont rien dit, ils ont récité un petit texte composé sur terre, et ils ont planté un drapeau américain en ferraille. Misère! J'en pleurais de déception, je hurlai à la forfaiture, je les aurais bien inculpés pour crime envers l'humanité, crime de rétention de témoignage. Le temps a passé, la lune s'est refait une virginité, tout reste à dire, et moi je suis rivée à ma planète natale qui palpite et geint comme une bête malade, j'y adhère, je n'en décolle pas, bien que j'y circule, grenaille errante sur accotement non stabilisé, je vais ma vie et pourtant j'aurais bien voulu un peu de recul pour voir si quelque chose a changé, mais je n'ai que le recul infime de l'écriture.

Sur la façade d'un bloc de béton, dit d'habitation, d'une banlieue concentrationnaire, j'ai lu cette inscription, bombée à la peinture verte : « Toi tu dors, et moi j'écris dans le silence de la nuit. » Écrire ou dormir, on n'est pas sûr de qui dort à poings fermés, la nuit était claire, tu n'étais peut-être pas dans une telle solitude, toi qui as écrit dans le silence de la nuit, on ne sait jamais jusqu'où il convient de désespérer. C'est dans cette incertitude que je t'écris, à toi, aux insomniaques, à qui ne dort que d'un œil, à qui veut nous entendre.

ANNIE-ELM,  
Paris, juillet 1978.

## Parfums, couleurs, systèmes, lois!

Parfums, couleurs, systèmes, lois!  
Les mots ont peur comme des poules.

Verlaine, *Sagesse*.

### 1. Mots tus et bouches cousues

On a toujours essayé d'écrire comme on parlait et ce n'est que depuis assez peu de temps en comparaison qu'il est vrai que la langue écrite sait que c'est sans intérêt et impossible à faire, je veux dire d'écrire comme on parle, parce que n'importe qui parle parce que tout le monde parle comme les journaux, les films et la radio disent de parler [...]

Gertrude Stein, *Autobiographie de tout le monde*.

On avait, dans son enfance, surnommé Catherine Crachat, mademoiselle Je-sais-tout. Non qu'elle fût plus savante que les enfants de son âge, mais elle ne cessait pas de prendre la parole aux adultes et de vouloir répondre à toutes les questions qui se posaient devant elle. C'était un temps, pourtant, où les enfants en avaient encore moins le droit qu'aujourd'hui.

Par hasard, sans doute, un jour qu'elle traînait dans un couloir, là où l'on avait relégué la bibliothèque, Catherine dut tomber sur un livre, et elle découvrit que certains livres pouvaient être faits avec



des mots qu'elle avait crus jusque-là réservés aux cours de récréation.

C'étaient des mots qui ne servaient pas à grand-chose. Ils n'étaient pas de ceux dont on fait les emplois du temps ni les ordres aux enfants : ils se contentaient de donner à entendre une sorte de musique apparemment tout à fait inutile. Elle, aussitôt, voulut faire de la musique avec eux : il lui importait peu de dire, mais elle avait grande envie d'écouter ce que cela chantait.

Mais les mots, elle devait le comprendre bien vite, c'était toute une histoire. Certains avaient plus d'un sens : on disait une chose et on se retrouvait en train d'en dire une autre. Ou bien quelqu'un semblait dans la mélancolie, l'étonnement, la colère, simplement à vous entendre parler. A côté de cela, les mots que l'on écrit pour soi sur des petits cahiers avaient un air bien calme, rassurant : ils ne la trompaient pas au détour d'une phrase, ils ne lui mentaient pas, ils faisaient leur petite musique pour elle seule et parfois, elle parvenait même à y joindre sa voix.

Dans ce concert tranquille, il fallut que quelqu'un crie au miracle parce que, disait-on, elle écrivait des poèmes ! Elle apprit que ces mots-rêves, ces mots fous qui n'ont pas de sens, dont il n'importe pas qu'ils disent ou non les choses clairement, ces mots qui sont comme le corps au soleil, libres et chauds, avaient un nom au pays des adultes : ils l'appelaient la Poésie. Suivit toute une ribambelle de lois, de noms bizarres qu'on donnait aux rythmes et de petits instruments à disséquer les mots.

En ce temps-là, c'était vers 1960, l'ère de la télévision commençait. Il arrivait à Catherine Crachat de passer des dimanches entiers, de 13 heures à minuit, dans un spectacle permanent que dérangeaient à peine quelques bruits de mastication et autres paroles familiales. Elle décalquait sa vie sur les mises en plis de Catherine Langeais et cherchait à comprendre ce que l'on voulait d'elle dans les pages glacées de *Elle* qu'elle feuilletait sous le casque. Être femme n'avait rien d'étrange : cela s'apprenait, voilà tout, avec des gestes appropriés et des tenues adéquates.

Seulement Catherine n'était pas une très bonne élève : trop dissipée, sans doute, elle tenait absolument à donner un avis qu'on ne lui demandait pas. Car la vie des femmes n'était qu'un interminable film muet, et dans un coin de la salle, un vieux piano

rythmait les jours tandis que les hommes, très loin, parlaient le monde.

Où qu'on prêtât l'oreille, seule la voix des hommes s'y faisait entendre. C'étaient eux qui commentaient l'actualité, écrivaient les livres, décernaient les honneurs, bâtissaient le monde futur, couronnaient les reines de beauté, donnaient leur prix aux choses et aux gens. Qu'une femme parlât, et l'on apprenait vite qu'elle n'en était pas une. Quant à rêver, elle n'y songeait pas.

Seuls les poètes rêvaient (les poétesses se contentaient d'être ridicules dans leur salon de province). Et ces gens-là jouissaient d'un autre avantage : en ce temps-là, comme pour les anges, on ne s'accordait pas sur la nature de leur sexe.

Ce fut vers cette époque que Catherine se partagea en deux. Elle eut un corps : des seins qui se formaient, des hanches que l'on emprisonna, des jambes que l'on gagna de nylon, un sexe que l'on viola. Elle eut une tête où le rêve prenait corps, se matérialisait en mots.

Mais les mots furent tus et les bouches cousues, comme il sied aux jeunes filles, et mademoiselle Je-sais-tout sombra dans le doute et la peur.

## 2. Les mots, les motifs, l'ordre

Le problème, c'est que l'expérience réelle ne se décrit pas. Je songe avec amertume qu'une ligne de points de suspension, comme dans un roman vieillot, ferait mieux l'affaire [...] N'importe quoi, mais pas les mots. Les gens qui en sont arrivés là — là en eux-mêmes où les mots, les motifs, l'ordre se dissolvent — ceux-là sauront ce que je veux dire et les autres ne le sauront pas. Mais une fois arrivé là, on affronte une terrible ironie, un terrible haussement d'épaules.

Doris Lessing, *Le Carnet d'or*.

Il faut des faits précis, des noms, des dates pour que la peur cesse d'être abstraite. C'est alors qu'on peut la combattre.

Norma, parlant des tortures qu'elle a subies en Argentine, *Histoires d'Elles*, n° 5, mai 1978.

Aujourd'hui encore, les mots sont tels, anodins, familiers, qu'elle a besoin de s'entourer de paroles amies, de citations, de preuves, pour les enraciner dans une réalité qui ne serait pas seulement la sienne. Comme il est difficile de se servir de mots pour parler des mots! Ce serait plus simple en images. Elle dirait : Regardez, cette petite jeune fille appuyée contre sa première voiture (un vieux modèle d'Aronde trapu), c'est moi. Ce regard qui croit en la vie, cette tête bien faite qui a sagement assimilé tous les modèles, ces dents de jeune louve, c'est moi encore. Ou bien n'importe qui.

Avec des mots pour tout bagage et une vieille machine à écrire, la nuit, dans une chambre que l'on paie en gardant des enfants le jour, la vie se reconstruit mais la vie s'effiloche dès que le jour se lève. Ce ne sont pas des mots, qui disent la misère : c'est un regard qu'on ne parvient pas à trouver, une odeur à vous lever le cœur, c'est un bruit de pas, la chaleur du métro, la froideur des lumières. Ou bien toujours les mêmes mots : ceux qui demandent, ceux qui supplient, ceux qui ordonnent, ceux qui calculent, ceux qui soupèsent, ceux qui assignent. Des mots qu'on ne lit pas dans la littérature, ou si peu et si mal.

Catherine Crachat vivait là, dans ce monde, et les mots qu'elle avait appris semblaient de plus en plus arrachés au passé, à un vieux rêve très ancien qui n'avait plus de résonance en elle. Elle chercha des voix, des mots qui parlaient d'elle, de ce monde, de sa réalité.

Ils lui venaient par bribes, par lambeaux, comme un discours que le vent eût apporté, remporté, déchiré et laissé là, par hasard, par moments, au creux de son oreille. Mais ils venaient, et le discours prenait force.

Puis il tonitrua dans le vieux rêve tout un long mois, mais ce n'était encore qu'un discours, et elle chercha longtemps les paroles qui la diraient tout entière.

### 3. Naissance d'une notion

Partout, pour peu que vous gardiez l'esprit ouvert, vous découvrirez la vérité en des mots qui *ne sont pas* écrits. C'est pourquoi il ne faut jamais que vous laissiez la page imprimée vous dicter sa loi.

Doris Lessing, *Le Carnet d'or*, préface à la 2<sup>e</sup> édition anglaise, juin 1971.

Si le système, pensait-elle, avait quelque franchise, voici le genre d'énoncés de problèmes et de sujets de rédaction qu'il donnerait aux petites filles :

*Étant donné qu'une valeur suprême MH (le Mâle Humain) régit toute vie féminine depuis des millénaires, calculez la vitesse (V) qui vous sera nécessaire pour courir assez vite de votre vivant pour ne pas être rattrapée par le vieux monde (VM).*

*Ou bien : Soit PC, le Poids des Convenances, et PS, la Priorité au Sexisme. Si PC avoisine de poids de la charge d'une horde de chevaux-vapeur courant au grand galop et PS  $\approx \infty$ , quelle est la valeur moyenne de la vie d'une jument de gauche?*

*Ou encore : Racontez dans quelles circonstances l'ami de Papa (quand ce n'est pas Papa lui-même) a fait de vous une vraie femme.*

Mais voilà, songeait-elle, le système n'a pas plus de franchise qu'un colis postal, et jusqu'à récemment, il n'avait même pas de mot pour désigner le racisme généralisé et méthodique dont il fait preuve à l'égard des femmes.

Le mot n'existait pas, mais il se vivait malgré tout, dans la chair à vif de chacune, là où les mots prennent racine. Et il n'est pas nécessaire, pour le prouver, de recenser les millions de fois où nous nous sommes retrouvées muettes, isolées, niées, clouées au mur par une haine inattendue dont nous sentions bien qu'elle ne s'adressait pas à nous. Pas à moi, disait Catherine Crachat, pas à moi petite personne humaine, mais à quelqu'un derrière moi, en moi, que l'on nomme Femme.

## LE SEXISME ORDINAIRE

Ayant dit cela, il lui parut juste de donner à son tour un nom à ses terreurs.

Elles furent ainsi nombreuses à ne plus s'en laisser conter. Elles pesaient les mots qu'on leur jetait au visage, détournaient ceux qu'on leur décochait comme des flèches acérées, y regardaient à deux fois quand les grands mots cherchaient à leur cacher le paysage et ne craignaient pas d'aller voir derrière eux quelle réalité ils cachaient. Elles furent surprises de tant de mensonges. Le langage y prenait des allures de vaste trahison. Il ne leur restait qu'une chose à faire : en inventer un autre.

Mais, se dirent-elles, il faudrait d'abord que nous nous inventions nous-mêmes.

Comme elles ne savaient pas très bien dans quel ordre procéder, cela fut fait dans le plus grand désordre, au hasard, quand l'occasion s'en présentait ou quand l'urgence s'en faisait sentir. C'était une tâche brouillonne, interminable et magnifique, comme la vie.

Et comme la vie, elles la prirent à pleines mains, avec joie et tendresse, avec rage, et douceur quand la douceur était possible.

CATHERINE CRACHAT,  
mai 1978.

## « Y a-t-il une vie avant la mort ? »

Inscription sur les murs du Bogside, à Belfast en 1971

Les mots, les mots, nos mots autrefois descendaient dans la rue sans se faire prier, se faisaient dessins, peintures sur des pancartes et des banderoles en fleurs, et nous dansions débarrassées de l'angoisse de l'ordre, en un joyeux désordre, à la barbe de nos oppresseurs médusés, qui eux cherchaient de l'ordre (et ce qui va avec), des chefs, des porte-parole, une ligne, un sigle, une adresse, un bilan, une plate-forme, des rendez-vous, et des rendez-comptes pour nous ficeler dans leurs moulinettes à médias.

Alors, alors nous faisons corps avec nos mots en fête. Alors, alors nous ne connaissons aucune lassitude, et pour un oui, pour un non, les mots-tracts, les mots-affiches, les mots-textes, les mots-slogans, les mots pour rire et pleurer, les mots d'une seule qui rejoignaient les mots collectifs étaient des « employés bénévoles » (parce qu'ils volaient) au « Bureau du Bonheur perdu, passage du Désir » (j'emprunte ça à Areski et Brigitte Fontaine dans *le Bonheur*).

Quand donc est-elle venue la lassitude? Quand donc est-elle venue l'amertume? Quand donc les premières déchirures? Nos rangs de plus en plus clairsemés aux rendez-vous des manifs de plus en plus surveillées, sonorisées, tirées au cordeau, ordonnées par les maîtresses d'école des Masses, gavées comme des oies de slogans mort-nés, petits vieux avant l'âge de se traîner au train-train morne de la redite, et du plus grand commun dénominateur réducteur de têtes et d'imaginaires? Cigales, nos mots avaient pris la poudre d'escampette avant nous, qui regardions encore des trottoirs ces mornes défilés de féminisme figé, uniformisé et commémoratif, de plus en plus intégrés aux cortèges masculins.

Mais avant, bien avant, ça a été *Le torchon brûlé* qui n'est plus paru. Bourré jusqu'à la gueule de mots en état d'ivresse dans tous les coins, il n'avait que faire de celles qui déjà tiraient des plans de propriété sur la comète MLF (ex Mouvement de libération des femmes).

Puis v'là les Tendances qui se bagarrent, et machine ne me dit plus bonjour quand elle me croise sans regard... Les Tendances n'aiment pas l'innocence, et vous v'là en procès d'inconscient sournois vite fait. On commence à avoir très mal à la sororité.

Enfin, doucement les AG (assemblées générales) réquisitionnées MLF central se meurent à leur tour dans des convulsions de silence et d'aboiements, qui vous tiennent en respect comme on vous tient en joue : la première qui parle se fait étendre.

Il était une fois des AG aux Beaux-Arts (pas « centrales » celles-là), t'en souviens-tu, où nous nous agressions pourtant copieusement, et toutes cependant nous nous en remettions comme par enchantement. Enchantement d'amour? Enchantement de passion sans place pour cette haine qui fige et glace, durcit la carapace des mensonges auxquels certaines commençaient à tenir plus qu'aux vérités qui libèrent.

Le temps de celles qui préfèrent le Pouvoir et la mort aux libérations était venu de l'intérieur même d'un mouvement qui s'était donné le mot de vie par le choix de ce nom : *Mouvement*.

Alors, beaucoup sont retournées bricoler leurs vies, et nos arrières-vies se sont mises à nous rattraper. D'autres, qui ont des forces à revendre, bricolent des journaux, des revues fauchées, en s'épuisant à la tâche. Et on les dorlote comme des objets fragiles, les larmes aux yeux de leur existence têtue, au milieu d'un océan de marmelades mercenaires.

Depuis 1975 Giroud, fée-ministre d'un gouvernement de droite, a ouvert l'ère des fâmes mâlabars et des carottes pour le menu ONU de « l'Année de la Femme » (qui libère l'Homme!) en promotion exceptionnelle.

Puis un féminisme en grosses manchettes arrondit les angles sur nos mots et nos désirs défigurés. « Exploitation » et « oppression » devinrent des mots tabous, excessifs pour ces fines bouches conquérantes du marché de « la Nouvelle Femme ». « ... Mettre l'accent sur ce qui sépare les femmes des hommes » et « ... risquer

d'attiser les conflits là où ils existent », vous n'y pensez pas ma chère : la Nouvelle Femme est l'avenir... de l'Homme! Et suivent les recettes de cuisine psychologisantes, meilleurs moyens de libération que les luttes collectives.

Moyennant quoi tu pourras entrer dans la police et dans l'armée comme papa, petite fille des temps irradiés d'atomes, être PDG à part entière au grand bal du Capital, à égalité avec les hommes, qui t'auront faite leur « égale » en magouilles et rapports de forces, ma fille! Moyennant quoi, petite fille d'acier trempé, Barbarella de leurs bandes (hard)-dessinées, comme eux tu seras interdite de larmes, de compassion, d'amour, d'abandon, de caresses : tu seras enfin un « homme », ma fille.

Est-ce bien cela que nous voulions, ou que les hommes désarment et partagent ces qualités dites « féminines » qu'ils exploitent et oppriment (même en eux et entre eux)?

Pendant ce temps, une langue de bois fââmeueuh propage sa mystique d'une néo-féminité radieuse (ô Zinoviev), pêche à la ligne dans tout ce qui a un nom, du fric, un titre (même de beauté), une gloire, etc. Sans oublier les vertus staliniennes du « réalisme socialiste » pour rendre compte des luttes de nos braves poilues (les paysannes, les ouvrières, les prostituées, les celles des pays sous-développés, etc.) comme figées dans la pose de marbre d'un monument d'académisme héroïque. Ici la mort a pris les masques de clichés révolutionnaires, ici on bâillonne et sanctionne au nom de la Révolution, au nom des femmes.

Enfin, dans le vaste monde international une certaine gauche reprend du service militaire contre l'État, et hurle à la mort.

La mort des « suicidés » de la RAF?

La mort d'un homme d'État mort, qui s'appelait Aldo Moro, que l'on tua (probablement) au nom d'une Raison d'État et d'une Raison de Révolution aussi vides l'une que l'autre?

Elle se porte bien la mort, mais la vie?

Nom de dieu de nom de dieu, je n'arrive plus à me mettre en colère, à mettre mes mots en boule, je sens que je dérive, débâcle, retourne fœtale et cris inarticulés. Un amour qui fout le camp aidant. Car l'effroi d'aimer une femme vient aussi de ce monde qui ne « change » que pour ne pas changer.

LE SEXISME ORDINAIRE

*combien de fois je me suis couchée  
sans rien savoir  
sans rien pouvoir  
sans rien vouloir*

Et :

*sommes-nous tous ici pour pleurer et sourire  
sommes-nous tous ici pour choisir nos prisons  
sommes-nous tous ici pour tuer nos délires  
sommes-nous tous ici pour mourir de raison*

un pot-pourri de B. Fontaine et Areski piqué dans *le Bonheur* pour mettre le ton final à ce texte de mots à maux arrachés au silence, ma manière tant que la vie ne nous sera pas redonnée avec les mots!

CATHERINE GLAVIOT,  
Beuil-Paris, avril-octobre 1978.

☆☆☆

« ... alors, beaucoup sont retournées bricoler leurs vies, et nos arrière-vies se sont mises à nous rattraper », « COURS PETITE SŒUR, LE VIEUX MONDE EST DERRIÈRE TOI »... Était-ce le « vieux monde » qui me demandait une préface pour les chroniques du *Sexisme ordinaire*, qui écrites mois après mois, allaient devenir un livre? C'était un monde en tout cas qui me demandait de me retourner, et de regarder derrière moi... Est-ce pour cela que ma « préface » est tout naturellement devenue récit et bilan d'un itinéraire politique? Mais aussi récit d'une histoire d'amour avec des mots, qui avait mal tourné, les mots d'un Mouvement qui me décevait, d'un Mouvement qui ne pouvait plus me protéger d'un « vieux monde » qui me/nous rattrapait, vague après vague. Et comme une amoureuse déçue, rien ne trouva grâce à mes yeux et je fis feu sans nuance.

Mais ce « vieux monde » pourrait-il avoir raison sans coup férir de ce « désir de parole » dont nous nous étions énivrées comme d'une eau de Vie et de Jouvence? Je me tournais vers Le Silence,

LE SEXISME ORDINAIRE

et il me répondit : « Même ton silence ne sera plus comme avant... » Alors, je me mis en marche vers d'autres mots, mots des profondeurs qui me faisaient comprendre par où je mourais, et continuer d'autres chemins de vies.

Pendant ce temps leurs journaux pleins de guerres annonçaient... « La Troisième Avant-Guerre »! Mais je me souvins à temps, pour pouffer de rire, du jour où L'Armée ne fut plus composée que de déserteurs. Et ainsi de suite.

Février 1979.

Août-septembre 1974

## M. XY, sociologue, ou le viol justi(f)cier

*Comment ne pas reconnaître une marque d'inégalité sociale dans le fait qu'une femme qui rentre seule chez elle, après minuit, est aussitôt soupçonnée par des mâles de sortir d'une aventure sexuelle ou de la chercher ?*

Cette remarque, fort judicieuse, est extraite du compte rendu du *Livre de l'oppression des femmes*<sup>1</sup>, paru dans la très austère *Revue française de sociologie*<sup>2</sup>. Mais le zèle féministe de l'auteur ne durera guère. Quelques lignes plus loin, M. XY notre allié et souteneur devient à son tour ce mâle qui « soupçonne » une jeune femme d'avoir « cherché » et donc « mérité » son viol<sup>3</sup>. Parce qu'en plus de se balader seule le soir après minuit, elle a répondu à un homme, est montée dans sa voiture, et ô comble, jusqu'à... une villa isolée. Et M. XY de s'exclamer qu'il fallait qu'elle soit bien « sottée », pour ne pas imaginer qu'elle s'y ferait violer... puisque tous les mâles y compris le libéral « féministe » XY se retrouvent d'accord pour penser que toute femme qui les suivrait jusqu'à une villa isolée est en « quête d'une aventure sexuelle » même si elle proteste énergiquement. C'est qu'un certain seuil « d'imprudences »

1. Belfond, 1972.

2. 1972, n° 4. Renseignements pris, il est tout à fait exceptionnel que cette publication, plus qu'honorable et définitivement scientifique, rende compte d'ouvrages à ce point peu honorables, calomnieux, et contraires aux bonnes mœurs scientifiques et sociologiques.

3. Il s'agit de l'aventure relatée par Emmanuelle Durand dans son article « Le viol », *Libération des femmes année zéro*, Maspero, 1970, réimprimé dans le *Livre de l'oppression des femmes*.

dépassé semble à M. XY suffisant pour ne plus appeler « viol » un viol et le justifier comme une quasi-justice\*<sup>4</sup>. Car le seuil d'imprudences à ne pas dépasser déterminé par ces justiciers leur permet aussi de justifier le « soupçon » que la protestation féminine ne peut alors qu'être « feinte » et en conséquence *punissable*. Beau raisonnement et vocabulaire adéquat d'opresseur dignes d'un M. Le Loup qui dirait au Petit Chaperon rouge (que nous sommes toutes) : « Petite je t'autoriserai, désormais (voilà le libéralisme!), à te balader bouche cousue dans mes bois, mais, attention, si tu viens jusque chez moi, ne te plains pas ensuite de ce qui pourrait t'arriver, car il n'est pas question que *je cesse d'être un loup*, et toi, le Petit Chaperon rouge. Petite, on te l'a dit et redit, après tout je suis un loup, après tout je suis un oppresseur, un loup c'est fait pour croquer les Petits Chaperons rouges, et un oppresseur ça viole les petites sottées qui s'entêtent à se croire libres jusqu'au bout. » C'est-à-dire qui s'entêtent à ne pas se prendre pour un cul à baiser quand elles adressent la parole au sexe « opposé » (ô combien), à croire qu'elles disent « non » quand elles le disent, et qu'il n'y a pas de limites, en somme, à ce qu'elles soient traitées en *être humain* à part entière, en toutes circonstances. Qu'il n'y a pas de raisons pour ne pas reconnaître aussi « comme une marque d'inégalité sociale » le fait qu'une femme ne peut accompagner un homme dans une villa isolée sans être aussitôt « soupçonnée » de chercher « une aventure sexuelle », et violée si elle proteste.

Un peu plus loin, M. XY continue de nous en conter de belles, cette fois sur le thème de « l'agression » et de « la ruse » qui lui semblent être les deux « tactiques » inévitables de... la guerre (?), non, de... la « rencontre amoureuse » entre hommes et femmes. Pour ce faire il s'appuie sur une autre anecdote reprise au *Livre de l'oppression des femmes* qu'il analyse et critique — anecdote qui parle de la mésaventure du mari (ou amant) d'une femme qui refuse, un soir, de se « faire faire l'amour », c'est-à-dire l'habituel coït rapide, mais accepte un « câlin ». A la suite de quoi, selon l'expression du mari : « *après une heure de boulot* » celui-ci obtient ses « quelques minutes de plaisir ». Eh bien, dans l'intéressante découverte que fait la femme d'un plaisir de tout le corps, et d'une

4. Voir notre explication de l'astérisque p. 33.

heure (face aux misérables minutes de son mec) M. XY, lui, ne voit, et ne croit qu'à une « victoire » de la « ruse » masculine (remarquons le vocabulaire de guerre de notre libéral « féministe »!). Le plaisir d'une heure découvert à travers une expérience de « câlin » de cette femme, compte moins, pour M. le sociologue, que le « une heure de corvée » pour « quelques minutes de plaisir » du type, qu'il nomme, par ailleurs, un « goujat », non pour lui reprocher de réduire, comme la plupart des hommes, le plaisir à *pénétrer* et *éjaculer*, et l'érotisation de son propre corps, comme celui de sa partenaire, *au seul sexe*; mais parce qu'on n'expose pas si grossièrement aux dames qu'un homme est très pressé de « tirer sa crampe » et de s'endormir ensuite sur ses deux couilles, content de sa petite performance de quelques minutes.

Même page, M. XY se plaint amèrement de « l'extension considérable » (*sic*) du concept d'« agression » par les féministes du Mouvement de libération des femmes. Notre sociologue, prudent (?), se demande si on ne devrait tout de même pas garder... *le viol par charité* pour les *femmes réservées* (bien entendu il n'existe pas d'hommes réservés)\*. M. XY sous-entend qu'une femme seule qui « hésite à faire les premiers pas » *désire* secrètement qu'on « l'agresse » évidemment *sexuellement* (un homme s'adresse toujours au cul des dames, surtout quand elles sont seules, à croire qu'avec elles le reste est superflu). Il ne lui vient pas à l'esprit que l'hésitation des femmes traduit leur oppression, qu'il ne s'agit nullement de « l'attente *discrète* » que son esprit mièvre imagine, mais de la peur, de l'angoisse horrible qui clouent la majorité des femmes dans une indécision, une paralysie (appelée aussi « passivité ») face au *désir* et à la *sexualité oppressive, guerrière* qui leur est proposée par tous les hommes.

Dès lors, le viol, qu'il soit « *respectueux* » (demande minimale du libéral sociologue), « *charitable* », ou par « *ruse* », témoigne toujours d'un ordre *sexiste* où le *viol est la loi* des rapports entre hommes et femmes.

Pour terminer, je ne m'étendrai guère sur l'intéressant renversement qui consiste à attribuer la « *guerre des sexes* » non pas au *sexisme* mais au *féminisme* et à amoindrir celui-ci en le taxant de « *folklore* », en lui refusant le titre de noblesse, de « *sérieux* », de *lutte de classe*, que les luttes antiracistes, anti-impérialistes et autres

luttes d'opprimés (mais serait-ce parce que d'hommes?) ont d'emblée.

Je ne m'étendrai guère, car du *viol justifié et justicier*, en passant par le plaisir mâle « *victoire par ruse* », jusqu'au « *folklore* » de la lutte des femmes non considérée et conceptualisée comme une légitime *lutte de classe*, c'est une suite banale et logique de raisonnements d'opresseur patriarcal et phallocrate, bien que de « gauche » et au nom d'un titre, celui de « sociologue ».

CATHERINE GLAVIOT.

Octobre 1974

## Le sexisme psychanalytant

### L'imagination au bûcher

Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien.

C'est une femme qui se noie.

La Fontaine.

La revue de psychanalyse *Topique* (n° 13) vient de publier un article intitulé : « *Fantasmes paranoïaques : différence des sexes, homosexualité, loi du père* » qui, pour mieux dégager les spécificités de la paranoïa féminine, entame un « *long détour par la paranoïa masculine* ». La démarche, pour surprenante qu'elle puisse paraître à certains, a du moins le mérite d'être claire dans ses a priori : Eve a été tirée d'une côte d'Adam, et la spécificité féminine est un phénomène de sous-traitance par rapport à la définition de l'homme. Il serait sans doute mal venu de se demander en quoi pourrait bien consister la spécificité masculine s'il n'y avait pas de femmes, mais là n'est pas le propos puisqu'il semble évident que l'homme existe en soi dans son ineffable complétude, M<sup>me</sup> Enriquez, auteur de l'article n'en disconvient pas<sup>1</sup>.

Les options de l'auteur sur la hiérarchie immanente des sexes reflètent l'opinion du plus grand nombre, et leur simple énoncé, n'ayant pas le charme de l'inédit, n'eût suscité aucun commentaire. Mais M<sup>me</sup> Enriquez est psychanalyste, et c'est ès qualités qu'elle

1. D'ailleurs, elle le dit : « *être cause du désir de l'homme est le propre de la féminité, et celle-ci ne peut donc être reconnue que par un autre. C'est l'aveu de l'homme qui désigne la femme* » (p. 51). Les numéros de pages entre parenthèses renvoient aux pages de *Topique*.

prétend nous amener à partager ses convictions en la matière. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Encore une fois (cf. *l'Univers contestationnaire*), les psychanalystes assument leur fonction de sbires de la société capitaliste-patriarcale, et de zélateurs assidus de l'ordre en place. Quand une voix s'élève qui dit autre chose, les psychanalystes s'ébrouent, mettent leurs boules Quiès, compulsent leurs textes et profèrent l'anathème : « Malade mental. » Et dans leur ombre, les flics. Et la compassion publique aux pauvres malades. Et rien n'a été dit.

Qui pourrait croire en effet que le choix de Valérie Solanas comme prototype de paranoïaque soit fortuit sous la plume de M<sup>me</sup> Enriquez? Valérie Solanas, connue par sa production littéraire et plus particulièrement par le *SCUM Manifesto*<sup>2</sup>, se voit « épinglée » comme *cas* par une psychanalyste en mal de spécificité féminine. Que voilà donc une méthode efficace pour amortir, sinon dénaturer les propos de l'écrivain, une malade vous pensez, qui « *n'a jamais prétendu écrire des mémoires de névropathe* » (p. 23) mais la psychanalyste était là pour l'y ramener, ça change tout.

La névropathie carabinée de Valérie consiste essentiellement en ce qu'elle dénonce le type de société qui assure son fonctionnement par l'exploitation des femmes, et au nom de leur infériorité intrinsèque. Les solutions proposées par Valérie pour mettre un terme à cet état de fait sont à l'image de sa révolte : violentes et désespérées. Mais il faut vraiment avoir l'esprit tordu d'une psychanalyste pour prendre au pied de la lettre un fantasme littéraire, et bramer à l'« ange exterminateur » (p. 42), à l'holocauste et au sécateur<sup>3</sup>. L'humour est une denrée rare chez les psychanalystes. Plus intéressant serait l'examen des raisons qui ont conduit Valérie à cette révolte : elle les expose très clairement et sa biographie en est l'expression<sup>4</sup>, mais ça

2. Valérie Solanas, *SCUM Manifesto*, New York, Olympia Press, 1968.

3. Bien entendu, aucun analyste n'a eu l'idée saugrenue de parler de paranoïa et de « *génocide* » (p. 48) à propos de Le Roy Jones et de son *Métron fantôme*, où les Blancs étaient autrement plus malmenés que les hommes dans *SCUM*. Il est vrai qu'il s'agissait de la lutte des Noirs américains qui, à l'époque, ne menaçait encore que très indirectement les pratiques — et les honoraires — des sociétés parisiennes de psychanalyse.

4. M<sup>me</sup> Enriquez elle-même raconte : « *En 1968, Valérie Solanas a vingt-huit ans (...); elle cherche désespérément à faire jouer une pièce de théâtre et elle vit de prostitution occasionnelle et de la vente polycopiée de ses œuvres au coin des rues. En juin 1968, elle est chassée de l'hôtel où elle doit cinq cents dollars. Girodias, un éditeur*



n'intéresse pas M<sup>me</sup> Enriquez, parce qu'on n'y retrouve pas « *les thèmes schrébériens les plus caractéristiques [...] : fantasmes d'émas-culation, de sauvetage du monde et de procréation non naturelle* » (p. 23), et ça n'aide en rien son travail de réducteur de textes. Car qui castre en l'occurrence? De quel droit une psychanalyste se permet-elle d'affubler un écrivain du terme de malade mental pour discréditer a priori le contenu de son œuvre? On peut certes concéder un « art fou » ou une « condition féminine », personne n'est dupe, on sait bien qu'il s'agit de rubriques subalternes qui n'ont que de vagues accointances avec l'Art ou l'Essence humaine.

M<sup>me</sup> Enriquez a beau se défendre de vouloir étiqueter Valérie comme paranoïaque<sup>5</sup>, les guillemets précautionneux autour de son « cas » tombent vite, oubli de l'imprimeur ou plutôt renoncement à maintenir une fiction qui pèse à l'auteur<sup>6</sup>, quoi qu'il en soit, le lecteur est induit à penser que Valérie ayant mal digéré ses signifiants paternels, est promise à toutes sortes d'atrocités, comme (p. 49) se faire épingler par une structure (ô supplice exquis!), ou se morfondre dans le clivage entre Lilith-la-salope et Eve-la-mère-lapine (personnages talmudique et biblique), complice ingénue de « *la collusion entre l'idéal du moi et le Moi idéal* » (p. 47), ce qui, convenons-en, est un sort bien révoltant. Et Valérie s'est révoltée. Et le tour de passe-passe est joué.

Que les psychanalystes se satisfassent des rapports sociaux existants, ça se conçoit, ils sont payés pour. En société capitaliste, il est douteux que puisse se perpétuer une corporation aussi lucrative et florissante sans qu'elle réponde et participe à l'intérêt prévalent

---

*américain, paie cinq cents dollars en échange de tous les droits de ses œuvres, pièces de théâtre, romans et le SCUM Manifesto [...]. Pour cinq cents dollars, Valérie Solanas a vendu toute son œuvre, et elle ne possède plus le moindre droit de regard sur son travail. Elle consulte un avocat qui lui confirme que tout est légal » (p. 44).*

Paranoïa, que tout cela, vous dis-je (Molière, *L'Analyste imaginaire*).

5. En fait, lorsque la psychanalyste suspend son jugement et hésite, à juste titre, devant l'étiquetage psychiatrique : « *rien ne permet d'affirmer que (Valérie Solanas) est personnellement paranoïaque, car aucun texte littéraire, si pathognomonique soit-il, n'autorise à lui seul un quelconque diagnostic psychiatrique* » (p. 43), c'est pour mieux, immédiatement, se raccrocher — et ses lecteurs avec —, au... code pénal : « *...car Valérie Solanas est en revanche, indiscutablement, une meurtrière* » (id).

MEURTRIÈRE! voilà au moins, un concept indiscutablement psychanalytique...

6. Par exemple p. 52 : « *le cas Aimée, ou la paranoïa d'autopunition, n'est pas sans rappeler sur beaucoup de points celui de Valérie Solanas, notamment en ce sens qu'elles sont toutes deux meurtrière et écrivain* ».

de cette société : durer par l'adhésion de tous ses membres. Le maintien des privilèges d'une minorité par le jeu des rapports d'oppression commence à susciter des états d'âme chez un nombre croissant d'individus qui se sont aperçus que leur intérêt propre ne coïncidait pas forcément avec celui de cette société, quand il n'était pas rigoureusement antagonique. Pour le faire savoir, ils se sont emparé qui d'un pavé, qui d'un stylo, et quelques ambidextres d'un pavé et d'un stylo. Alors les flics ont cogné, et les psychanalystes, qui veillent sur leur râtelier, se sont diligemment employés à remettre au pas ceux qui se rebiffent contre une société de plus en plus carcérale. Il n'est que de persuader les récalcitrants que leur révolte est, ni plus ni moins, l'expression de leurs difficultés subjectives, mais ça se traite ces choses-là de nos jours, et les ratés de l'Edipe, penauds, s'allongent puis se dispersent. Diviser pour régner.

La dissuasion psychanalytique est une technique autrement raffinée que la psychiatrie et ses dérivés d'ellébore, parce qu'elle précède l'apparition des « passages à l'acte » et, ce faisant, les décourage souvent : pourquoi donc irais-je séquestrer mon patron avec les copains, puisque je sais bien qu'un tel acte serait un pâle écho de mes amours incestueuses avec mon papa quand j'avais cinq ans? Quelle pratique triviale pour un esprit éclairé sur ses intimes motivations! Et au nom du Saint Principe de Réalité, je me soumettrai à la Hiérarchie et à ses us et coutumes. Les dirigeants d'entreprise un peu futés n'ont pas tardé à flairer quel usage bénéfique (pour eux) ils pouvaient tirer des concepts psychanalytiques : le boom sur les sessions de dynamique de groupe d'inspiration analytique (payées par le patron) témoigne de l'efficacité qu'on attend pour instaurer une certaine paix sociale. En scotomisant totalement l'aspect institutionnel et politique des rapports entre individus, on parvient à dériver l'agressivité qu'engendre la relation autoritaire, et à l'interpréter comme une attitude archaïque de contestation de la loi du père. Tout ému que, pour une fois (c'est pourtant bien ce qui devrait le rendre méfiant!), l'institution ait daigné prendre en compte, voire en considération, ses « problèmes affectifs », l'institué s'empresse d'acquiescer en son âme et conscience à de telles interprétations, et s'évertuera désormais à ne pas déranger l'ordre en place.

A privilégier quasi exclusivement le discours latent, on substitue à la réalité du fonctionnement social une réalité du fantasme qui abolit la perception des inégalités sociales et de l'arbitraire qui les instaure; c'est la hiérarchie qui fait le père et non l'inverse. C'est aussi la hiérarchie qui fait les femmes en leur statut d'infirmités, et c'est aux psychanalystes qu'est revenue la tâche de les entériner comme telles, même si l'opération suscite de plus en plus de grincements et nécessite au moins quelques semblants d'hésitation-dénégation. Mais les ruses de la raison analytique sont nombreuses et M<sup>me</sup> Enriquez, après avoir noté qu'

*il s'agit d'une œuvre qui [...] critique et dénonce certes sur un ton de violence extrême mais sans aucune « folie » une réalité objective, à savoir la société patriarcale, capitaliste et compétitive qui impose à la femme une condition sociale d'exploitée. Le discours paranoïaque, et ce n'est pas son côté le moins fascinant, présente bien souvent ce double aspect d'être à la fois discours fou, délirant, hors de raison, et [...] dénonciation passionnée et souvent pertinente de désordre et de malheurs « criants de réalité » (p. 43)*

pourra conclure, en toute bonne conscience :

*Nous nous attacherons uniquement à l'étude de la néo-réalité délirante que Valérie Solanas propose, néo-réalité qui ressort indiscutablement à une problématique*

patriarcale? sexiste? d'oppression ou de révolte des femmes? nullement : ... PARANOÏAQUE (p. 43)<sup>7</sup>.

C'est ce que l'on appellerait, dans d'autres milieux, un choix politique.

Il fut un temps où l'intrusion psychanalytique dans l'explication des rapports visibles véhiculait peut-être un potentiel révolutionnaire. En ce temps-là, les psychanalystes avaient de l'imagination.

7. Deux affirmations sont donc présentées d'emblée par M<sup>me</sup> Enriquez comme indiscutables — à ne surtout pas discuter : Valérie Solanas est une « meurtrière », son livre ressortit à une « problématique paranoïaque ». L'argument d'autorité — psychiatrique, policier — vient à point nommé clore la discussion et, aussi, occulter définitivement la démarche analytique.

Maintenant, ils ont du confort, et la pratique psychanalytique sert essentiellement à attester et renforcer l'idéologie dominante. L'imagination est ailleurs que dans leur cabinet. Cette vertu qu'ils ont résignée à la loi du plus fort, les psychanalystes la dénoncent librement, et, soit par dépit, soit par estimation pertinente du danger que l'imagination des autres fait courir à leur statut de notables, ils n'ont de cesse de remettre les mal-soumis sur la voie de la morne reproduction : reproduction de modèles sociaux, reproduction d'enfants certifiés conformes, et celui ou celle qui s'avise publiquement de prétendre à la moindre innovation de fond reçoit en retour une salve d'interprétations sur ses démêlés œdipiens reconstruits à la lumière de l'actualité.

Valérie Solanas, cible de choix, n'a pas échappé aux « shrinks »<sup>8</sup> américains. La dénonciation des rapports de domestication homme-femme entraîne un tel risque d'ébranlement de la société qu'il était urgent de passer à Valérie la camisole idéologique. M<sup>me</sup> Enriquez a dû estimer que les risques de subversion n'étaient pas entièrement conjurés<sup>9</sup>, puisqu'elle a cru devoir jeter aussi sa petite pierre. C'est dit : Valérie est paranoïaque, et « le SCUM Manifesto est à entendre comme essai de sublimation et tentative de guérison avortés » (p. 43).

Qu'elle ne vienne plus désormais troubler la grande harmonie humaine de ses fulminations sans objet. Ce n'était rien : juste un cri avant de sombrer, que voulez-vous, cette petite avait trop d'imagination, et l'imagination c'est dangereux, ou on en crève car la société se défend, c'est bien normal, ou ça vous conduit inéluctablement à massacrer les autres, car

8. Variété américaine de la grande communauté internationale des psychanalystes.

9. Il est vrai que l'éditeur a hésité à présenter SCUM en France avec le solide encadrement idéologique et physique de l'édition américaine, où deux hommes (Girodias l'éditeur, Krassner l'homme de lettres) dénaturaient, conjuraient, annulaient le sens du livre, en imposaient d'avance la « bonne » lecture. Les livres de femmes sont souvent ainsi « encadrés » par quelques préfaces mâles — et machistes. Les exemples les plus récents, et les plus scandaleux, sont ceux de Vita Sackville-West racontée (sic) par son fils (Nigel Nicholson, *Portrait d'un mariage*, Stock), de Virginia Woolf revue et normalisée par son neveu Quentin Bell (Stock encore), enfin de Zelda Fitzgerald (*Accordez-moi cette valse*, Laffont), contre qui se sont acharnés pas moins de trois pré et post-faciés, bien entendu mâles. (Sur ce dernier livre, cf. l'article vengeur de Cathy : « L'autre bout de la chandelle », in *Les femmes s'entêtent*, Gallimard, 1975.) Parfois enfin, dans *Topique* par exemple, ce sont des femmes qui se chargent du travail.

*entre le pouvoir de l'imagination, l'imagination au pouvoir, la folie inspirée, l'idéologie, le terrorisme et l'holocauste, les frontières sont parfois bien incertaines (p. 57).*

Nous y sommes, l'ennemi principal a été repéré : l'imagination au bûcher avant qu'elle ne nous embrase. L'ennemi est parmi nous<sup>10</sup>. Priorité au maintien de l'ordre. Flics et psychanalystes, tous unis pour assurer la pérennité de nos valeurs ancestrales menacées par l'insurrection d'une femme! Mais qu'on étouffe celle-là et dix autres se lèveront\*. Depuis que les hommes imposent leur loi, les guerres, les camps de concentration, les pogroms, les famines organisées, l'asservissement, constituent la trame de leur histoire. L'histoire des femmes commence, elle a commencé et c'est trop tard déjà pour l'interrompre. C'est l'orée d'autres rapports, qui restent à inventer, mais les femmes ont de l'imagination, alerte! et leurs complexes de castration, et leurs signifiants paternels les font bien rire déjà. L'Éternel féminin est en débandade, l'ordre patriarcal vacille, pauvres psychanalystes qui vont devoir se recycler\*\*!

Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien.

C'est une femme qui se noie.

Je dis que c'est beaucoup. Et ce sexe vaut bien

Que nous le regrettions, puisqu'il f(a)it notre joie.

Jean de La Fontaine, psychanalyste.

☆☆☆

## Du latent au « manifeste »

On peut tout dire à son psychanalyste, mais il est malséant de se branler sur son divan.

Christiane Rochefort, *Les Stances à Sophie*.

10. Ce n'est pas le manque d'imagination au pouvoir, et ses effets — y compris dans les pratiques, les sociétés ou les textes psychanalytiques —, qui préoccuperait à ce point notre auteur!

Après *l'Univers contestationnaire*, *Topique*. Après Mai 68, le mouvement des femmes : les psychanalystes savent reconnaître leurs vrais ennemis. Car si Valérie Solanas n'était guère dangereuse au fond de sa cellule d'hôpital, le mouvement des femmes — même dans ses secteurs les plus proches, les plus capturés en apparence par la psychanalyse — représente, lui, une menace tout à fait réelle pour l'idéologie et la pratique psychanalytiques dominantes.

*Topique* est là pour nous rappeler que, si nous avons tendance à laisser les analystes à leur ronron, leurs messes et leurs chapelles, eux ne nous oublient pas — et n'ont pas l'intention de nous louper. Les divans sont encore prêts; ne les refusons pas trop longtemps, sans quoi ce sera la taule<sup>11</sup>, ou le bûcher. Dis papa-maman, ou j'allume la torche.

Nous ne sommes pas de celles qui, assurément, diront : « Ce n'est rien, c'est "la" psychanalyse qui fait glouc. » Nous ne sommes pas de celles qui pensent que les psychanalystes sont par essence, irrémédiablement, « objectivement », du côté de l'ordre patriarcal et policier. Même dans ce morne TP — élève Enriquez, vous me traduirez le mouvement des femmes à partir des dictionnaires de Ey, Laplanche et Marcellin —, même dans cette laborieuse tentative d'application de la psychanalyse de papa aux mouvements de « ses » (ex) femmes : mères, sœurs, épouses, filles, nous lisons bien autre chose. Car il y transparait aussi comme un doute, une question et un regret : celui du temps où les psychanalystes, comme ces sorcières dont l'auteur brosse un portrait ambigu (et ambivalent) (p. 56-57), « apportaient la peste », où ils avaient de l'imagination, et des ennuis avec l'ordre... paranoïaque précisément, qui se mettait en place à Vienne, à Berlin, à Moscou.

Nous ne sommes pas de celles qui prendront à la lettre l'effarant amalgame final entre :

11. [...] Notre seul désir est de vous aider. A cet effet, je vous demande instamment de bien vouloir vous présenter de ma part pour un examen médical [...] au cabinet de M. le Docteur... Il vous attend.

Si toutefois vous vous refusez à répondre à cette convocation [...] les dispositions de (la loi) m'obligeraient à (faire appliquer) l'article... prévoyant, en cas de refus, des peines d'amende et même, en cas de récidive, d'emprisonnement. (Lettre du directeur départemental de la direction de l'Action sanitaire et sociale à M. ..., publiée dans *Garde-Fous*, n° 3, Solin, 1974.)

*le pouvoir de l'imagination, l'imagination au pouvoir, la folie inspirée, l'idéologie, le terrorisme, et l'holocauste* (p. 57),

même s'il vaut, en apparence, son pesant de camps de rééducation et de concentration. Nous ne sommes pas de celles qui y lisent seulement une nouvelle manifestation de la psychanalyse du ressentiment (« faute de pouvoir être des sorcières, brûlons-les toutes, en les accusant de vouloir notre mort; hurlons enfin avec les loups ») ou même une projection paranoïaque typique — et pourtant qui, de Valérie ou de M<sup>me</sup> Enriquez, est aujourd'hui du (bon) côté de l'« idéologie », du « terrorisme »... et du pouvoir, bref, du manche?

Nous pensons par contre que même les analystes peuvent s'interroger, flotter, perdre les pédales — et que c'est même sans doute ce qui peut aujourd'hui leur arriver de mieux; que c'est peut-être ce qui est arrivé à M<sup>me</sup> Enriquez, psychanalyste femme tenue d'« exposer » (exorciser?) *SCUM* devant ses collègues de l'hôpital Sainte-Anne.

A l'époque de *l'Univers contestationnaire*, une voix de psychanalyste s'était levée (la seule même, à notre connaissance) pour dénoncer publiquement le livre, de l'intérieur de la corporation. Mais elle disait, aussi :

*Pourquoi ne pas accorder (aux auteurs du livre) [...] la possibilité d'un vacillement [...] Pourquoi ne pas les croire capables eux aussi quand leur univers bien classifié s'ébranle, quand les « moi forts » ne sont pas les plus forts et les psychanalystes pas ceux qui savent une fois pour toutes —, capables d'un lapsus qui crierait un étonnement, une vérité sur le point de leur venir, même s'ils ne le savent pas encore : « Comment, tu es contestataire et tu dis la vérité... sur mon divan? » (Anne-Lise Stern, « Un lapsus de SS », *Le Nouvel Observateur*, 3 juin 1969.)*

Derrière les contradictions et la confusion de l'article de *Topique*, derrière l'incessante oscillation entre le fantasmatique et le réel, le manifeste et le latent, le politique et le pathologique, c'est aussi à notre sens quelque chose comme un soupçon qui se dessine, une

question d'une femme analyste à des femmes en mouvement — sur les femmes, sur l'imagination, sur l'analyse :

*Comment, tu es femme, en mouvement, et tu dis la vérité... ailleurs que sur mon divan?*

Ailleurs que sur le divan, les femmes se sont mises à parler, à rêver, à écrire, à se parler et à s'écrire. Ailleurs que sur le divan, les femmes bougent\*; les femmes lisent le *SCUM Manifesto*, et se le racontent...

☆☆☆

## SCUM, ou l'écume inconnue<sup>12</sup>

Mon père,  
Cessez de vous troubler, vous n'êtes  
point trahi  
Quand vous commanderez, vous serez  
obéi.

Racine, *Iphigénie*.

Valérie, voulez-vous finir immédiatement ce chahut et laisser votre père dormir tranquille? Regardez votre sœur Iphigénie : voilà ce que nous attendons d'une enfant obéissante. Au sacrifice sans une larme, pauvre agneau que nous pleurons tous, pauvre douce beauté dont le sang partagea les flots du sang dans lequel nous avons lavé sa mort, Iphigénie vous montre du doigt au-delà du fleuve Styx.

Et d'abord qu'est-ce que vous avez à vous agiter ainsi? C'est une tenue pour une petite fille, ces chaussettes sans élastiques et ce jean sale? Et vous avez grimpé aux arbres, nous vous l'avions bien défendu. Et vous avez craché dans l'eau, fille perdue!

Croyez-vous que nous ne vous aimons pas? C'est pour votre bien que nous vous punissons. Crois-tu que je ne t'aime pas? C'est pour ton bien que je te fais l'amour. Valérie, regarde-moi, je suis si beau quand je te baise!

12. Texte extrait du *Torchon brûlé*, n° 4.

Et sur ce drapeau, premier déchet de l'homme sur la lune, jurons notre foi éternelle aux valeurs qui ont fait la grandeur de notre civilisation, Travail-Famille-Patrie, Kinder-Küche-Kirche, In God we trust... Répétez après moi : je crois en Dieu, LE PÈRE TOUT-  
PUISSANT...

Eh bien, vous n'avez plus de langue? On ne l'aurait pas cru à lire votre manifeste : vous l'aviez bien pendue alors. Docteur, vous n'avez pas administré trop de calmants? Il faut qu'elle puisse répondre de ses crimes.

Accusée Valérie Solanas, levez-vous!

Nous nous lèverons, ma sœur, de ce banc qui est notre berceau et notre fosse commune, et il ne sera plus question de toucher un cheveu de ta tête sans qu'ils y perdent leur scalp. Les femmes qui ne s'endorment pas au doux reflet de leur miroir, qui ne savent pas les paroles des antiques berceuses, et ont oublié les recettes de grand-mère, celles-là liront *SCUM* et s'y regarderont. D'autres prépareront les autodafés.

Toutes y reconnaîtront leurs fantasmes.

Les femmes ne font pas la guerre : elle font des enfants mâles qui font la guerre. Les femmes ne font pas l'amour : elles font des enfants mâles qui leur font l'amour, en pensée bien sûr.

En pensée les hommes capturent, ligotent, déchirent, blessent, violent, tuent les femmes. Dans nos sociétés, on appelle ça des fantasmes. Les chef-d'œuvres de notre culture sont le fait d'hommes qui ont gravé dans la pierre, sur le papier, dans l'espace, leurs fantasmes de viol et de meurtre. Viol et meurtre des femmes, naturellement. Le Septième Art est fertile en chasses à la femme : elle y est offerte à moitié dévorée, nue, à l'homme-lion qui passe sur le boulevard. Pour moins de dix francs, tout mâle normalement constitué (pourvu d'yeux et d'oreilles) peut y vivre en trente-cinq millimètres ce qu'il ose à peine rêver : victimes consentantes agenouillées, dévoilées, baisant, suçant, hurlantes et soumises.

Quand la victime est un homme, c'est la guerre. Et la guerre c'est loin dans le temps et l'espace : en 1940 ou au Vietnam.

Quand la victime est une femme, c'est l'amour.

De cette loi presque universelle découle le rôle naturel de la femme, victime, et son champ de bataille et de défaite, L'AMOUR.

Prévenue des règles du jeu, protégeant de ta main tes atouts

— telle Vénus sortant de l'onde — te voici au monde, femme ma sœur : mais ce n'est pas à toi de jouer. Assignée à ton rôle, tu en apprends chaque ligne dans ta chair, et parfois de ton silence millénaire surgissent un, cent, mille cris. L'homme, à ce clapotis importun, jette un os et retourne à ses affaires : te voici pourvue du droit de vote, ou de toute autre dérision. Et quand bien même t'accorderait-il le droit de vivre, en quel honneur est-il celui qui décide de tes droits?

Lorsque tu l'interroges, il secoue la tête et pose sur ta bouche ouverte un bâillon décisif : L'AMOUR.

C'est parce qu'il t'aime, encore, que l'homme pèse de tout son poids sur tes corps fragiles qui porteront pendant neuf mois le poids des fruits de son AMOUR. Fragiles mais robustes!

Lorsqu'ils liront *SCUM*, les hommes sentiront quelle vipère ils ont réchauffée dans leur sein. Horrifiés, ils se tourneront vers la douce, l'innocente qui est à leur côté — née de leur côte —, et découvriront en elle le monstre qui sommeille. Ils demanderont sans y croire : est-il vrai que vous souhaitez un monde où nous ne serions pas?

Nous leur répondrons, femmes, mes sœurs, que nous ne souhaitons pas un tel monde : nous le préparons.

Il est fini, le temps des souhaits, des vœux pieux et des requêtes. Une vaste conspiration se fomente à l'ombre des fourneaux, dans les alcôves odorantes, dans les pensionnats de jeunes filles, sur les bancs des squares, par-dessus les tricots, les broderies, les casseroles, les langes, les machines à écrire, les pansements des blessés et les standards téléphoniques : partout où les femmes sont, *SCUM* rampe dans l'ombre et se propage.

*SCUM* est le cri des silencieuses, le rêve de celles qui ne rêvent pas, le fantasme de celles qui n'y avaient pas droit. *SCUM* est l'inconscient de ces êtres à qui est refusée la conscience. *SCUM* parle par les bouches closes, et aucun sens ne le perçoit. Pas une ride sur l'eau calme des jours : la soupe fume sur la table, les lits sont faits et l'enfant dort, les lettres sont tapées en triple exemplaire, et M. l'Attaché-Détaché vous attendra à la gare. Tout est dans l'ordre, et pourtant l'ordre ne règne déjà plus.

Pendant que vous commandez aux machines, les êtres humains, les vrais, réapprennent la Vie. Un désordre paisible s'installe sur

tout ce qui vous entoure. Un jour, vous ne retrouvez plus vos chaussettes. Ou bien le rôti vous donne des brûlures d'estomac. Ou votre Rapport Sur Le Tir Sans Sommation a servi de dessous de plat. Quelque chose se coince, tout marche de travers, les jeux sont faits, rien ne va plus : c'est alors que *SCUM* apparaît.

Il est écrit bien sagement, entre les pages du livre, dans une langue que vous comprenez. Mais ce n'est pas à vous qu'il parle. Là où vous ne voyez que délire paranoïaque ou dangereuse maniaquerie, les êtres humains, les vrais, commencent à entrevoir la vie. Maintenant vous pouvez vous parer de toutes vos amulettes ; rien n'arrêtera *SCUM*. Ni les soupers aux chandelles comme-quand-nous-venions-de-nous-marier-chérie-tu-te-rappelles ? Ni les mademoiselle-vous-avez-l'air-bien-fatiguée-restez-chez-vous-demain. Ni les tables rondes que vous ferez entre vous. Ni les plans d'urgence, ni les plans Orsec, ni les top secret, ni les rapports extrêmement confidentiels, ni les projets de loi, ni les droits de veto, ni les députés, ni les CRS, ni les gangsters qui nous gouvernent, ni ceux qui ne gouvernent pas, n'arrêteront *SCUM*.

Car on ne tue pas les fantasmes : ce sont eux qui vous tuent. Ils font partie d'un être, puis de deux, puis de trois, et un jour on parle de fantôme collectif : ce jour-là, nous femmes, nous viendrons vous voir commander vos robots pour qu'ils appuient sur le bouton qui doit tuer notre fantôme. Et nous rions bien. Nous en rions déjà quand nous sommes entre nous, un vieux rire amer comme l'écorce des citrons, un rire enfoui sous deux mille ans de rires et de larmes. Et nous rions quand vos pantins se dressent pour nous interdire d'avorter (en France, nous le faisons un million de fois par an), quand vos marionnettes se penchent sur nos perversités, et nous enferment, et nous bâillonnent. Oui, nous sommes ce que vous dites, nous sommes pires. Car nos armes sont inconnues de vous, insoupçonnées. Nos cœurs sont plus durs que le cœur de vos juges. Nos chants sont plus doux que le chant des sirènes. Et nous vivons depuis si longtemps, si longtemps...

Quand nous étions petites filles, le père qui sommeille en chacun de vous dressait la liste de ce qu'il ne faut pas faire. Nos mères, tremblantes esclaves, y ajoutaient quelques remarques purement pratiques. Elles étaient chargées de nous initier à l'esclavage millénaire. Et nous apprendre combien nous sentions mauvais, nous

étions naturellement laides, bruyantes, sales, bêtes, méchantes, ainsi qu'elles l'avaient appris pour elles.

Quand nous étions adolescentes, le cochon qui sommeille en vous tirait des plans sur la comète : et comment nous ferions votre bonheur, un peu plus vieilles, quand nous baiser n'entraînerait plus la série de catastrophes en chaîne qui vous guettait alors : brigade des mœurs, etc.

Quand nous étions jeunes femmes, le flic qui sommeille en vous signait à tour de bras les contrats de baisage. Nos mères, tendres esclaves, nous initiaient à l'art d'aimer, ou comment vos charrues bienveillantes (mais douloureuses) ensemenceraient nos sillons.

Mais nous ne croyons plus ces mensonges : nous avons grimpé aux arbres, nulle foudre ne s'est abattue. Nous nous sommes aimées, et notre terre est devenue fertile et douce comme une terre de printemps, nos sillons plus profonds que vos sommeils d'après L'AMOUR (oh ! si profonds!).

Et c'est là que vous vous perdez. C'est de là que vous ne naîtrez plus quand cela sera nécessaire.

*SCUM* n'est pas un rêve, c'est la triste réalité, le monstre engendré par votre précieuse semence. Oui, nous avons tous les vices : nous avons détourné le fleuve de sperme dont vous nous abreuvez.

Trop tard : les petites filles sont trop grandes, comme Alice dans l'antichambre du Pays des Merveilles.

La mer ne les érode plus, elle les fait de pierre et de glace. La mer ne les enfouit plus dans le sable des jours : elle les jette au soleil, au vent, aux caresses de l'écume neuve. Trop tard pour ceux qui les voudraient lisses et polies : elles savent. Il n'a pas été nécessaire de leur conter l'histoire millénaire de leurs esclaves-sœurs, elles n'ont pas appris les chansons d'autrefois : elles savent.

Elles ne cherchent pas le havre, la douceur, elles ont enterré L'AMOUR, elles naissent à chaque visage ami, sans mensonge ni pitié. Elles n'ont pas besoin d'apprendre ce que chacune garde inscrit sur ses lèvres : le goût du vent. Elles ne cherchent pas la porte de sortie, elles abattent les murs : les murs des prisons qui sont sur leur chemin, des mémoires qui les ont oubliées, des refus, des silences. Elles ne se taisent pas ni ne geignent dans l'ombre de leurs maîtres. Les chaînes, elles savent bien que c'est d'abord dans la tête qu'elles sont le plus redoutables.

Les chaînes de la tête sont forgées de terreur et de sang.

Elles les brisent de leurs mains nues, ensemble, l'une l'autre. Elles s'appellent dans une langue étrange qui vous écorche les oreilles et joignent leurs cris aux cris de celles qui se mettent en marche... Et chaque jour des voix nouvelles parlent. *SCUM* est l'une d'elles, mais *SCUM* est le concert tout entier. Nul ne sait où s'arrêtera le vacarme : il est comme un cœur qui bat, s'entraînant lui-même.

Nous qui savons ce qu'étaient le silence et la peur ancienne, lorsque de telles voix s'élèvent — souffles de nos bouches closes —, nous les recueillons dans nos mains comme l'écume inconnue, au bord de l'océan-mère.

Nous les portons sur le lit des enfants, sur celui des amantes, afin qu'oublier ne serve à rien.

Et puis nous revenons sans cesse sur les lieux de vos crimes, afin qu'il ne vous soit pas possible de les nier plus longtemps, afin qu'oublier ne serve à rien. Vos procès, vos lois, vos interdits n'ont plus cours au bord de l'océan-mère. Vos voix se perdent, si elles ont jamais été autre chose que le grincement des arbres abattus.

*SCUM* annonce nos tempêtes : nous sommes là, cachées derrière chaque mot, visibles de nous seules.

Vouloir, ne pas vouloir, ne change rien à notre présence. Le rire n'est plus un exorcisme. Chanter dans le noir ne prévient pas le danger qui vous guette.

ANNIE-ELM, CATHERINE CRACHAT, ROSE PRUDENCE,  
(à suivre).

## Ouf! Enfin seules !!

Nous avons réussi à semer notre protecteur et à le faire passer aux aveux! Yves Florenne, chroniqueur au *Monde*, se flatte depuis longtemps d'avoir compris les justes revendications de la gent féminine, et ses déclarations de pacifisme en la matière nous ont tenues coites jusqu'à ce jour. La consistance de ses convictions féministes déclarées nous inspirait bien quelques doutes, nous trouvions bien que ses sympathies, dans le choix des articles cités, obéissaient à deux tropismes constants : la lamentation et la dénonciation compétente, mais nous avons attendu avec sérénité que les limites de sa bienveillance se dessinent d'elles-mêmes; nous nous accommodions vaille que vaille de sa naïve espérance qui veut qu'une relation d'échange égal entre un homme et une femme, ablation faite de tout contexte, soit possible; pour notre part, nous en doutons fortement, mais après tout, nous n'avons pas connu tous les hommes, il se peut que quelque mutant, non pas isolé du contexte, mais résistant au contexte, survive par-ci, par-là. Yves Florenne était-il un de ces mutants...? Eh bien non! Il est comme les autres, il suffisait d'un infime glissement de notre discours, d'un changement de ton, parce que le discours technique ponctué de soupirs plaintifs nous barbe et dévoie le sens de ce que nous disons, pour que le défenseur attitré des femmes (mais seulement des bonnes femmes, des compétentes, pertinentes, pondérées, de celles qui parlent comme les hommes et aux hommes) fasse son tri et, du haut de sa compétence, pertinence et pondération, nous dénonce comme les pires ennemies des femmes. Cher monsieur Florenne, s'il est une

1. A propos de la critique du premier « Sexisme psychanalytique » (cf. p. 52 et suivantes) par Yves Florenne, in *Le Monde*, 17-18 novembre 1974.

compétence que nous vous dénions formellement, c'est celle de savoir mieux que les femmes ce qu'elles ont à dire ou à taire et comment il serait séant de le faire. Nous avons beaucoup apprécié le corrigé de notre mauvais devoir, mais si nous ne nous sommes pas échinées sur une critique du « *sexisme particulier de Freud* », c'est parce que nous suivons de près la rubrique nécrologique de votre journal, qui nous a informées du décès de cette personne. Il se trouve que c'est davantage avec les pratiques de ses légataires que nous avons maille à l'endroit, maille à l'envers, maille à partir, et qu'en tout état de cause il nous paraît plus urgent de faire l'amour ou la guerre que de chausser nos béquilles et compulsuer des manuels d'éducation sexuelle ou de polémologie. Du reste, on voit bien que vous grillez d'envie de faire cette solide démonstration, vous l'ardent défenseur de la femme (qui c'est, celle-là?) que Freud n'a ni saisie ni conçue (il a fait Anna, mais c'était un lapsus spermatologique). Alors, ne vous contraignez pas plus longtemps, faites votre devoir de théoricien féministe, vous qui êtes passé par les écoles, à quoi nous n'étions pas vouées, mais n'oubliez quand même pas que, faute d'être une femme, vous parlerez en tant qu'homme. Il se peut que vous imaginiez très bien une société matriarcale reposant sur la « *primauté de l'intériorité sur l'extériorité* ». Autant vous dire tout de suite qu'une telle perspective nous donne une nausée aussi forte que la société patriarcale, et que nous ne nous retrouverons pas sous votre parapluie pour appeler de nos vœux un renversement aussi minable des rapports homme-femme. Ce qui nous fait horreur, et vous ne semblez pas l'avoir saisi, ce sont les rapports de domination dans quelque sens qu'ils s'exercent, et notre « *haine écumante* » va à ceux ou celles qui les instituent et les perpétuent. Il semble bien que vous ayez quelque chose à voir avec ce genre d'idéologie (fût-elle affûtée à la meule de la spécialisation et de la technicité) puisque vous nous percevez comme de redoutables mégères. Mais on s'en fout parce que les enfants et les chats nous aiment, et c'est la preuve que nous avons raison. Quand nous sommes entre nous, nous nous amusons bien, même si « le rire n'est pas le propre de la femme », il faut reconnaître que la lecture de votre article nous a plongées dans un fou rire mémorable, pour ne pas dire dément, ce qui correspondrait davantage à votre diagnostic sur notre compte. Nous avons revendiqué le droit de sortir la nuit sans protecteur\*, nous prenons

maintenant celui de parler sans souffleur, et si « *le féminisme est une chose beaucoup trop sérieuse pour être laissée aux femmes* » (dixit votre sexisme insidieux), qu'il soit clair que nous n'avons rien de commun avec cette chose qu'on nous laisserait ou qu'on ne nous laisserait pas, cette chose qui est si sérieuse, alors que nous le sommes si peu! Monsieur Florenne, nous nous gardons d'être des spécialistes, nous ne macérons pas dans l'affliction, vous voyez, nous sommes des femmes frustes et délirantes, rien qui puisse solliciter votre bienveillante attention, dont nous nous passons allègrement.

Les Filles du Rasoir :

ANNIE-ELM, CATHERINE CRACHAT, ROSE PRUDENCE.

### ... Mais pas pour longtemps!

Et voici justement un autre spécimen de « *sexiste insidieux* »<sup>2</sup> qui, à peine quelques jours plus tard, se met à bramer sec dans *le Monde* sous le titre prometteur : « *Féminisme ou sexisme.* » Lui aussi, c'est après la non-mixité qu'il en a. Que diable :

*l'émancipation (!) des femmes est aussi l'affaire des hommes.*

Et de taxer les mouvements de femmes qui ne l'auraient pas encore compris d'« esprit de fermeture », ou d'« immaturité politique » :

*les mouvements devront s'ouvrir un jour aux hommes féministes,*

tandis que les femmes féministes, elles, sont carrément accusées de pratiquer la politique du pire et, perverses, de préférer

*avoir affaire à des maîtres plutôt qu'à des alliés.*

Moyennant quoi, notre allié indéfectible se transforme illico en maître... à penser, voire en maître d'école, et dévoile la véritable

2. Claude Alzon, « *Féminisme ou sexisme* », in *Le Monde*, 24-25 novembre 1974.



tragédie du MLF : ne pas obéir aux conseils que notre auteur, fort de son titre de « professeur à l'université de Paris VIII », ne cesse de lui prodiguer, en public ou à l'occasion de quelques « dialogues de cénacle » visiblement trop rares à son goût.

Voici donc un Mouvement des femmes atteint d'« insuffisance d'analyse » galopante, d'un manque aigu de comprenette sociologique, qui se complait, par pur entêtement, à soutenir des « balivernes » (que notre éminent professeur s'est pourtant donné la peine de critiquer définitivement), et qui s'obstine enfin à « proposer des solutions inacceptables en pratique » alors que, c'est une évidence, son programme est tout tracé :

*c'est le concept de domination qu'il faut étudier et combattre, et la « mentalité » des femmes qu'il faut changer*<sup>3</sup>

(mais en aucun cas leur existence).

Tout cela, bien entendu, avec l'appui des hommes. C'est prouvé, « LA » femme (encore celle-là!)

*peut très bien vivre avec un homme, si lui aussi accepte de se changer [...] Aucune révolution sociale n'a pu se faire sans l'appui d'éléments issus des castes dominantes [...] Il faut donc encourager ces hommes-là [les hommes féministes].*

Nous, obtuses mais toujours bon cœur, nous voilà quasiment ébranlées devant cette main si fémininement tendue, devant tant de bonne volonté dans le concept, tant de hauteur de vues, et tant de détresse mal dissimulée devant la menace de sécession des femmes. Mais tout à coup le registre change, nous tombons de haut, voici l'anathème :

*Il est inadmissible également de voir une librairie fondée par un groupe de militantes exclure de ses rayons les ouvrages féministes écrits par des hommes.*

... Car, pour être « homme féministe » on n'en est pas moins

3. Et voilà voués aux gémonies celles et ceux qui, naïvement, s'attaquaient non à l'étude du concept mais à la subversion effective des structures et rapports de domination, non à la mentalité des femmes mais aux comportements et pratiques quotidiens de domination — y compris sexuels — des hommes.

auteur, et prêt à mobiliser le monde entier pour défendre ses « droits ».

Alors nous, à qui il a toujours manqué une tête politique mais qui avons bien dans un coin quelques chromosomes mesquins, voire sordides, nous ne voyons plus qu'une seule question à poser à cet allié de la cause des femmes, « homme féministe » si concerné par notre libération (et si peu par la sienne propre), et dont les « prises de position publiquement et globalement féministes » auraient dû depuis longtemps non pas, comme il le dit, nous « encourager » mais au contraire nous mettre la puce à l'oreille. Mesquines, sordides, sans un gramme de maturité politique, nous demandons, tout bêtement :

*Quel usage féministe cet homme féministe, penseur féministe et imperturbable professeur de féminisme, a-t-il fait des avantages (droits d'auteur, notoriété et autres) acquis avec ses « livres féministes » écrits grâce au — et sur le dos du — Mouvement des femmes?*

Car son article, lui, est là pour nous rappeler qu'il existe aussi des causes-potiches<sup>4</sup>, et que la libération des femmes est en effet souvent, aujourd'hui, la (bonne) affaire des hommes\*.

LES MÉMES.

4. Claude Alzon avait écrit autrefois un livre intitulé *La Femme-Potiche et la Femme-Bonniche*. Maspero. 1973.

Janvier 1975

## Le sexisme psychanalysant (suite)

### Les moutons sont partout

Rose Prudence, tu sais, tu te rappelles, quand on allait ouïr les merveilleuses tribulations de l'objet petit-a et de son acolyte le nœud boroméen, un vrai thriller en feuilleton, bimensuel, avant c'était le mercredi, maintenant c'est le mardi, mais on n'a plus le goût.

Il fallait se presser, on avait un peu peur des moutons qui écrivaient fiévreusement et s'interrompaient pour rire sur un signe du maître. Si l'un riait sans ordre, les moutons grondaient. Alors nous, on riait intérieurement à contretemps, assises sur une fesse, en haute voltige, on écoutait sans notes.

Un jour quelqu'un est venu crier. Des moutons, « gauchistes notoires », ont empoigné le galeux, lui ont tordu les bras dans le dos et l'ont jeté dehors. Ils ont dit : « Dehors ! A l'hôpital ! » C'était la première fois qu'on les entendait ; on a eu très peur\*.

On a décidé d'aller suivre les merveilleuses tribulations de l'objet-petit-a et de son acolyte le nœud boroméen en tricotant, parce que tout de même les femmes ont autre chose à faire aussi, que gaspiller son temps à prendre des notes est un travers de mouton, et nous avons entrepris de détester ces bêtes-là.

C'était il y a deux ans et plus. Nous n'avons pas tricoté.

Une fois, le maître des moutons a dit : « Sachez que Marx et Freud ne déconnent pas. » Les moutons ont pris en note, et ils ont fait Vincennes.

Rose Prudence, raconte ce qui se passe à Vincennes aujourd'hui :

## LE SEXISME ORDINAIRE

d'hui<sup>1</sup> : à Vincennes les moutons sont partout, même sous les meubles, et l'objet-petit-a est mal barré. Rose, dis-leur pourquoi on a pris en dégoût l'objet-petit-a, son acolyte le nœud boroméen, et l'horrible engeance qu'ils ont produite par voie d'insémination.

☆☆☆

### La nécrose maniaco-répressive

Éroïque Plusje sexplique aux peuprés un peur inquiets que Staline n'est ni mort ni vivant : il a toujours été là sous l'aspect du papa noiaque, mais il n'est pas celui qu'on craint.

Hélène Cixous, *Partie*<sup>2</sup>.

Avec le vidage récent de huit chargés de cours, le département de psychanalyse de Vincennes innove et bouleverse un certain nombre d'idées couramment répandues dans les milieux de gauche, et dont on trouvait même quelques traces dans les récents numéros des *Temps modernes*.

En particulier, il rend définitivement caduque l'idée selon laquelle la psychanalyse aurait avantageusement remplacé, dans certains secteurs ou groupes sociaux, la matraque, la répression ouverte et explicite des déviantes(ants). Il y a peu encore, femmes en mouvement, nous avions, croyions-nous, le choix : le bûcher ou le divan<sup>3</sup>. Le département de psychanalyse de Vincennes nous apprend que cette période est désormais révolue, que nous avons aujourd'hui droit au divan *et* au bûcher. Le licenciement, l'excommunication reprennent leurs droits ; l'analyse est fournie si on peut dire en prime. Le lavage d'inconscient se fait bien mais c'est, toutes précautions prises, sur... une tête préalablement coupée.

1. Sur l'affaire du licenciement des chargés de cours à Vincennes, voir notamment M. N'Guyen, « Les exclus du département de psychanalyse de Vincennes », in *Les Temps modernes*, janvier 1975, et G. Deleuze et J.-F. Lyotard, « A propos du département de psychanalyse de Vincennes », in *Les Temps modernes*, op. cit.

2. In *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 7, printemps 1973.

3. Cf. plus haut, « Le sexisme psychanalysant », p. 52 et suivantes.

Le vidage des chargés de cours de Vincennes nous apprend aussi que la « restructuration » de l'Université est une activité décidément de plus en plus florissante. A Paris VII par exemple, les apparences sont encore sauvegardées, en partie : la façade d'Université libérale pour les enseignants masque le mépris de fer pour les « modules » du personnel administratif (n'oublions pas que ce sont les mêmes gestionnaires modernistes qui s'y sont battus longuement pour la réintégration de leur collègue maître-assistant Geismar, *et* pour la mutation autoritaire d'un module auxiliaire)<sup>4</sup>. A Paris VIII, au moins, c'est clair : la répression, la délation, le licenciement se passent entre honorables collègues — enseignants, analystes : un bon module est un module restructuré; un bon enseignant est un enseignant-module.

Quant à ceux qui pensaient naïvement que, dans un département de l'université Paris VIII la pratique analytique de certains enseignants et/ou l'engagement révolutionnaire des autres présageaient d'un fonctionnement non classique, non hiérarchique et — utopie — non sexiste, les voilà sans doute comblés. Les premiers vagissements du fruit des amours de Freud et de Staline sont plus que prometteurs. Écoutons-les.

Le texte qui suit est une réponse à l'appel d'offres d'UV lancé par les responsables du département de psychanalyse de Vincennes.

On verra que les UV que nous proposons ne sont pas rédigées selon la formule du texte libre (lui!). En un temps et un département où les procédures d'examen sont de plus en plus généralisées, nous avons préféré les rendre apparentes; nous avons donc donné à nos projets une forme standardisée, de nature à faciliter le travail des juges-correcteurs, et à leur permettre de trancher les têtes suivant des critères explicites et, enfin, ouvertement normalisés.

☆☆☆

4. Cf. Annie Dequeker, « Une grève de modules à Paris VII », in *Les Temps modernes*, décembre 1974.

## Wo er war, soll er bleiben<sup>5</sup>

Questionnaire pour servir d'alibi  
aux purges futures dans le DPV<sup>6</sup>



UV G1 001.

Dans *l'ARC* (n° 58), Catherine Clément s'efforce de démontrer le « principe » suivant :

« Lacan produit des effets de remaniement culturel assez importants pour toucher au statut de publication de l'écriture des femmes\* ». »

Ce « principe » vous paraît-il  identique, ou  opposé<sup>7</sup> à celui-ci :

« Lacan produit des effets de remaniement structurel assez importants pour toucher au statut de chargées de cours des femmes qui publient, dans le DPV. »

Toutefois des hystériens contredisent à la publique renhommère, et mientiennent que l'hommère lionques ne fut ni siducteur, ni si docteur, ni si repuisant.

Hélène Cixous, *op. cit.*

UV G1 002.

« Depuis la formation du département, les activités d'enseignement et de recherche ont été difficiles et pratiquement bloquées.

5. Adaptation libre du fameux « *Wo es war, soll Ich werden* » freudien (« là où fut ça, il me faut advenir » en lacanien). La contemplation attristée, heureusement peu fréquente, des institutions patriarcales avancées (partis, psychanalystes et médias divers) inspirait en effet le plus souvent aux sexicides cette unique réaction : « Là où y sont, z'ont qu'à y rester » (« y crever », ajoutaient-elles les jours de rage) — façon comme une autre de manifester qu'aucune d'entre elles n'avait jamais aspiré à « advenir » là où « ÇA » fut — et se trouve encore.

6. DPV : département de psychanalyse de Vincennes.

7. Cochez la (ou les) bonne(s) réponse(s).

Cette situation ne pouvait plus durer ; elle était scandaleuse tant au regard de l'éthique de la psychanalyse qu'au regard de l'Université et des étudiants. »

(DPV, « Informations sur la rentrée 1974 ».)

De laquelle des déclarations suivantes ce texte vous paraît-il se rapprocher le plus ?

- « Détruisons l'Université » (Vincennes, 1969-1970).
- « Respectons l'Université et les étudiants » (id., 1974-1975).
- « Cultivons notre jardin » (anonyme).
- « Binons notre champ (freudien) » (autre anonyme).
- « Accroissons notre patrimoine » (le même).
- « Marchons, marchons » (les chœurs de l'Opéra-Comique).
- « Travaillons, prenons de la peine, c'est les fonds qui manquent le moins » (XX).

L'« éthique de la psychanalyse » vous paraît-elle se confondre avec :

- le « regard de l'Université et des étudiants » ?
- le regard du sourd ?
- le compte en banque de l'analyste ?
- la titularisation du sujet supposé savoir ?
- la reconnaissance officielle du ministère (qui n'est pas censé ignorer) ?

Qu'à cela ne tienne, si le lioncle est intransférable. Plusje renonce à ce type de lutte et décide de révéler celui qu'il hait. C'est l'origine de la pacification. Dans un autre totems, on voit Plusje vivre en paire avec son lioncle omnipotents [...] Il organise la religioncle.

Hélène Cixous, *op. cit.*

UV G1 003.

Selon vous, le champ freudien produit-il :

- des carottes ?
- des bâtons ?
- des sinécures ?
- des lettres de cachet ?
- les quatre à la fois ?

Nourrit-il :

- des moutons ?
- des veaux ?
- des moutons dévots ?
- des boucs émissaires ?
- ou des brebis enragées ?

Le champ freudien appartient-il :

- à ce qui y pousse ?
- à ceux qui s'y poussent ?
- à ceux qui y broutent ?
- à ceux qui le labourent ?
- à ceux qui le cotent en Bourse ?
- à ceux qui le nomment ?

Le champ freudien est-il actuellement :

- en exploitation industrielle ?
- en exploitation familiale ?
- en jachère ?
- en voie de remembrement ?



En tant que nom, le père vient quand Plusje l'énonce [...] Quand Plusje l'appelle par son nom il se patérnalise volontiers sous la perforce du retour du raffolé.

Hélène Cixous, *op. cit.*

Le recrutement dans le DPV-Champ freudien se fait-il :

- 1. par examen?
- 2. par copinage?
- 3. par téléphone?
- 4. par alliance?
- 5. par consanguinité?

(Si 4 ou 5) :

L'entreprise familiale vous paraît-elle être :

- la cellule de base de la société?
- la cellule de base de l'École freudienne?
- la cellule de base du DPV?



UV G1 005.

« Qu'est-ce qui, de ce qu'enseigne l'expérience psychanalytique, peut se transmettre intégralement<sup>8</sup>? »

- les honoraires?
- le sujet barré?
- le chèque non barré?
- l'objet-petit-a?
- l'Abjection?
- les rhumatismes?
- le nu intégral?
- la nécrose maniaco-répressive?



« Qu'est-ce qui se transmet par l'interprétation, compte tenu d'un savoir inconscient à considérer comme déjà constitué<sup>8</sup>? »

- la cellulite?
- la sénilité précoce?
- l'hostie?

8. Ce thème est celui de l'UV G1 204 proposée dans le DPV au premier trimestre de l'année scolaire 1974-1975.

« Qu'est-ce que la psychanalyse apporte d'un savoir sur le sexe? »  
 Qu'est-ce que le deuxième sexe apporte à l'avoir de la psychanalyse?  
 Peut-on se faire rembourser?

UV G1 006.

« Un poste de chargé de cours à Vincennes ne doit en aucun cas être une sinécure. »

Cette phrase a-t-elle été prononcée par :

- un responsable du syndicat CGT des mandarins-éboueurs de Paris VIII?
- un ex-dirigeant de l'ex-Gauche prolétarienne?
- le gendre du PDG du DPV?
- un partisan du rapprochement Université-Entreprises?
- un zéléteur de la libre concurrence?
- le sujet supposé (en) avoir?

Un seul individu peut-il cumuler toutes ces fonctions?

On voit Plusje monter de force dans une sorte de petite autorité qui s'engage à grande vitesse dans une voie unique barrée en impasse par une file d'hommes mûrs et grands qui sont en réunion depuis longtemps, assis derrière une longue rangée de grands volumes filififiques. (...) Plusje freine sec et s'aperçoit avec effroi que la plupart des profs sont déculutés.

Hélène Cixous, *op. cit.*

UV G1 007.

Des militants maoïstes de Vincennes s'étaient donné comme programme, en 1970, de « détruire l'Université ». Ces militants sont-ils aujourd'hui :

- établis dans les usines?
- établis à leur compte?
- attablés à l'Université?
- accablés par leurs contradictions?



## UV G1 008.

Le vidage des chargées(és) de cours du DPV vous paraît-il un phénomène typiquement :

- sexiste?     stalinien?  
 patronal?     psychanalytique?  
 les quatre à la fois?

Pourriez-vous faire la distinction entre les quatre types de procédés? Avez-vous déjà rencontré des mécanismes analogues? Si oui, est-ce :

- sur le divan?     sous le divan?  
 au PC?     à « Rouge »?  
 à l'ex-GP?     au SNE-Sup.?  
 à l'Ordre nouveau?  
 chez Citroën?     au MLF?  
 par hasard?     par masochisme?

Les avez-vous identifiés :

- tout de suite?     au bout de 3 ans?  
 au bout de 30 ans?     jamais?

Évidemment, le papanier est à percer. Il y a toujours plus d'une cocotte dans un papa nié.

Hélène Cixous, *op. cit.*

## UV G1 009.

A votre avis, les relations entre l'objet-petit-a et la société ptituyaucratique décrite dans « Les femmes s'entêtent » (n° spécial des *Temps modernes*, 20 F dépêchez-vous, il n'y en a presque plus!) sont-elles de type :

1. homophonique?  
 2. homologique?  
 3. homosexuel?

(Si 3). Est-ce de type  mâle?     pédérastique?  
 phallolâtrique?

L'objet-petit-a est-il selon vous à la recherche :

- d'un plombier?  
 d'un mathème?  
 d'un anathème?  
 d'un spéculum?



La plupart des tropères sont des oppresseurs vicieux, prêts à manier les os perceurs pour écorpnier leurs toutfils, des maquereaux-pères impérialistes et métaflctifs.

Hélène Cixous, *op. cit.*

## UV G1 010.

L'objet-petit-a est-il issu, selon vous, du concubinage de :

- Marx et Freud?  
 Freud et Staline?  
 Jdanov et Jacques-Alain Mâleur?

ou de l'union légitime de Lacan et Mao?

Parmi tous ses petits frères et sœurs, préférez-vous :

- Terrorisme?     Verbalisme?  
 Culte du Grand Sorcier?     Totalitarisme?  
 Lavage de cerveau     Lavage d'inconsciente?  
 Ennui sans fond?     Orthodoxie?  
 Fromage?

## UV G1 011.

Pensez-vous que la psychanalyse est à la politique :

- ce que le fric est à la banque?  
 ce que l'intérêt est au capital?  
 ce que le couteau est à la plaie?

LE SEXISME ORDINAIRE

- ce que la béquille est au paralytique?
- ce que le cautère est à la jambe de bois?
- ce que l'hôpital est à la charité?
- ce que le vice est au versa?
- ce que le champ (freudien) est au cygne?

UV G1 012.

Pensez-vous que ce qui se passe au DPV est :

- du tous azimuts?
- du tout-venant?
- du tout-à-l'égout?



Préférez-vous :

- l'odeur du fumier des champs freudiens\*?
- les miasmes des poubelles de l'histoire?

Quelle différence faites-vous entre les deux?

Plusje est un peu plié, il est maintenant presque pèrelysé, le nonpère se répèrete sous la peau d'un père luisant, le retour du raffolé s'effilstue si lentieusement, pour séduire le fils ou lui inspèrer une sorte de transpère.

Hélène Cixous, *op. cit.*

UV G1 013.

Ce questionnaire a-t-il été rédigé :

- par des responsables du DPV?
- par des irresponsables absolues?
- par Jacques Lacan?
- par Jacques-Alain Mâleur?
- par Valérie Solanas?



LE SEXISME ORDINAIRE

- par des femmes?
- par d'autres femmes?
- par

ANNIE-ELM, CATHERINE CRACHAT, ROSE PRUDENCE?

Plusje sexplique aux peuples que la force du Grand Homme réside dans ses moustaches en crocs. Sans crocs Staline n'est plus un vampère. Le papasantsdents ne peut plus mordre. C'est un excrocs.

Hélène Cixous, *op. cit.* \*



Tous les dessins figurant dans cet ouvrage sont d'Annie-Elm.

Mars 1975

## Un an, et déjà toutes ses dents

Un bilan

En octobre 1974, nous<sup>1</sup> rencontrons un éditeur intéressé par la publication en ouvrage des chroniques « antisexistes » des *Temps modernes*<sup>2</sup>. Nous nous mîmes d'accord sur la nécessité de faire précéder le tout d'une introduction « politique ». Nous tentâmes sans succès de l'écrire pendant près de deux mois.

Après maintes tentatives infructueuses nous décidâmes que rien décidément ne nous prédestinait aux vastes synthèses théoriques, et que ce que nous avions de plus « politique » sur le moment, c'était encore notre blocage : nous n'avions pas la Vérité ni le désir d'en formuler une au nom de qui que ce soit ; il nous restait la possibilité d'en parler ensemble.

Ce qui suit est la retranscription — peu fidèle (*i.e.*, sur certains points, remise à jour) — d'une discussion entre quelques femmes du Mouvement ayant participé de près ou de loin pendant sa première année à la chronique « antisexiste » des *TM*. On verra que, sur beaucoup de points, nous étions loin de l'unanimité<sup>3</sup>. De cette discussion se dégage tout au plus une photographie des questions que nous pouvions nous poser les unes et les autres, fin novembre 1974, sur nous-mêmes, sur le Mouvement, sur l'écriture et le pouvoir. La confusion qui y règne n'est qu'un modeste échantillon de la perplexité où nous étions toutes. Notre seul choix (« politique ») a été de ne pas la dissimuler.

1. « Nous » : une demi-douzaine de filles ayant collaboré de près à cette chronique depuis ses débuts.

2. En abrégé désormais, *TM*.

3. Bien entendu, ce qui est dit ne représente en aucune sorte le point de vue de toutes les femmes qui y ont travaillé, ou qui nous ont envoyé des textes, parfois anonymes.

Et maintenant ? Nous sommes déjà loin de ce que nous disions à l'époque. Pour nous, la dénonciation est lentement devenue le symbole d'une époque préhistorique où les femmes n'osaient pas encore se faire entendre... d'autres femmes.

L'ère des plaintes est terminée, ou du moins elle pourrait être sans fin si nous ne décidions de l'achever. Ni futures amirales ni futures commissaires de police, nous n'avons pas le goût d'aménager ce monde, aussi confortable et douillet pût-il être pour nous. Simone de Beauvoir, à qui *Rouge* (7 juin 1974) reprochait de parler du « regard des nouvelles féministes »<sup>4</sup> et d'oublier que la révolution visait à changer le monde, nous rappelait que « pour changer le monde, il faut déjà le regarder ».

D'abord, nous n'avons regardé du monde que ce sur quoi nous avons le droit de lever les yeux : notre condition de femmes, nos problèmes de femmes... et ce qu'en disaient, pensaient, rêvaient, faisaient les hommes.

Puis doucement, nous avons eu de plus en plus l'impression de ne voir les choses que par le petit bout de la lorgnette : on nous parlait de Révolution et nous, mesquines, sordides, femmes quoi ! nous répondions : quelle Révolution ? On nous parlait d'Histoire et nous regardions défiler l'Histoire des Hommes. Et tout cela s'éloignait, s'éloignait de notre réalité.

Aujourd'hui, le « sexisme ordinaire » est un paysage lointain, son image se noie dans toutes les images neuves et fortes que nous créons ensemble, s'estompe. Aujourd'hui, nous allons nous parler, nous dire, nous regarder, nous vivre, nous rêver, nous lire... et cette liste est infinie.

Nous : d'autres femmes.

Et que restera-t-il du monde des hommes \* ?

CATHERINE CRACHAT.

4. Dans sa préface à « Les femmes s'entêtent », n° spécial des *TM*, réédité chez Gallimard, coll. « Idées », 1975.



**Sexisme, vous avez dit sexisme?**

Rose : Il y a plusieurs façons de poser le problème du sexisme. D'une part on peut se demander ce qu'est le phénomène du sexisme en général, comment il se manifeste aujourd'hui, comment il se modifie aussi — ou non — depuis qu'il y a des luttes de femmes un peu partout, et quelle est la place d'une lutte « antisexiste » dans cet ensemble de luttes de femmes. D'autre part, il y a la rubrique du « Sexisme ordinaire » qui existe dans *les Temps modernes* depuis un an, et à laquelle nous avons toutes participé, de près ou de loin : ce serait utile de réfléchir à ce que ça a signifié de faire cette rubrique, comment elle a commencé, et quel sens ça a de la continuer — ou de ne pas la continuer — aujourd'hui.

Cathy : Au début, l'idée de base c'était : cesser d'entendre dire du mal des femmes à tout bout de champ comme ça sans rien faire. On allait donc relever les injures flagrantes qui passaient dans la presse, la radio, la télé — et aussi dans la vie bien sûr. Et, par rapport au but initial, ce qui a changé c'est qu'on s'est aperçu de deux choses. D'abord, qu'on pouvait ouvrir n'importe quel journal, n'importe quel livre, n'importe quoi, il y avait de quoi faire quinze rubriques antisexistes à partir d'un seul d'entre eux ; tu dis « allons voir le sexisme du *Monde* aujourd'hui », et tu as de quoi faire une chronique entière au bas mot ; c'est comme ça qu'on s'est retrouvées chaque fois avec trop de matériel.

Et la deuxième chose importante, c'est que, au départ, on disait : « Youpiiiiie, c'est chouette, on va faire ça, on va les dénoncer, wah wah wah », et très vite on s'est rendu compte que dénoncer un machin sexiste précis — dans les *TM* ou ailleurs — *ça ne changeait rien du tout* : ni la présence des injures, ni leur fréquence, ni rien...

Dominique : Était-ce vraiment le but ? Il me semble que c'était plutôt de mettre le doigt dessus, mais pas de changer les sexistes. C'était une dénonciation, en direction des gens soi-disant conscients qu'il y a un « problème » des femmes, une nécessité politique de libération des femmes, mais pas conscients justement du sexisme ordinaire, quotidien, insidieux.

Jacqueline : Peut-être que la rubrique a contribué en quelque

sorte à donner son droit de cité à la notion de « sexisme », en la nourrissant, en l'étoffant. Maintenant tout le monde parle de « sexisme », la notion est admise.

Cathy : C'est comme le racisme : au départ ça n'existait pas, l'oppression des Noirs c'était une chose de droit divin et on n'en parlait pas.

**Changer de cavalier ou changer la vie?**

Rose : Ce n'est pas si simple : on avait quand même peut-être un désir, ou un espoir de changer aussi les sexistes, parce qu'on n'a jamais pensé qu'ils étaient « nés comme ça », ni tarés à vie. Moi j'ai été horriblement vexée par exemple, à l'époque, de voir le peu d'effet du pavé qu'on avait pondu sur la rubrique d'offres d'« emplois féminins » du *Monde*, après tout le temps qu'on avait passé à leur service de documentation pour la dépouiller, voir quand exactement ce monstre était apparu<sup>5</sup>. J'avais vraiment le fantasme qu'à partir de là, leur rubrique allait disparaître, s'évanouir en fumée, et qu'on recevrait une belle lettre d'explications ou d'excuses, ou même des remerciements pour leur avoir ouvert les yeux sur leur propre sexisme... Et rien du tout.

Médaille de  
cuivre du  
réalisme  
féministe

Dominique : Ce que je voulais dire, c'est que si on veut changer vraiment des choses, dans le réel, ce ne sera pas uniquement par des textes dans la chronique des *TM* ; changer, ça voudrait dire aussi une relève au niveau du Mouvement : qu'on puisse poursuivre ou entreprendre une action qui ne soit pas seulement une dénonciation écrite. Tout ça était lié dans la mesure où on est dans des projets de changement.

Cathy : Mais justement, il y avait une pratique dans le Mouvement, pour chacune d'entre nous. C'est important de dire qu'on n'est pas des gens spécialisés dans l'écriture des chroniques antisexistes, on est des femmes du Mouvement de libération des femmes, et ce qu'on relatait dans la rubrique, ça venait forcément de choses qu'on avait faites ou vécues par ailleurs — par exemple les détournements d'affiches, ou la grève des femmes, ou la manif de

5. Cf. le « Sexisme ordinaire », in *TM*, mars 1974, p. 1684-1688.

nuit (pour « reprendre possession des villes »). C'est pour ça aussi qu'il y a eu ce glissement : au début, on prenait des textes, pratiquement sans commentaires, on les mettait à plat, en disant : ça parle de soi-même — puis on est passées à une espèce de « construction » — ou une déconstruction — du phénomène du sexisme; on est allées chercher derrière, on n'a pas seulement regardé, ou montré.

Rose : En fait, au début, on n'avait pas du tout les idées claires sur ce qu'on appelait « sexisme », et contre quoi — et comment — on se battait. Pour une partie des filles qui ont travaillé à la rubrique, c'était une façon de préparer la « Ligue du droit des femmes » (qu'elles ont faite peu après), avec une démarche plus axée sur la *revendication d'égalité pour les femmes*, la lutte contre la discrimination sur un terrain légal — des procès contre les employeurs, ou contre les pubs sexistes par exemple\*. Alors que pour d'autres c'était presque le contraire, une façon d'éviter la revendication, la demande encore et toujours adressée aux institutions, et aux mecs.

Josy : Pour moi, l'objectif c'était une élévation du niveau de prise de conscience, par rapport aux choses qui n'étaient pas, à première vue, tellement sexistes... Les petites réflexions anodines dont les auteurs ne sont même pas conscients, et qui, nous, nous font faire tilt. Par exemple cette émission de jeux avec un homme, une femme, tous deux dans les assurances, et tout de suite les petites plaisanteries : « Ah quelle coïncidence! Monsieur, vous n'avez pas besoin d'une secrétaire? » des choses comme ça, dont les auditrices ne se disent sûrement pas que c'est sexiste...

Jacqueline : Mais moi je le trouve très gros cet exemple!

Josy : Il paraît gros maintenant, mais il y a un an il serait passé complètement inaperçu.

### Le sexe est-il une race?

Rose : En tout cas, c'est clair qu'on ne peut plus avoir la même démarche qu'il y a un an, au début de la chronique, où on dénonçait n'importe quoi, c'était toujours ça de fait. Aujourd'hui, toute une partie des thèmes du Mouvement sont repris un peu partout à tort et à travers, et notamment la notion de « sexisme » : l'ONU avec son

année de « LA » Femme, le PC avec sa semaine de la pensée marxiste<sup>6</sup>, Giroud même, qui elle, arrive à dire des choses du genre : « Je ne suis pas sexiste donc pas féministe... » On a nécessairement à se situer par rapport à cet « antisexisme »-là, voire à le dénoncer.

Dominique : La dénonciation du sexisme peut avoir un côté... comment dire, purement « moral » : c'est pas bien, c'est méchant, c'est anormal, c'est pas correct, c'est pas humain, notre société (sous-entendu si civilisée et avancée) ne devrait pas admettre ça, etc. C'est la position libérale type, l'indignation\*... A ce niveau-là Giroud en effet dénonce le sexisme.

Cathy : Pas du tout, ça n'a rien à voir, quand Giroud parle du sexisme, c'est toujours du sexisme des femmes contre les hommes. C'est quand même monstrueux<sup>7</sup>!

Mais  
quelle  
hargne!

Dominique : Alors que pour nous, la lutte contre le sexisme, ce n'est pas seulement la dénonciation morale, l'indignation : c'est aussi démonter les mécanismes. Mais pour la plupart des gens, le mot reste ambigu.

Rose : Ça a été pareil pour le Mouvement noir. Pendant longtemps, la lutte contre le racisme, ça a consisté à s'apitoyer sur le « problème noir », jusqu'au jour où quelqu'un, un leader noir, a dit : « Il n'y a pas de problème noir, il n'y a qu'un problème blanc. » Je crois que pour la plupart des gens il y a un « problème des femmes », et pas du tout un problème de la société patriarcale.

Jacqueline : Pour reprendre l'exemple du racisme et des libéraux, on peut dire que le mouvement des femmes a donné naissance à des termes comme « sexisme » pour traduire la prise de conscience du fait que, moralement, la situation des femmes est scandaleuse dans la société actuelle.

6. C'est là que d'odieuses perturbatrices (nos sœurs) lancèrent pour la première fois le slogan : « Vive le matérialisme hystérique » et, à propos des femmes « tarentulées » (« possédées ») dans les Pouilles, « Vivent les Pouilles, à bas les couilles » (*sic*).

7. C'est sans doute là le seul point commun entre Françoise Giroud et la tendance dite « lutte des classes » du MLF qui nous traitait elle aussi, avec une non moins parfaite mauvaise foi, de « féministes sexistes ». Sur ce chapitre douloureux, cf. Geneviève Fraisse, « La solitude volontaire », in *Les Révoltes logiques*, n° spécial « Les lauriers de Mai », mai 1978.

La rubrique des *TM* correspondait à cette étape précise, de prise de conscience. Maintenant, on arrive à une autre étape, celle de tous les autres mouvements — socialistes, anarchistes, etc. — qui ont une vision assez claire (???) de ce qu'ils veulent, mais qui reste pour l'instant utopiste.

Rose : Je préfère encore un féminisme utopique au « féminisme scientifique » que tous les groupuscules de gauche vont nous fabriquer incessamment...

Cathy : Avant, on me demandait « pourquoi tu es féministe », je répondais « parce que je suis une femme », et ça me paraissait clair. Maintenant, il faut être « pour ou contre » le féminisme, c'est complètement aberrant. Quand je lis dans le *Robert* la définition du mot « racisme » : « théorie de la suprématie d'une race », je me demande toujours pourquoi ils ne disent pas : « saloperie de théorie pourrie et dégueulasse de la suprématie d'une race sur une autre ». Moi, j'ai un peu ce réflexe de moralité, je pense que le sexisme c'est dégueulasse, que j'ai envie de le combattre. Et au niveau de récupération où on est maintenant, des gens le mettent à plat en disant : « oui, le sexisme existe ». En oubliant complètement qu'il faut s'en débarrasser\*.

Jacqueline : En plus, on est femmes, on le subit, et on a quand même plus de raisons d'agir que de rester à l'extérieur en disant : « c'est vilain ».

### **Instituons, instituons, il en restera toujours quelque chose**

Rose : Le fait nouveau, c'est que tout à coup un tas de gens commencent à se déclarer « féministes », alors qu'avant c'était quasiment infamant d'être repérée comme telle. En même temps, le prix à payer pour ça est très cher : c'est la *négation d'un mouvement de libération des femmes (par elles-mêmes)*. Les gens disent aujourd'hui « je suis féministe dans mon coin<sup>8</sup> », comme on disait il y a trois ans : « je suis libérée dans mon coin » : ça occulte complète-

8. Et ça ne s'arrange pas : on a aussi entendu (émission « Apostrophes », janvier 1975) des femmes qui se disaient féministes « pour la beauté du geste », ou... « par amour des hommes »!

ment le fait que la lutte des femmes est quelque chose de collectif — et de solidaire.

Jacqueline : Mon problème à moi c'est qu'avant j'étais une « féministe » toute seule et je n'osais même pas le dire parce que tout le monde me riait au nez. Puis il y a eu le Mouvement, où on a toutes pu le dire. Et maintenant j'ai acquis un statut de femme respectée, être féministe ça me donne même du prestige (enfin auprès de certains...). Mais en même temps j'ai l'impression que le Mouvement ne m'apporte plus grand-chose dans ma libération, que je suis allée un peu au bout de cette façon de vivre en marge de la « politique » et par contre j'ai envie de faire des choses là où je suis, dans mon boulot. C'est peut-être pareil pour la chronique du « Sexisme ordinaire » : peut-être que la lutte devrait être maintenant plutôt de démontrer le sexisme à l'intérieur des *TM*, l'existence de rubriques (ou de femmes)-alibis.

Dominique : C'est sûrement juste au niveau du « Sexisme ordinaire ». Mais en même temps, ce n'est pas « notre » terrain, on n'est pas salariées des *TM*.

Jacqueline : Alors posons le problème de l'articulation des femmes avec « la politique ». Je pense que c'est vraiment mûr, qu'on ne peut plus rester dans un ghetto. Moi en tout cas, ça me stérilise actuellement, je tourne en rond.

Cathy : On a toujours eu le désir d'intégrer le Mouvement des femmes à notre propre existence — c'est la lutte sur le quotidien.

Dominique : Au début du Mouvement, le rapport de forces s'établissait dès qu'on se manifestait par l'effet de surprise. Maintenant, il s'agit de se situer par rapport d'une part à une mise en question du pouvoir (c'est-à-dire aussi en liaison avec la lutte de classes) et d'autre part par rapport au fait que la récupération nous pousse au cul. On n'a plus simplement à se manifester tout court, mais à lutter contre toutes sortes de tentatives de réduction — « féministes » ou non.

Jacqueline : Par exemple, aujourd'hui les groupes de conscience — qui nous ont permis de nous retrouver toutes ensemble et révoltées — sont devenus aux États-Unis une institution; et les femmes qui s'y réunissent ne découvrent pas nécessairement la lutte, le féminisme.

Dominique : Maintenant, on essaie de comprendre : pourquoi le

sexisme? Ça permet peut-être de le combattre plus efficacement — mais ça n'a de sens qu'en fonction de la liaison avec le Mouvement, du rapport de forces qui se développe de manière générale par ailleurs. L'outil théorique à lui seul ne combat pas grand-chose.

Rose : Les relations avec les *TM* ne sont pas aussi simples que Jacqueline le dit. Ce n'est pas un hasard si c'est plutôt là qu'on a pu faire cette chronique. Et je ne suis pas sûre du tout que si on nous payait à prix d'or pour la faire dans *Elle* ou *Marie-Claire* qui sont autrement mieux diffusés, on accepterait. C'est pour ça que j'ai tellement hurlé, et que je voulais même arrêter de travailler à cette rubrique quand on a vu dans *le Monde* un compte rendu dithyrambique du « Sexisme ordinaire », et pas un mot du gros dossier sur les tortures infligées aux prisonniers politiques en Allemagne, publié dans le même numéro<sup>9</sup>. C'était une fétichisation des femmes, au détriment de toutes les autres luttes — c'est-à-dire au bénéfice de la répression, et c'était à dégueuler.

Jacqueline : Pourquoi refuser *Marie-Claire* et accepter les *TM*?

Cathy : ... alors que finalement c'est tout l'engagement politique traditionnel qu'on refuse quand on critique les meetings, les pétitions. S'il fallait te suivre, on irait à un meeting contre la privation sensorielle en Allemagne.

Rose : Moi, j'irais peut-être.

Cathy : En tant que femmes actuellement, on n'est pas sur ce plan-là\*.

Rose : Justement, c'est un problème, parce que pour *le Monde* aussi, et pour le pouvoir en général, les deux plans sont isolés. Moi, j'étais tellement écœurée que nous ayons été utilisées comme écran, comme censure, pour masquer et occulter le dossier « prisons » que j'avais envie qu'on passe dans la chronique suivante une pétition contre la privation sensorielle en disant : « Au moins comme ça, tous les gens qui ne s'intéressent qu'aux femmes ne pourront plus faire semblant de ne pas être au courant. » Et depuis, il y a un mec, Holger Meins, qui y est mort, dans ces prisons allemandes.

Dominique : Quant aux magazines féminins, si jamais ils nous avaient proposé ce type de chronique, ça n'aurait pas duré longtemps — si on avait imposé le texte qu'on voulait. Moi, ce

9. « Les prisonniers politiques allemands accusent », in *TM*, mars 1974.

public m'intéresse, parce qu'il est plus large et plus spécifique que celui des *TM* — qui par contre nous a incitées à affiner davantage notre analyse, mais c'est tout.

Rose : Écrire dans *Elle* ou *Marie-Claire*, entourées de tous les pubs anti-femmes\* (...)

En même temps, une des forces du Mouvement ça a été de toujours dire « les mieux informées sur le sexisme au *Monde* ce sont les femmes qui y travaillent », de refuser les discours « féministes » quand ils servent à masquer l'oppression.

Jacqueline : Ça c'est l'ambiguïté des soi-disant libéraux « féministes ».

### Décoller l'étiquette

Rose : Finalement, toute notre démarche au début du Mouvement, au début de la rubrique des *TM* aussi, a été simplement de dénoncer : le patriarcat, le sexisme, la discrimination, etc. Cela revient encore à parler uniquement des hommes, du système, à rester dans la fascination de l'oppression. Cette démarche-là, je me demande si aujourd'hui elle n'est pas facilement assimilable, n'importe où, par n'importe quel journal féminin même de droite. Ce qui l'est peut-être moins, c'est quand on sort de la contemplation-dénonciation fascinée du système, qu'on essaie de se parler, de faire des choses entre nous, qu'on ne se dit plus « les mecs sont méchants », mais « les femmes sont ensemble et elles luttent ». En même temps, ça peut aussi bien aboutir à une revendication de spécificité « féminine » quasi biologique, a-historique, c'est-à-dire *a-politique* : se mettre à défendre et valoriser comme valeurs « féminines » des vertus (?) simplement d'opprimées, faire du corporatisme. A moins qu'on n'arrive vraiment à faire craquer ces images homme/femme, que ce soit un mouvement de libération de l'étiquette « femme ».

Jacqueline : Moi, une chose me paraît fondamentale au Mouvement, et aussi très féminine — en tout cas les hommes ne le font pas — c'est qu'on part toujours de « je », on évite de se projeter en permanence hors de soi.

Catherine : Le Mouvement a un discours spécifique — sur les

femmes — mais aussi un discours universel au niveau de la lutte contre la hiérarchie, le pouvoir, le militantisme traditionnel, impersonnel. Or, ce discours-là n'est absolument pas entendu : on entend la revendication ou la dénonciation, mais on n'entend pas qu'il y a aussi une interrogation très importante sur la façon de militer, de vivre politiquement.

Jacqueline : A priori cet aspect-là ne semble pas spécialement réservé aux femmes, mais n'empêche qu'elles seules l'ont mis en pratique...

Rose : Ça n'est probablement pas spécifique des femmes de parler à partir d'elles-mêmes. Par contre, il y a une démarche politique traditionnelle, qui a toujours jeté à la figure des opprimés une théorie, un savoir, ou un discours politique, ou scientifique, fait pour mieux les faire taire. Le Mouvement, ça a quand même été dès le départ à la fois le refus de se taire, de cacher ce qu'on ressentait, et l'élaboration collective de contre-théories de l'oppression (du travail, de la famille, de l'école, du désir, etc.) : j'ai même rarement vu théoriser autant que dans les groupes de femmes.

Jacqueline : Politiquement, ça me fait penser à ce qui s'est passé autour de l'avortement, au Mouvement et au MLAC : ce n'est pas un hasard non plus s'il y a eu un exemple de médecine vraiment populaire, et de militantisme vraiment différent, autour d'un problème spécifique de femmes.

### « Elles ont avorté, jugez-les ! »

Rose : Justement, maintenant, la notion de lutte antisexistes me fait un peu le même effet que, il y a trois ans, l'avortement. Il y a eu une phase où l'on hurlait partout « notre corps nous appartient », ou « notre ventre est à nous », « avortement libre et gratuit », etc. On se faisait conspuer par tout le monde, taxer d'apolitisme par tous les gauchistes (hommes et femmes) qui faisaient leurs Six heures pour le Vietnam, l'école, les immigrés, etc. Cette phase s'est terminée à peu près au moment de Bobigny, quand tous nos hurlements ont été repris, aseptisés, rendus écoutables et respectables grâce à Gisèle Halimi et à des mecs comme Monod et où les gauchistes, enfin convaincus (!) par notre « juste » lutte, sont

venus nous soutenir en criant devant le Tribunal : « Elles ont avorté, jugez-les. »

Puis d'autres filles du Mouvement ont écrit un texte où elles sortaient du slogan pour raconter ce qu'était vraiment pour elles l'avortement — pas une partie de plaisir ni une panacée<sup>10</sup>. Pour le sexisme, j'ai l'impression qu'il se passe la même chose. L'important maintenant, comme pour l'avortement, ce serait de sortir du discours dénonciateur antisexistes pour essayer de mettre en place autre chose, une pratique de femmes, qui casserait justement ce pouvoir des experts, et qui nous sortirait aussi du discours pieux et volontariste — quelque chose comme la différence, pour l'avortement, entre *Choisir* et le *MLAC* : *Choisir* parle, et demande une bonne loi, le *MLAC* fait des avortements, et a une pratique qui rend toute structure légale, répressive, complètement caduque. C'est pareil pour la loi antisexistes : ce sont plutôt les luttes des femmes un peu partout qui rendront cette loi, comme la loi Veil, à la fois indispensable (du point de vue des institutions) et... sans objet (pour nous)\*.

Jacqueline : Je suis sûre qu'une grande partie des députés et des journaux qui ont défendu la loi Veil, sont *pour* le projet, et contre le *MLAC* et ses pratiques. Il faut remettre de l'ordre là-dedans, ramener tout ça dans les hôpitaux, faire cesser cette « anarchie », comme ils disent, c'est-à-dire le fait que les femmes réfléchissent sur elles-mêmes, sortent de leur solitude, se prennent en charge ensemble.

Il me semble aussi très important pour un bilan comme celui-ci, que vous parliez de vous, que le pouvoir d'écrire se dévoile et soit démonté.

### C'est bizarre, l'écriture

Dominique : Au début, aux réunions on était beaucoup plus nombreuses à travailler aux chroniques. Maintenant, les lieux du Mouvement sont plus dispersés, mais pour moi c'est plutôt une

10. « Contraception, avortement, sexualité, réformisme », supplément au *Torchon brûlé*, n° 5, réédité depuis aux Editions « *Des femmes* » dans la brochure *L'Alternative : libérer nos corps ou libérer l'avortement*.

déception, parce qu'on s'attendait à une « relève », à ce que de nouvelles filles viennent.

Jacqueline : Le fait que ce soit les *TM* a dû jouer.

Rose : Il ne suffit pas de dire qu'écrire dans les *TM* c'est un pouvoir. C'est un pouvoir si on a envie de le prendre, de le garder, si on se sent bien là-dedans. Moi, par exemple, je n'arrive plus du tout à fonctionner depuis deux mois, parce que j'ai l'impression de me retrouver de nouveau complètement isolée. L'année dernière, non seulement on était très nombreuses, mais en plus, on avait le sentiment qu'il y avait énormément de filles qui se posaient les mêmes questions de la même manière. On était remplaçables n'importe quand, donc ça n'avait aucune importance que ce soit nous plutôt que d'autres qui écrivent. Voilà aussi pourquoi on refusait de signer de nos noms de famille, on n'était pas un groupe de spécialistes. Tout a bien marché tant qu'on avait le sentiment que d'autres choses se faisaient ailleurs, et d'être nous-mêmes branchées sur autre chose que l'écriture. On se disait l'autre jour que c'était quand même bizarre, cette frénésie qu'on trouve en ce moment dans tous les groupes de gauche, cette inflation des projets d'écriture, de journaux, qui ne se double plus d'aucune pratique militante... En même temps, je ne vois plus tellement ce que serait aujourd'hui une « pratique militante » efficace, je ne me vois plus du tout distribuant des tracts sur les marchés pour me donner une bonne conscience, faire signer des pétitions.

Jacqueline : La pratique militante, pour des gens qui ont envie d'écrire, ce serait justement de réfléchir sur l'écriture.

Rose : Sauf que moi, ce n'est pas mon « trip » dans la vie, écrire.

Cathy : Je ne suis pas du tout d'accord sur ça. Parce qu'on réfléchit sur « l'Écriture » ou sur « la Littérature », et on ne réfléchit pas sur ce qui est donné à tout le monde au départ : un langage que l'on utilise plus ou moins, que ce soit sur une feuille de papier, ou pour parler comme on le fait maintenant. Il faudrait réinscrire l'écriture dans le quotidien. Par exemple, un tract ça n'a jamais posé de problèmes « d'écriture », il y avait toujours quelque chose à dire.

Dominique : Les chroniques du « Sexisme » ne sont pas des textes écrits par un « auteur » sur un « sujet » donné. Il y a tout le temps eu plusieurs moutures d'un même texte, des discussions avant, et

pendant que les textes s'écrivaient, des rajouts, une écriture et une réflexion collectives, même si la rédaction en était individuelle à un moment donné. Même les textes rédigés le plus individuellement ont été accompagnés de discussions. Et même ceux qui étaient envoyés par des femmes qu'on ne connaissait pas du tout.

Catherine : Ça n'a pas empêché que la rubrique soit de plus en plus aux mains des mêmes filles, ça répond à un moment du Mouvement, avec la cristallisation de « tendances » très rigides, très « propriétaires » qui se spécialisent chacune dans un territoire bien délimité<sup>11</sup>.

Dominique : C'est une attitude défensive, en fait.

Rose : Et même quand on s'est toujours battues comme nous, contre cet enfermement, on se trouve coincées un jour ou l'autre, étiquetées comme « tendance antitendance » !

Catherine : En plus, les filles qui arrivent au Mouvement maintenant et celles qui y entraînent au début sont très différentes. Maintenant, il arrive des filles qui ne sont pas du tout politisées.

Rose : Ha, ha, l'argument de non-politisation, c'est exactement celui que les gauchistes nous balançaient à la gueule au début.

Catherine : Mais nous, nous savions que notre désaccord avec les gauchistes portait justement sur leur conception de LA Politique, complètement extérieure, impersonnelle, coupée de la vie.

Rose : Mais aussi ça se passait au moment où il y avait partout des mouvements de révolte très dynamiques, des grèves avec occupation, séquestration, etc. Alors qu'aujourd'hui la révolte s'exprime dans l'apathie, la désertion, la passivité, le dégoût, le retrait. Et puis un beau jour, il y a un CES qui flambe. Tes « non-politisées », un jour elles mettront le feu au MLF s'il (!) continue à fonctionner comme maintenant — et il ne l'aura pas volé \*...

Catherine : Ce n'est pas pareil !

Rose : N'empêche que la « ligne politique », elle existe, elle se définit surtout en ce moment par rapport à d'autres groupes du Mouvement.

Par exemple, lorsque *le Monde* a décidé que le « sexisme psychanalytique » n'avait pas sa place dans une chronique « habi-

11. Cf. l'article « Les tendances contre le mouvement », in *Les femmes s'entêtent*, n° 1, avril 1975.

tuellement si percutante et responsable », on a tenu à préciser que ce sont en gros les mêmes qui avaient travaillé à celle-là et aux précédentes, que c'était une évolution politique logique et délibérée.

Cathy : Malgré tout, nous avons le sentiment de ne pas être très nombreuses à penser ce que nous pensons. Ce n'est pas un hasard si on a proposé de s'appeler les Filles du Rasoir, c'est que nous marchons réellement sur un fil.

**Note à l'intention de l'imprimeur :**

Vous serait-il possible de colorier en rouge les interventions les plus éminemment radicales SVP?

Et aussi de composer le reste du texte en sépia — ou en toute autre couleur propre à évoquer les cartes postales de collection?

Merci.

Les sexicides,  
septembre 1978.

## L'internationale sexiste

### L'ennemie principale

« Film admirable de simplicité, de noblesse et de foi... Sa démonstration édifiante, il l'enracine... C'est de l'épopée bien tempérée. Tempérée par la clarté d'une leçon qui cherche à nourrir un espoir chanté par la musique des Andes » (Jean-Louis Bory dans *le Nouvel Observateur* du 24 février 1975).

La véritable leçon de pédagogie marxiste-léniniste promise par *le Monde* du 18 février 1975 a bien été reçue par les hommes amoureux de leur propre sexe.

Mais nous y avons vu l'histoire de deux défaites politiques : celle des paysans indiens et plus encore celle des femmes.

Que raconte le film *l'Ennemi principal* à une femme?

Un village de paysans indiens des Andes est exploité par un riche propriétaire terrien qui vole les vaches des paysans et roue de coups ceux qui lui résistent. Un paysan exaspéré décide d'aller réclamer son taureau volé. Sa femme apeurée le suit, un enfant sur son dos et son fils à la main. Le propriétaire interpellé refuse le titre de voleur que lui octroie le paysan et le tue à coups de pelle puis de couteau. La femme revient au village avec ses enfants et la tête coupée.

Le village rassemblé autour de cette tête à terre crie vengeance et se rue chez le propriétaire, le fait prisonnier. Tuons-le tout de suite disent en majorité les femmes, remettons-le au juge proposent leurs compagnons plus sages.

Mais le juge libère son frère de race et de classe, écoute les témoignages des paysans pour la forme : dans quelques jours vous serez convoqués pour le procès. Quelques jours plus tard les

tuellement si percutante et responsable », on a tenu à préciser que ce sont en gros les mêmes qui avaient travaillé à celle-là et aux précédentes, que c'était une évolution politique logique et délibérée.

Cathy : Malgré tout, nous avons le sentiment de ne pas être très nombreuses à penser ce que nous pensons. Ce n'est pas un hasard si on a proposé de s'appeler les Filles du Rasoir, c'est que nous marchons réellement sur un fil.

**Note à l'intention de l'imprimeur :**

Vous serait-il possible de colorier en rouge les interventions les plus éminemment radicales SVP?

Et aussi de composer le reste du texte en sépia — ou en toute autre couleur propre à évoquer les cartes postales de collection?

Merci.

Les sexicides,  
septembre 1978.



## Les lesbiennes respectueuses

### La Taule-est-rance est un appeau-litisme

Merci, Catherine Valabrègue<sup>1</sup>, de nous avoir sauvées du soupçon que les salauds du FHAR, et les salopes du Mouvement de libération des femmes nous avaient inculqué; à savoir que nous sommes TOUTES et TOUS homosexuel(le)s, et pas plus casables, CAS-tégorisables dans « l'hétérosexualité » que dans « l'homosexualité ». Et que les étiquettes, les CAS-tégories sont faites pour qu'une certaine société qui honore des Bigeard, y retrouve ses petits-serviettes et ses petits-torchons, qui, comme on sait, doivent pas être mélangés (ordre, hiérarchies en tous genres, travail, famille, patrie — et parti — en dépendent).

Vite, Catherine Valabrègue, sauvez-nous de cette... libération de notre homosexualité [on a eu assez de mâl(es) pour la refouler!] qui a la prétention de faire une carrière POLITIQUE en nous mettant à la question! Ce scandale d'homosexuel(le)s les moins respectables osant se donner un statut de « politiques » ne doit pas avoir lieu. « Manières de vivre », ça, ça va, c'est nettement plus rassurant, au moins ça peut être à la porte à côté sans entrer chez soi, ça peut ne pas me concerner, ni vous bien entendu Catherine : ah, vous avez la manière, vous, pour dire que ces « manières de vivre » c'est pas nous, C'EST LES AUTRES!

Oh, bien sûr, ils-elles ont le « droit de vivre autrement » pourvu qu'ils-qu'elles ne contestent pas que de droit et patriarcal NOS,

1. A propos de Catherine Valabrègue, « Manières de vivre », in *TM*, mars 1975, p. 1084-1120.



VOS, MES et les fesses silencieuses de la grande majorité sont vouées à l'Hétérosexualité... et que l'hétérosexualité c'est la bonne voie tout de même (celle qui surpopule : mais, taisez-vous, écologiste à la manque)!

Merci, Catherine, de nous avoir trouvé de ces... bons nègres... oh pardon, je voulais dire de ces bons et bonnes homosexuelles dont les cons-fidences nous con-firment notre supériorité : elles enrichiront matériellement les uns (votre livre se vendra sûrement bien : on paie cher ces temps-ci pour se faire rassurer) et apprendront aux autres cette TOLÉRANCE (taule-est-rance), dont il est d'autant plus doux de faire la charité, que ceux et celles à qui vous la faites ne demandent qu'à en payer le prix : souffrir avec le sourire d'un incontestable complexe d'infériorité, en se persuadant que l'homosexualité N'EST QU'UNE HÉTÉROSEXUALITÉ MANQUÉE (c'est le coup de Freud qui recommence avec la recette qui lui servit pour les femmes : « la femme n'est qu'un homme manqué! »)

Dans le prochain numéro des *Temps modernes*, rassurez-vous bonnes gens, l'esprit politique de cette bonne vieille revue un instant oublié pour un peu de folklore reviendra au galop, vous y retrouverez toutes vos habituelles figures politiques, politiquement traitables : gens de couleurs pas blanches, ouvriers, paysans et même... femmes. Les homosexuel(le)s vous savez, eux, y relèvent pas de la « politique », mais du mystère ou de papa-maman qui ont fait un pet de travers (quand ce n'est pas la Nature!). Eh, ouais les copines, même dans les *Temps modernes*! La « conscience politique » n'empêche apparemment pas ceux qui se prennent pour des hétéros, les Oncle Tom de l'homosexualité et leurs couveuses (on est pas des prématuré(e)s) paternalistes et maternantes de sévir.

QUESTIONS VICIEUSES (si vous n'y répondez pas correctement, vous aurez l'air d'un hétérosexuel, souvent synonyme de RÉPRESSEUR et RACISTE SEXUEL) :

L'homosexualité est-elle une question :

- d'air?
- ou de pratique sexuelle?

*Elisabeth a l'air d'une lesbienne. On ne sait trop pourquoi, car elle n'accentue pas son personnage* (p. 1109).

Entre :

- une femme « féminine » depuis toujours exclusivement amoureuse des femmes; et
- une femme « masculine » pas exclusivement attirée par les femmes

de laquelle direz-vous : ELLE A L'AIR D'UNE LESBIENNE?

Entre :

- une femme « masculine » qui fréquente les hommes,
  - une femme « masculine » qui fréquente les femmes, et
  - une femme « masculine » qui fréquente et les unes et les autres
- de laquelle direz-vous : ELLE A L'AIR D'UNE LESBIENNE?

Entre :

- une femme « féminine » qui aime beaucoup les femmes, et
  - une femme « féminine » qui va avec les hommes
- de laquelle direz-vous : ELLE A L'AIR D'UNE LESBIENNE?

Signé : CATHERINE GLAVIOT  
(mais en ai-je « l'air »?)

☆☆☆

## Manières de vivre ou façons de parler?

Notre envoyée spéciale s'est rendue ce mois-ci dans un comité de rédaction des *Temps modernes*, la célèbre revue de gauche. Voici ses impressions :

*Ils ont l'air d'intellectuels de gauche. On ne sait trop pourquoi, car ils n'accentuent pas leur personnage. Ils sont, comme tant de gens, en pantalon avec une chemise à carreaux, une veste,*

*cheveux moyennement longs. A les voir ensemble, on peut tout de suite imaginer qu'ils sont de gauche ; séparément, non.*

*(L'un d'eux m'a déclaré :) Parfois, j'aborde le problème avec ma mère. Je lui dis presque la chose ; elle admet les intellectuels de gauche, mais elle ne peut imaginer que moi, qui suis si viril, je puisse l'être, elle ne veut pas le croire. Pourtant, j'ai plein de livres autour de moi [...]*

LEVONS LE MASQUE : ces deux déclarations fracassantes sont en fait des citations réelles de « Manières de vivre », l'article à sensation du numéro des *Temps modernes* de mars 1975 (p. 1109 et 1111). Nous nous sommes contentées de remplacer « lesbiennes » par « intellectuel de gauche ». Car la première question que nous nous sommes posée à propos de cet article a été : serait-il passé dans les *Temps modernes* si Catherine Valabrègue avait exercé son journalisme à l'encontre de cas-tégories considérées comme moins exotiques : travailleurs immigrés, juifs, etc. ?

Ces interviews « donnent » (?) la parole à des gens dont les propos sont entachés

de racisme :

*Les Arabes sont aussi disponibles sexuellement. [...] L'attrait des Noirs est moins explicable, si ce n'est qu'ils sont beaux. Quant aux Asiatiques, ils sont également d'une disponibilité sexuelle, hétéro et homosexuelle, extraordinaire : ils sont habituellement gentils, caressants, aimants et sans problème (p. 1105).*

d'élitisme :

*Ça n'a jamais été un problème que Michel soit d'un milieu plus modeste que le mien ; d'ailleurs les dons de Michel pour la musique et même pour les arts sont bien supérieurs à ceux qui se sont manifestés dans ma famille (p. 1099).*

de normalisation :

*Comment nous vivons ? Eh bien, comme n'importe quel couple uni : théâtre, voyages, marche. Nous aimons beaucoup la nature,*

*nous adorons nos oiseaux [...] Nous aimons aussi notre deux-pièces, nous avons le goût de la décoration, des antiquités, et nous nous détendons dans un décor qui nous plaît (p. 1099).*

On peut se demander<sup>2</sup> quel intérêt a bien pu trouver Catherine Valabrègue à prouver que pour être prostituée, alcoolique, homosexuelle, rosi-crucienne — journaliste de gauche ? — on n'en est pas moins réactionnaire, à réduire un phénomène massif de *révolte* non moins massive<sup>3</sup> aux dimensions rassurantes d'un « cas » de *déviance* (comme on dit), voire d'un symptôme d'origine pré-œdipienne, bref, à faire dessus du journalisme — cette manie de parler des autres comme s'ils étaient dans la vitrine d'un magasin, consommables et digestes, et surtout résumables à quelques formules.

On peut se demander également, et surtout, comment elle a pu éviter de s'interroger sur le « droit » (« divin », « naturel », et tout à fait *codifié*, lui) de vivre « comme ça », sur le droit que possède tout citoyen honnête de violer légalement son épouse tous les soirs, de la faire trimer à l'œil le reste du temps, d'imposer la pilule à ses petites amies (ben quoi, t'es pas libérée ?), de les *faire* (!) jouir (dans le coït et l'Ordre de tous les pères-missionnaires), et même d'aspirer de temps en temps, à... « vivre autrement », *i.e.* à pouvoir aller en opprimer quelques autres, ailleurs...

ENFIN, UNE PETITE DEVINETTE : qu'est-ce qui est noir sur blanc et qui se cache dans chaque page de « Manières de vivre » ? C'est l'écriture, et l'usage qui en est fait. Actuellement, la recrudescence de toutes sortes de journaux où les gens prennent eux-mêmes en

2. Précisons que, n'ayant pas lu le livre de Catherine Valabrègue, mais seulement la sélection qu'en proposaient les *TM*, nous ignorons si nos remarques — et notre colère — valent aussi pour l'ensemble de l'ouvrage.

3. Si vous en doutez, relisez donc les « Petites annonces » gratuites publiées par *Actuel* depuis des années, et plus récemment par *Libération*, ainsi que sa chronique du « Vrai art nouveau ». Des gens qui ont décidé de « vivre autrement » — et sans en demander à qui que ce soit le « droit » — ce n'est pas ça qui manque depuis 1968. Des gens dont les pratiques et la vie sont largement en avance sur le discours qu'ils peuvent articuler à leur sujet (devant journaliste, magnétophone, menace de publication et quel autre dérisoire appât encore ?) ce n'est pas ça qui manque non plus. Mais cela, Catherine Valabrègue ne le voit pas. Et c'est logique. Rien de plus rassurant pour nous autres intellectuel(le)s de gauche paisiblement installé(e)s dans nos justes combats que de voir des *déviant*s réactionnaires, racistes, petits-bourgeois, et qui n'aspirent qu'à une seule chose : vivre comme tout le monde, et rétablir enfin une famille en bonne et due forme. Ah là là, madame Bouzigues, on savait bien que ces gens-là étaient perdus pour la Révolution !

main l'expression de leur lutte (écologique, féministe, lycéenne, paysanne ou toutes à la fois)<sup>4</sup> amène à transformer le rapport que ces gens ont à l'écriture : il est probable que la lutte de tous est en train de gagner ce terrain-là aussi. Les intellectuels ont sans doute à y perdre leur image de marque, admirablement entretenue d'ailleurs par « Manières de vivre » :

*Je crois que dans les milieux populaires [l'homosexualité] est beaucoup plus mal vue que parmi les intellectuels qui ont lu des livres, qui comprennent mieux que cela puisse arriver (p. 1111).*

mais (elles-ils) nous y avons tout à gagner, à commencer par la vie même.

CATHERINE CRACHAT,  
mai 1975.

☆☆☆

4. Petite page de publicité bien amenée, nous avons aussi et depuis peu notre journal en vente en librairie : *Les femmes s'entêtent*, dont l'adresse est B.P. 42 - 75622 PARIS CEDEX 13 \*.

## Les offres d'emplois sexistes

Notre nouvelle rubrique

L'abondance de matière, les sollicitations de tous ordres dont nous sommes l'objet, la pénurie de papier enfin nous contraignent, à partir de ce numéro, à modifier quelque peu la teneur (et la tenue) de notre chronique. Nous demandons donc à ceux de nos candidats qui n'auraient pu trouver de place dans les pages rédactionnelles des *Temps modernes* de bien vouloir s'adresser désormais au service « Petites annonces » ; les demandes devront être rédigées de façon aussi concise que possible, et spécifier s'il s'agit d'un emploi sexiste masculin ou féminin (la rédaction de la rubrique se chargera de la distinction entre proto, archéo, et néo-sexisme).

Nous souhaitons que cette formule permette d'enrayer la prolifération de textes, articles, professions de foi et interviews bidons en tous genres, manifestement publiés dans le seul but d'épuiser notre temps et nos forces, et de décrocher à l'usure (ou grâce à des provocations grossières) le titre de « sexiste du mois » pour ses auteurs.

Nous souhaitons enfin qu'elle permette de pallier, même modestement, la perte soudaine, dans la nuit du 22 mars 1975, de sa sœur aînée, la rubrique « Emplois féminins » des « Petites annonces » du *Monde*, odieusement mise en demeure par ses patrons de disparaître ou de se reconvertir sous forme banalisée et hypocrite (parenthèses et neutres, d'apparence non sexuée).

Nous vous proposons ci-après deux modèles de « Petites annonces sexicides » permettant de répondre aux besoins des annonceurs cités en référence, auteurs des « Petites annonces » (ancien modèle) présentées dans la colonne de gauche.

La représentante du CNPF, constatant que les femmes étaient souvent montrées comme des pin-up, demandait que l'on entre dans l'ère des « pin-up documentées <sup>1</sup> ».

Un débat de France-Culture a réuni sept femmes autour de l'idée que les femmes se font de la justice. Autour de la table, sept femmes aux lourdes responsabilités [...] Invitées sur l'antenne à se prononcer sur la peine de mort, ces sept femmes en colère ont voté oui. A l'unanimité <sup>2</sup>.

Le passage le plus applaudi du discours de M. Jacques Chirac fut celui où il stigmatisa « l'intolérance furieuse » avec laquelle les adeptes de « l'intégrale libération de la femme [...] entendront imposer à toutes les autres femmes leurs conceptions personnelles de la liberté » <sup>3</sup>.

☆☆☆

A. Malraux : Les hommes ont toujours aimé placer une femme à la proue de leurs rêves... juste comme ça, dans la position de la « Victoire » de Samothrace. Et alors, hein? Vous n'oserez pas me dire que celle-ci ressemble à la femme servante : le hasard, en lui arrachant ses bras, l'a rendue à sa vérité de déesse impropre aux basses besognes. *F.D. : Et d'autant plus propre au bonheur de l'homme que le hasard, raffinant d'habileté, lui a coupé la tête aussi.*

A. Malraux : Ah! qu'importe! Elle a des ailes <sup>4</sup>!

1. *Libération*, 4 mars 1975 (compte rendu des « Journées internationales de la femme »).

2. *Le Nouvel Observateur*, 3 mars 1975 (compte rendu de l'émission « Les femmes à la barre »).

3. *Le Monde*, 5 mars 1975.

4. *Le Point*, 17 mai 1975 (« André Malraux répond aux féministes »).

**LES OIES DU CAPITAL**  
groupe musical nouvellement créé  
cherche

**femmes malabars**  
**femmes à la botte**  
**femmes alibi**  
**femmes amiral**  
**femmes caution**  
**femmes otages**  
**femmes potage**  
**féministRes**  
**et assimilées**

en vue élargissement répertoire.  
Déplacement sur demande pour colloques, congrès, cocktails.

Soli ou chœur fournis  
suivant besoins.

Bonne présentation assurée  
Féminité garantie

☆☆☆

**Hebdomadaire**  
**fortement soutenu**  
recherche d'urgence

**CHEF D'ŒUVRE**  
pour sauvetage,  
soutènement,  
renovation

ancien ministre en péril.  
Convient à sujettes spécialisées  
dans rôles de composition type  
« Féminin ».

variété éternel, étété, manchot.  
Féministes et autres femmes  
entêtées s'abstenir.

## Vacance antisexiste

### Quelques poèmes pour saluer une autre vie

#### 1. Revue de presse

automobiles pare-chocs contre pare-chocs  
vaste et tranquille  
folie

— quand on voudrait des mots rageurs  
il ne reste que cet espace

blanc

l'espace du silence

sur FRANCE-SOIR ce 15 mai  
135 marines vengent les USA  
automobiles pare

-chocs

contre pare-chocs

encre viol

sur la feuille déjà quadrillée

je dis ma vie

et tu entends — brouillage —

l'espace du silence

slogans

salut comment tu vas?

je ne dis pas

ma vie

je dis

salut comment tu vas?  
 autant de fois qu'il y a de

visages  
 connus  
 de sourires engageants

les premiers jours de soleil  
 les hommes en complets beiges  
 disparaissent derrière leur ombre  
 existent-ils?

peut-être hier quand ils faisaient la pluie et le beau temps dans  
 nos vies  
 ces blanchots

lecteurs de FRANCE-SOIR  
 journalistes à  
 rédacteurs à  
 photographes à

qui ont le monde au cul et des images sous le bras  
 ne comprennent pas leur propre langage :  
 135 mâles ont porté dans leurs 270 couilles  
 le sperme des 52 États de Mister Mégalo  
 hello

ici Paris

pare-chocs contre pare-chocs  
 classe contre classe  
 sexe contre sexe

regard contre regard

LE POINT fait le point sur la grande peur blanche :

LA RACE BLANCHE EST-ELLE EN TRAIN DE DISPARAÎTRE?

et nous petites sœurs  
 nous ajoutons l'écriture à l'écrit  
 furtives  
 honteuses  
 à l'abri du manteau  
 de l'amateur de petites filles.

## 2. L'information

aussi sûr de lui  
 qu'il doit l'être quand il aborde une femme  
 dans les bars feutrés une femme feutrée  
 mobilier de luxe sur lequel il se couche  
 aussi sûr de lui  
 il dit :

— vous allez faire quelque chose?  
 vous allez faire un bilan?

femmes nous étions là  
 autour de la fontaine où d'autres sœurs étaient venues  
 — non se désaltérer —

laver le linge  
 la nuit d'un soir de juin arrivait doucement :  
 nous l'attendions  
 la nuit

celle qui ne serait pas

la nuit des peurs qu'on marche pas à pas  
 dans le silence des rues où les ombres nous tuent  
 la nuit des clients exigeants  
 la nuit des larmes étouffées sur le matelas conjugal  
 la nuit des portes fermées sur nos amours de femmes

nous l'attendions

la nuit

où nous serions ensemble pour ne plus avoir peur de notre ombre

et lui :

— l'information, il faut en profiter tant qu'elle est là.

nous avons répondu :  
 monsieur le journaliste  
 nous ne sommes pas une société qui dépose un bilan  
 l'information vous ne la trouverez pas ici  
 et si vous ne voyez pas l'événement lorsqu'il se passe en nous  
 nous n'avons rien à vous dire

et pendant qu'il allait boire un café rageur  
avec SON photographe  
nous avons rejoint  
nos amies nos sœurs  
qui voulaient déjà déchirer la nuit blanche  
et s'en faire une banderole

### 3. Publicité

des femmes courent en chaussons  
sur un trottoir d'été  
il se pourrait  
que ce soit pour la mort  
un téléphone crie  
pour crever le silence arraché à l'asphalte  
puis le jour se déchire  
dans le chuchotement des voitures

LES PNEUS-SOLEIL EFFACENT LA BLANCHEUR DU JOUR  
ma terre est noire comme un continent  
et ma craie blanche pour dessiner le ciel  
et l'enfer

NE ROULEZ PAS SANS MOI  
je joue ma vie à petits pas pressés  
un noir/un blanc/un noir/un blanc  
jusqu'à l'autre trottoir

PRENEZ LE TEMPS POUR UN MENSONGE  
je suis l'enfant des pierres et de clôtures  
des passages cloutés  
des sens  
des passages  
des jeux

DES DÉSIRES INTERDITS

et des cris muets de la nuit

LES PETITS RIENS FONT LES GRANDES BLESSURES  
écoutez-moi  
il se peut que ce soit pour la mort.

CATHY.

## Quel monde est-il, madame Persil?

Vous attendez qu'on vous parle du sexisme.

*Au milieu du feu d'artifice, un jeune Portugais de vingt-deux ans [...] accompagné de sa femme et de quelques amis, alors que minuit sonnait, a été bousculé par un groupe de jeunes gens. Le jeune Portugais a reçu un coup de couteau en plein cœur. Il est mort quelques instants plus tard. Son agresseur, âgé de seize à dix-sept ans, selon les témoins, a disparu (Libération, 16 juillet 1975).*

Vous attendez qu'on vous parle des droits des femmes, de la récupération de nos luttes, de notre ligne politique, de nos divergences.

*Deux retraités jouaient au bridge lundi [14 juillet] chez des voisins. Mais l'un des retraités, soixante-seize ans, Gaston Cazalet, prit violemment à partie sa femme, lui reprochant de tricher. A bout d'argument, ce [...] passionné des armes à feu alla chercher son fusil. C'est pendant que sa femme essayait de le désarmer que le coup partit. M<sup>me</sup> Cazalet, soixante-dix ans, fut tuée instantanément (Libération, 16 juillet 1975).*

Vous attendez qu'on vous raconte l'actualité au féminin.

Vous avez, sûrement, signé des pétitions : pour le Chili, pour les Espagnoles emprisonnées, peut-être même pour la « bande à Baader » (au moins contre la privation sensorielle). Vous avez protesté contre la tuerie d'Attica, et celle de Clairvaux. Vous avez lu les antipsychiatres, entendu parler de pédagogie institutionnelle. Avec des camarades, vous avez parlé malaise lycéen, communautés, contre-institutions. Vous avez pris vos distances avec les pères fondateurs. Vous avez largué le syndicat. Vous avez réfléchi sur l'hystérie.

*Quand la société tout entière est transformée en un immense ghetto où ceux qui croient détenir la ligne juste de la révolte nous apparaissent souvent comme les prochains kapos, qui peut dire où est la liberté? Et y croire encore? (France-Noir<sup>1</sup>, 14 juillet 1975).*

Vous avez toujours eu dans vos relations quelques marginaux, ou « déviants ». Vous avez tenté de prévenir — ou guérir — la déprime des uns, la tentative de suicide des autres, l'addiction des troisièmes.

Vous dites : « En ce moment, c'est vraiment la série noire », ou : « Ça se rapproche », ou encore : « Il y en a trop, on ne peut plus<sup>2</sup>. » Les « déviants » prennent dix ans, ou des overdoses, les suicidaires réussissent leur suicide — et pourtant, vous les connaissiez ceux-là, ils n'avaient pas la vocation il y a trois ans — Mercedes-Benz crie vengeance<sup>3</sup>, vos copains et vos protégé(e)s savent admirablement vous cracher à la gueule (parfois, vous le leur rendez : il faut survivre), ou disparaître.

Clairvaux, Hambourg, Ponia et ses chiens policiers, l'isolement, le dégoût, les drogues, les suicides réussis, la famille reconstituée, la carrière (ré)amorcée, la haine de soi et des autres — bien sûr vous le saviez. Vous êtes sûrs que vous aviez mis tout ça ensemble? Vous êtes sûrs de ne pas en oublier?

*[...] Ils ont restreint progressivement leur liberté d'action, de mouvement, ils les ont peu à peu habitués à vivre dans un piège avec l'idée que la mort pouvait venir frapper le voisin, l'ami, la famille même, mais qu'il restait encore un an, un jour pour croire au miracle et ne pas se révolter. La même méthode fut appliquée avec succès dans les camps d'extermination, jusqu'aux portes des crématoires (France-Noir, 14 juillet 1975).*

1. *France-Noir*, « quotidien irrégulier », n° 1 (et unique), 14 juillet 1975. Abondamment illustré, à la manière de *France-Soir*, il y était question de tout ce qui, dans l'actualité proche, paraissait à beaucoup intolérable : la mort de Holger Meins en prison, les cellules silencieuses, la visite de Giscard à Auschwitz, l'extension des contrôles policiers — et des systèmes de délation de masse —, la révolte de Clairvaux et... notre accoutumance croissante à l'horreur : « *Qui peut nous assurer même ici que l'horreur n'est pas à venir [...], quand nos regards même sur ces images et le fait de pouvoir les montrer dénotent une telle passion de l'horreur?* »

2. Quelquefois vous ajoutez : « Vivement les vacances. »

3. Cf. Annie Dequeker : « Si ce n'est toi, c'est donc ton frère », in *TM*, août-septembre 1975, p. 362-366.

Vous lisez *les Temps modernes*, sagement enfermés dans la douce citadelle des mots, bien calibrés, soixante signes par ligne, quarante lignes par page — savez-vous encore regarder des images? Avez-vous regardé *France-Noir*? Et *France-Soir*, et *l'Aurore*, et *Paris-Match*? Fermez-vous un jour les livres pour REGARDER?

Vous attendez qu'on vous parle du sexisme, des droits des femmes, de la récupération, de nos divergences, de l'actualité.

Ayress Moreno Luz Nieves. Violée par des rats<sup>4</sup>...

Et vous?

De quoi parlerez-vous cet été?

Et vous?

Que ferez-vous en novembre?

ROSE PRUDENCE,  
20 juillet 1975.

[...]

4. Cf. *Les Temps modernes*, août-septembre 1975, p. 379.

## Préparatifs pour une mise à mort

D'un revers de main mon grand-père s'est essuyé la bouche pour dire à sa femme, tu laveras les cheveux à la petite, je l'emène, je veux qu'elle ait la tête propre.

— C'est elle que tu emmènes? Et moi?

— A deux on ne rentrerait pas. La petite, je l'assieds sur mes épaules et je passe.

Sourcils rapprochés et sur ses lèvres les mots habituels, ceux que j'imaginai voir un jour descendre de sa bouche en lézards ou vipères, elle m'a donc tirée dehors, installée sur la chaise où mon grand-père vient humer l'air frais du soir. J'ai crié quand elle a versé sur mon crâne le broc d'eau froide. Lorsque mon grand-père est revenu, il m'a trouvée au soleil contre le mur, les cheveux encore humides. Je suis rentrée sur ses talons.

— Sa robe?

— La jaune? La voilà, si elle peut encore la mettre!

— Pour aujourd'hui ça ira.

Il m'a hissée sur la table et s'est reculé pour me regarder.

— Tu n'as rien pour *l'empoustoufler* un peu?

— Rien.

— Rien rien? L'an dernier... l'an dernier pour m'accompagner tu portais un jupon...

— Dis donc, elle a six ans! Elle va porter mon jupon?

— Donne quand même!

Il l'a priée de cuire du riz, d'en recueillir l'eau, d'en asperger le jupon et de l'étendre au soleil jusqu'à ce qu'il devienne raide.

— Et maintenant m'a recommandé mon grand-père, tu ne bouges plus, je vais *t'empoustoufler*!

Il a fixé le jupon sous ma robe jaune. Ici par des épingles qu'il avait du mal à fermer, ailleurs, à la taille, par de gros points au fil blanc que sa femme tirait en silence. La robe a commencé à s'écarter comme une fleur ouverte.

— C'est autre chose, a-t-il dit satisfait. Mais que cette petite est blanche! et ses lèvres! Mais pourquoi cette petite est si blanche! et ses cheveux...

— C'est de les avoir lavés.

— Tu as de la gomina ou un peu d'huile?

Elle a secoué la tête. Je savais où était l'huile mais je n'ai rien dit, je commençais à m'ennuyer sur cette table.

— Reste tranquille!

Mon grand-père est allé jusqu'à la cheminée, il a passé le plat de la main à l'intérieur de la hotte, frotté ses paumes noircies l'une contre l'autre et m'a fait asseoir sur le bord de la table. Pour soigneusement lisser mes cheveux. Suivre d'un doigt lourd et habile leur plantation irrégulière sur mon front. Pour étaler la suie noire tout au long de la raie mal tracée.

— En route!

D'abord, nous avons marché lentement afin que chacun puisse nous regarder mais à la sortie sur la nationale, lorsqu'il a changé de pas, j'ai commencé à tirer sur son bras. Après un moment j'ai dit, je suis fatiguée. Il n'a pas ralenti. « Je suis fatiguée, je suis fatiguée, je suis fatiguée. » Tout à coup j'ai ajouté, je veux faire pipi. Il s'est arrêté net.

— Tu as une culotte?

— Non.

— Alors fais pipi debout, si tu te baisses, *l'empoustoufle* va se défaire. Je te cache.

Je n'ai rien fait, j'ai répété, je suis fatiguée. Il m'a hissée sur ses épaules. Le jupon lui faisait une collerette. Je voyais le crâne des marcheurs devant nous. A un moment, mon grand-père m'a déposée. — Ton jupon me gratte, on souffle un peu.

Maintenant nous étions seuls sur la route. Il m'a de nouveau assise sur sa nuque. J'ai suivi le trajet d'une goutte noire qui glissait de mes cheveux sur son col.

Nous sommes arrivés devant une palissade ronde d'où s'échappait une terrifiante rumeur. Brisée d'un seul coup. Mon grand-père a fait



le tour de la palissade. Silence de mort. Un homme se tenait là qui est venu l'embrasser.

— Tu n'as pas manqué grand-chose. Un bronco minable... C'est ta petite? Vas-y, glisse-toi le long de la talanquère.

— Sol?

— Sol bien sûr, mais premier rang!

Nous avons tâtonné dans un passage obscur, je m'accrochais à sa veste et le soleil soudain m'a éblouie. J'ai levé les yeux. Sur des gradins, une foule serrée, engluée, silencieuse.

— Tu t'assieds. Comme ça! Et mon grand-père m'a calée entre ses genoux prenant soin d'étaler le jupon. Le ciment brûlait mes cuisses et j'ai tiré sur l'*empoustoufle* pour la faire glisser sous ma peau. C'est à ce moment que j'ai vu. Devant moi, l'animal noir. Couché, les yeux étrangement ouverts, les pattes raides. Endormi dans une flaque rouge aux pieds d'un homme bleu et or qui levait un bras victorieux. Alors des cuivres nasillards ont déchiré l'air moite et leurs accents joyeux se sont enroulés à mes cheveux propres. L'*empoustoufle* a cédé quand je me suis mise debout pour guetter le taureau suivant.

CLAIRE ETCHERELLI<sup>1</sup>,  
octobre 1978.



1. Merci à Claire Etcherelli de nous avoir offert ce texte inédit pour accompagner notre livre.

## Viol de nuit, terre des hommes<sup>1</sup>

Il y avait eu ce lundi d'avril où, hâtivement prévenues et nous prévenant les unes les autres, nous nous étions retrouvées à une soixantaine au palais de Justice pour un procès de viol — un de plus — dont la plupart d'entre nous ignoraient presque tout. Sinon qu'il s'agissait, précisément, d'un viol.

Et que, de toutes les questions que le Mouvement des femmes avait soulevées, le viol était manifestement une de celles qui provoquaient les résistances les mieux organisées, et les plus féroces. Le viol existait, nous le rencontrions quotidiennement, nous en parlions parfois entre nous. Mais collectivement, nous n'avions encore trouvé aucune défense, aucune riposte.

La première fois que des femmes demandèrent que le viol fût jugé pour ce qu'il était légalement : un crime — c'est-à-dire un acte passible de la cour d'Assises —, et non réduit comme d'habitude à une affaire de coups et blessures, il s'agissait de casser le silence, la complicité des institutions, la méconnaissance et la négation du corps des femmes — y compris et d'abord pour elles-mêmes. Ce fut à gauche, et même parmi nous, un tollé : nous reconnaissons, légitimions, reconduisons la Justice bourgeoise, blanche, capitaliste. Des femmes, des amies, nous parlaient de la misère sexuelle des immigrés, nous traitaient d'alliées des flics<sup>2</sup>, des journalistes de gauche (?) nous rappelaient qu'une petite pénétration ce n'était tout

1. Banderole du cortège des femmes, le 1<sup>er</sup> mai 1976.

2. Sur la même page de *Libération* parut à l'époque un article condamnant celles qui demandaient que le viol soit jugé en Assises, et un autre se félicitant du renvoi du procès du brigadier Marquet (assassin d'un travailleur immigré, Mohamed Diab) devant les mêmes Assises... Il ne fallait pas confondre crimes racistes, et crimes sexistes.

de même pas Dachau<sup>3</sup>; certains de nos ex-alliés du FHAR se déchaînaient à la première occasion venue dans tous les journaux qui leur étaient ouverts<sup>4</sup>. En attaquant le viol et les violeurs, nous avions soudé sans le savoir, sans le vouloir, le bloc du patriarcat mâle sans distinction d'âge, de nationalité, de pratique sexuelle\*.

Nous prenions conscience que cette fois-ci nous nous heurtions à un point clé de notre oppression. « C'est tout le mythe de la sexualité masculine qu'il faudrait remettre en question », grognait Catherine Glaviot, « et ses pratiques », ajoutait Pepita Regalo un peu sombre mais non découragée, « et ses institutions, et ses prothèses » enchaînait Catherine Crachat en se frottant les mains. L'ampleur de la tâche ne nous faisait pas peur, mais par où fallait-il commencer? Nous hésitions entre l'autodéfense (mais celles qui n'aimaient pas se battre?), l'expédition punitive (mais celles qui n'avaient pas envie de cogner?), le procès (mais celles qui ne croyaient pas à la Justice?), et... la vie cloîtrée\*\*; surtout, les recettes individuelles ne nous suffisaient plus: nous voulions lutter ensemble.

Au palais de Justice, nous vîmes les avocates sortir de la salle d'audience, blêmes: elles qui n'avaient cessé de dénoncer les injustices de classe, de race, de couleur, découvraient ce jour-là la

3. Dans *Charlie-Hebdo* (n° 274), Xèxès s'indignait de ce que nous percevions « un sévice mineur » comme une « profanation », nous reprochait d'exiger « des sanctions dingues, [...] non adaptées à la gravité matérielle de la faute » contre les violeurs, se déchaînait contre la « férocité et l'acharnement répressif des mouvements féministes » et plaidait enfin: « les agresseurs sont des victimes (de la société) avant d'être des agresseurs » (des femmes). En somme nous devions remercier le ciel pour la chance qui nous était offerte: nous laisser violer et opprimer par des opprimés, racheter/réparer par le viol consenti, les tares du système (à l'encontre des hommes).

4. Guy Hocquenghem brandissait le spectre des « pédés exigeant, tout comme les femmes, la condamnation des violeurs par les tribunaux, réclamant la protection de la loi » (*Libération*, 29 mars 1976), celui des « délégations de femmes accompagnées de leurs gosses [...] exigeant la condamnation des violeurs d'enfants » (*Les Nouvelles littéraires*, mars 1976). Mais qu'est-ce donc qui fait peur aux faunes de l'Après-Mai? mais qui donc se sent menacé à l'idée que les enfants, les pédés — les femmes? — pourraient se défendre, légalement ou non, contre le viol?

justice patriarcale<sup>5</sup>, et la grande complicité des hommes entre eux: le procureur faisait le procès de la plaignante, le juge acquiesçait, le violeur opinait, tous d'accord pour répéter que l'on ne viole jamais que des femmes déjà consentantes; et l'avocate du prévenu (il y a des femmes inconscientes — ou collabo — ou pas encore violées) citait Maurice Garçon: « *La résistance a ses degrés, la volonté a ses caprices.* »

Pourtant — est-ce à cause de notre présence au Palais? — le Tribunal se déclara, comme nous le demandions, incompétent: le viol était reconnu en tant que tel, l'affaire serait, sauf appel, renvoyée aux Assises.

Le soir, dans l'euphorie de la lutte, et de l'unité, il fut décidé que nous préparerions, tous groupes réunis, une action commune, massive, contre le viol, contre notre peur. Pour commencer, nous irions, en cortège autonome de femmes, à la manifestation du 1<sup>er</sup> mai parler, entre autres, du viol.

☆☆☆

5. Car, comme semble l'ignorer l'étonnant slogan des « Pétroleuses » pour le 1<sup>er</sup> Mai (« *Battues, violées, c'est nous les inculpées. A bas, A bas la justice... bourgeoise (!)* »), il existe bel et bien une justice patriarcale, qui traverse les différences de classe, et les antagonismes bourgeois-prolétaires. Les affaires de viol en sont la preuve criante, mais non la seule. (Voir sur ce point le texte des Féministes Révolutionnaires « Justice patriarcale et peine de viol » déjà cité et le livre d'Odile Dhavernas *Droits des femmes, Pouvoir des hommes*, Ed. du Seuil, coll. « Libre à elles », 1978. Sur les contradictions, les pièges, et les impasses des campagnes — et des polémiques — sur le viol, voir: Nadja Ringart, « Les conseillers ne sont pas les payeurs », in *TM*, février 1979.)

## Où est-ce qu'on se mai?

A vrai dire, nous n'avons jamais très bien su pourquoi nous allions faire de la marche à pied ce 1<sup>er</sup> mai 1976, avec le gros des « organisations démocratiques ». Les « mauvaises » raisons que les unes avaient d'y aller valaient bien les « bonnes » raisons que les autres donnaient pour s'abstenir. Les sentiments étaient divers, et mélangés.

Il y aurait les soldats, les médecins, les immigrés, les étudiants, pourquoi pas nous?

Peut-être trouverions-nous dans ce défilé la place que nous avions vainement cherchée dans les manifestations antifranquistes (*cf.* plus haut, p. 126)?

Nous allions sortir du ghetto, rentrer dans les masses.

Nous allions faire beaucoup de peine à ceux qui clamaient partout que le mouvement des femmes, c'était fini.

Ce serait une fête populaire où les flics ne cogneraient pas.

Peut-être étions-nous en manque de manifestation *autonome* de femmes?

En tout cas, dans la perspective de l'arrivée de la « gauche » au pouvoir, nous avions des choses à dire. Nous voulions marquer notre présence et notre solidarité dans ce processus, même si nous avions de sérieux doutes, même si nous ne savions pas très bien quelle y serait notre place. (Nous n'allions pas tarder à le savoir.)

D'autres parmi nous dénonçaient le caractère illusoire de cette confiance en la « démocratie avancée » et, rappelant de sinistres précédents, qui ne concernaient pas forcément les femmes, prophétisaient qu'à défaut des flics de Ponia, ceux de Séguy cogneraient. Elles nous préparèrent d'ailleurs avec ardeur des pancartes qui disaient notamment :

## LE SEXISME ORDINAIRE

LA DÉMOCRATIE DE MONSIEUR EST AVANCÉE.  
NI FAUX CILS NI MARTEAUX PIQUEURS.  
LE MANGEUR DE FEMMES A ENCORE FRAPPÉ LES CUISINIÈRES.  
LE PORT DU CASQUE N'EST PAS OBLIGATOIRE.  
L'HOMME EST LE PASSÉ DES FEMMES.  
L'AVENIR DE L'HOMME N'EST PLUS CE QU'ELLE ÉTAIT.

Et aussi :

GARDEZ VOTRE GAUCHE.

D'autres enfin ne cessaient de répéter que nous nous apprêtions à battre nos propres records de ridicule, estimable performance!

Notre ligne (svelte et) politique trouva son expression dans le panneau qui proclamait :

VISITONS RÉSOLUMENT CETTE MANIFESTATION<sup>1</sup>.

Résolument? Voire...

La préparation de la manifestation traduisit en effet cette grande confusion/résolution, pancartes égarées, rendez-vous et actes manqués en tout genre, matériel de fortune, et temps amplement gaspillé.

Nous étions plus partagées encore (si possible!) quant à la forme de participation au défilé : cortège autonome de femmes, bien sûr, mais serions-nous intégrées dans le défilé? avancerions-nous sur les trottoirs dans le sens de la marche? ou à contre-courant? ou carrément, partant de l'Opéra, irions-nous à la rencontre du défilé vers la Bastille, avec notre banderole :

JE SUIS UNE FEMME, POURQUOI PAS VOUS?

Enfin bref, nous finîmes par nous retrouver au lieu de rendez-vous indiqué par d'autres groupes de femmes plus organisées qui, elles, avaient même négocié avec la CGT et la CFDT la place assignée aux femmes dans le cortège. Elles avaient envoyé aux organisations syndicales une lettre qui « *faisait état du développement des luttes de femmes et de la nécessité pour le mouvement ouvrier tout entier de prendre en charge les revendications des femmes<sup>2</sup> contre la surexploitation et l'oppression au travail et dans la famille [...]* ».

1. Slogan inspiré de celui que nous avons lu sur les murs du Marais, lors de la visite d'un haut dignitaire chinois en France — notamment au palais de Versailles — « VISITONS RÉSOLUMENT VERSAILLES », et dont nous nous accordions à penser qu'il avait fonction d'interprétation des fluctuations de la politique internationale.

2. C'est nous qui soulignons.

CGT et CFDT acceptèrent, jeudi 29 avril, de négocier et reçurent les déléguées de la coordination. Le représentant de l'URP-CFDT, Mingale, se déclara favorable à la présence des groupes femmes dans le cortège et détermina son emplacement. Le représentant de l'USRP-CGT, Jolly, souhaita aux déléguées de « rassembler le moins de monde possible », mais déclara : « bien entendu, nous ne nous battons pas si vous intégrez notre cortège ».

Rouge, 3 mai 76.

Fortes ou non de ces belles promesses, les femmes se rassemblèrent boulevard Henri-IV, en attendant le moment de participer au défilé. Banderoles multicolores, et même en tissus fleuris, dessins, chansons, sketches, mimes, danses animaient le pique-nique imprévu, qui devait durer quelque trois heures.

Les slogans et les mots d'ordre (de désordre, pour certaines<sup>3</sup>) reflétaient tout sauf une ligne politique droite, ou juste. L'essentiel était pour toutes le plaisir de se retrouver ensemble, nombreuses et diverses. Le sérieux des unes compensait, et complétait, les délires des autres. Les youyous faisaient écho et contrepoint à la sono. Les mots d'ordre les plus traditionnellement « politiques » étaient inscrits sur du satin rose. Les slogans les plus contradictoires coexistaient joyeusement et pacifiquement :

DOUBLE JOURNÉE, DEMI-SALAIRES, Y'EN A MARRE, mais aussi :

A QUAND LA TRIPLE JOURNÉE? JE M'ENNUIE;

TRAVAIL TEMPORAIRE, TRAVAIL INTÉRIMAIRE, C'EST DU CHÔMAGE  
QU'EN A PAS L'AIR, et

LE TRAVAIL VOLE, LE TRAVAIL VIOLE, LE TRAVAIL TUE OU :  
MÉTRO BOULOT PORNO RALBO.

Il y avait : LES VIOLEURS NE VIOLENT PAS LA LOI, mais aussi :

CHAUDS, CHAUDS, CHAUDS, RAS L'BOL DES LAPINS CHAUDS, et  
CE QU'UN HOMME FAIT, AUCUNE BÊTE NE LE FERAIT.

On lisait : A BAS L'ÉCOLE SEXISTE, L'ÉCOLE CAPITALISTE, et sur une  
unique pancarte les seuls mots : VIVE! au recto et A BAS! au verso.

On lisait : REJOIGNONS LE COMBAT COMMUN, et

3. Un poster a été fait, avec les photos de cette manifestation (Diffusion « Les muses s'amuse », BP 234-03 Paris Cedex 03).

VIOL DE DROITE, VIOL DE GAUCHE, MÊME COMBAT,

PRENONS NOTRE LUTTE EN MAIN, à côté de :

ASSEZ D'ORDRE, DE L'HARMONIE. Et on trouvait aussi :

UNE FEMME SANS HOMME, C'EST COMME UN POISSON SANS BICY-  
CLETTE.

NOTRE CORPS NE SERA PLUS VOTRE CAPITAL.

LA TERRE APPARTIENT AUX HOMMES, C'EST POUR ÇA QU'ILS LA  
VIOLENT.

QUAND LES FEMMES S'AIMENT, LES HOMMES NE RÉCOLTENT PAS.

UNE SEULE SOLUTION : AUTRE CHOSE.

COUP BAS SI, PORC NO!

LE MUGUET A ENCORE AUGMENTÉ.

AVEZ-VOUS DÉJÀ ÉTÉ VIOLÉ PAR UNE FEMME?

### Un premier mai si calme...

Enfin le cortège des femmes s'apprête à rejoindre la place assignée dans le défilé : c'est l'imprévu. Les faits ont été notamment relatés dans une lettre signée par soixante-cinq femmes et envoyée au *Monde* et à *Libération* :

« Le service d'ordre de la CGT a interdit aux femmes d'avancer pour prendre place, malgré le rappel des accords conclus. Quatre ou cinq femmes ont été frappées, *sans provocation de leur part*. L'une d'elles, évanouie, a dû être évacuée. Le service d'ordre a essayé de renverser une camionnette-crèche qui, pourtant, ne gênait aucunement le parcours. Quand on a signalé que, dans cette camionnette se trouvaient des petits enfants, la réponse a été : « *On n'en a rien à foutre. Ce sont des fils de putes.* » Les injures, d'ailleurs, n'ont pas manqué : « *mal baisées* », « *si au moins elles étaient belles, on pourrait les peloter* », « *salopes* », etc. Certaines de ces femmes sont à la CGT, une a tendu sa carte. « *Déchire-la salope* », criait un syndiqué, tandis qu'elles scandaient : « *Nous sommes à la CGT, nous avons honte.* » La fin de ces incidents, qui ont duré une demi-heure, est venue de l'offre faite aux femmes par la CFDT de joindre, par de petites rues, une autre place dans le défilé. »

Nous savons que des incidents analogues ont eu lieu à Toulouse, à Rouen, y en a-t-il eu dans d'autres villes?

Dans le compte rendu qu'elle a donné de la manifestation, la presse (à l'exception de *Rouge*) a observé une assez grande discrétion, une attitude ambiguë, et ambivalente (*Le Monde*, *Libération*), voire un total silence.

### La lutte des classes (mixte)

Face à ces incidents, certaines femmes, en particulier celles qui avaient négocié la présence des femmes dans le cortège, se désolèrent :

« *On reste partagé entre la colère et l'inquiétude [...] devant ce cadeau fait à la bourgeoisie (sic)<sup>4</sup>; la division de la classe ouvrière entre hommes et femmes acceptée, accentuée par cette cohorte de militants à laquelle un syndicat confie son service d'ordre et qui défendent leurs privilèges de mâles plutôt que les intérêts de leur classe (mixte).* »

*Rouge*, 3 mai 1976.

Elles en concluaient, encore plus désolées, que « *le sexisme divise la classe ouvrière* » (*Rouge*, 4 mai).

Quant aux soixante-cinq femmes signataires de la lettre au *Monde*, elles s'interrogeaient :

« Que conclure de tout cela? En quoi les luttes de femmes dérangent-elles la CGT? Pourquoi empêche-t-elle les femmes de manifester publiquement leur exploitation? Ces exploités seraient-ils des exploités? Comment profitent-ils de leurs femmes pour avoir des comportements aussi répressifs? " *Bobonne à la maison* ", criaient-ils. N'était-ce pas une façon de rappeler ce qu'affirme Marx : la première exploitation de l'homme par l'homme commence par celle de la femme par l'homme? Dure réalité qui n'a pas fini de se perpétuer, aussi chez les prolétaires. Avec, en plus, la bonne conscience d'être du côté des exploités. »

« Comment, dès lors, entendre les belles paroles, les promesses, les slogans électoraux des syndicats ou des partis de gauche sur la libération de la femme? Celles qui croiraient encore que la question

4. C'est nous qui soulignons.

de leur exploitation est réellement prise en considération " à gauche " ne se préparent-elles pas des lendemains qui déchantent? Et, d'ailleurs, n'est-ce pas déjà reconduire de vieux schémas d'oppression que de laisser les hommes de gauche déposséder les femmes de leurs luttes pour les subordonner aux leurs?

Ce fut, pour nous, la triste leçon d'un 1<sup>er</sup> mai si " calme ". »

(Lettre restée inédite.)

### Vers un social-machisme avancé?

Ce qu'on pouvait sur le moment, à condition d'être très naïve — ou très optimiste —, considérer comme un accès de sexisme intempestif de la part de quelques militants cégétistes, fut en fait repris en compte, institutionnalisé, et légitimé par la CGT. Celle-ci, loin de désavouer son SO comme le demandaient avec une feinte naïveté les militantes de *Rouge*<sup>5</sup>, s'en prenait violemment au compte rendu pourtant modéré du *Monde* :

« *Si l'on s'en tient au compte rendu du journal le Monde, relatif au défilé du 1<sup>er</sup> mai, déclare la CGT dans un communiqué, les centrales syndicales organisatrices (CGT et CFDT) ont été en quelque sorte étouffées sous des couvées gauchistes, anarchistes et autres du genre MLF, MLAC, homosexuels et divers du même tonneau<sup>6</sup>... Les rédacteurs du Monde signataires du compte rendu ont la vue courte. Le Monde nous avait habitués à déléguer des journalistes plus avertis, sachant distinguer l'arbre de la forêt.*

*Ce qu'ils démontrent en fait, c'est la volonté d'éviter les incidents qui a animé les organisateurs responsables du défilé.*

*Ils auraient tort de confondre cette volonté avec une quelconque faiblesse ou un quelconque renoncement.*

*La présence de quelques quarterons de parasites politiques<sup>7</sup> ne peut absolument pas mettre en cause le succès imposant de ce défilé réalisé à l'appel de la CGT et de la CFDT [...]. »*

*L'Humanité*, 4 mai 1976.

5. « Si les agressions proviennent des initiatives et de la " sensibilité " violemment sexiste d'une frange de son SO, qu'attend la direction de la CGT pour le désavouer avec vigueur? » (*Rouge*, 3 mai 1976).

6. C'est nous qui soulignons.

7. C'est nous qui soulignons.

« Quarterons de parasites politiques »! Ça vous a un petit accent d'Assainissement du peuple à vous faire froid au Goulag...

Il est vrai que nous avons la mémoire bien courte : au XX<sup>e</sup> Congrès du PCF, n'a-t-on pas entendu, par exemple, Guy Poussy rappeler les grands principes de l'Ordre Moral stalinien et ses techniques : la psychiatrisation/médicalisation des opposants :

« Et puis, comme on dit, il y a des limites. Allons-nous nous prononcer pour le déballage de toutes les fantaisies, la reconnaissance " en droit " de toutes les perversions? Car il y a des perversions, et cela ne relève pas de la politique, ni d'ailleurs de la police, mais de la science médicale. »

« Oui, nous sommes contre l'immoralité »,  
in *l'Humanité*, 16 janvier 1976.

Dans son grand élan de modernisation, le parti communiste se passe déjà de la faucille, du marteau, du drapeau rouge, de la dictature du prolétariat. Sans doute nous prépare-t-il aussi un monde sans « parasites », sans avortées, sans homosexuels, sans déviants « de toutes couvées ».

Sans femmes\*?

PS : Programme commun oblige : moins d'une semaine plus tard, ce fut au tour des camarades syndiqués de LIP, lors de la journée « portes ouvertes », de refuser aux femmes leurs propres stands pour diffuser leurs publications (*Lip au féminin; C'est possible*). « Les femmes n'ont pas besoin d'une expression particulière. (...) Ou alors, déclare Raguénès, un des leaders, je vais chercher les prisonniers, les loubards, les handicapés. »

*Libération*, 10 mai 1976.

Dans le même article, on apprend que : « Le lendemain après-midi, la voiture sono demandera aux hommes d'aller remplacer à la buvette et à la crèche les femmes qui menacent de faire grève pour aller participer aux débats<sup>8</sup>. »

☆☆☆

8. Des femmes de Lip ont parlé de leurs relations avec les syndicats, avec les hommes, avec la révolution et le travail, dans deux bandes vidéo : *Christiane et Monique* et *Jacqueline et Marcel*, Vidéo-Out, diffusion « Mon œil », 20, rue d'Alembert, Paris 75014.

## Trois grains d'ellébore... et la corde pour se pendre

Napoléon avait mal au foie, Louis XIV avait une fistule, et le roi Dagobert, par pure étourderie, mettait sa culotte à l'envers. Vous conviendrez que, faute de ces éléments biographiques déterminants, les historiens seraient bien en peine de nous expliquer la trajectoire politique de ces personnages... et de l'Europe. Encore qu'on n'ait pu clairement démontrer la réciproque, par exemple que les troubles hépatiques conduisent nécessairement à Waterloo, mais ça ne saurait tarder, des études dans ce sens sont en cours, et je vais me mettre tout de suite à l'eau de Vichy. Quand par exception une femme émerge dans l'Histoire, deux explications plausibles : ou bien elle est téléguidée par ses amants, et c'est la personnalité de ces hommes qu'il s'agira d'élucider, ou bien on ne lui en connaît pas et la pénurie d'informations sur sa vie sexuelle conduit nécessairement à suspecter un dérangement général des méninges. Jeanne la Pucelle, Elisabeth la femme-sans-hommes, la reine Margot qui balançait ses amants « en un sac en Seine », autant de symptômes de dysfonctionnement cérébral qui rend compte de l'apparition saugrenue de ces femmes dans l'Histoire. La spécificité du rôle politique des femmes s'explique en droite ligne par le bilan psychiatrique, et il faut bien admettre qu'une femme doit être un peu cinglée quelque part pour s'autoriser à avoir des idées personnelles sur le fonctionnement du Royaume ou de l'État, au lieu de s'occuper de ses moutons.

Si vous criez à l'exagération anachronique, si vous objectez : « Mais les temps ont bien changé, les femmes peuvent intervenir dans la vie politique sans qu'on réclame pour elles le placement d'office », si vous égrenez Simone Veil, Édith Cresson ou

M<sup>me</sup> Thome-Patenotre, je vous ferai remarquer que leur santé mentale est sous label de conformité sociale, et c'est dans la mesure où elles se réclament d'opinions plus ou moins majoritaires qu'elles échappent au diagnostic psychiatrique. Il n'y a pas si longtemps qu'un membre du gouvernement disait publiquement le souci que lui inspirait la vie sexuelle d'Arlette Laguillier, et estimait que son mariage avec un para la dispenserait de ses activités militantes en la ramenant dans le giron militaro-majoritaire. Il y a deux jours, un article du *Monde*<sup>1</sup> qui se proposait de retracer l'évolution politique d'Ulrike Meinhof, et s'intitulait : « La " longue marche " d'une intellectuelle », concluait ainsi :

*... Ulrike Meinhof passa de la contestation mondaine au pur terrorisme. Elle avait subi en 1962 la ligature d'une tumeur cérébrale, que les médecins n'avaient pas pu opérer. Ceci peut expliquer cela, sans qu'il soit nécessaire d'invoquer à son propos les personnages d'Ibsen ou de Strindberg.*

On sait comment Hitler s'est employé à vider les hôpitaux psychiatriques. On voit sur quels critères d'autres sont disposés à les remplir. Dans le cadre du dépistage et de la réduction de la déviance politique, on s'explique mal pourquoi le journaliste ne va pas au bout de sa démonstration et de sa logique, et ne réclame pas un examen électroencéphalographique systématique dès la phase de contestation mondaine : l'intervention neurochirurgicale ou chimiothérapique offre de riches perspectives pour la réinsertion des parasites politiques. Il est troublant de constater comment le journaliste relate d'abord avec quelque vraisemblance l'itinéraire d'Ulrike Meinhof, établit une relation entre l'attentat contre Rudi Dutschke et la décision d'Ulrike de passer à l'action dure, évoque les conditions effroyables de détention et les privations sensorielles qu'elle a subies, pour revenir brutalement sur son analyse et l'annuler : « *Les données biographiques et les circonstances de la mort n'éclaircissent pas l'évolution de sa personnalité.* » Comme si toute tentative d'explication qui aurait trait à une démarche personnelle en fonction d'événements externes était de toute façon factice et

1. 11 mai 1976.

plaquée artificiellement sur l'intime conviction première du journaliste : « Tout ça, c'est de l'anecdote, au fond elle avait le cerveau détraqué. »

Ulrike Meinhof, femme, intellectuelle, et marginale politique a eu droit à sa notice nécrologique dans les formes : en fait, c'est de la tête qu'elle était malade. CQFD.

Monsieur le journaliste courageusement anonyme, vous êtes un salaud.

NB. Conviction tardive en réalité (peut-être même conversion) puisque, telle la grâce, elle a fondu sur le (les?) rédacteur(s) de l'article entre deux éditions du « journal-le-plus-libre-de-la-presse-française (sic) ».

Car, à notre grande stupeur, nous découvrîmes que la conclusion que nous venons de citer n'existait pas dans la première édition du *Monde* ; au contraire, l'article nécrologique s'y terminait par une mise en question directe des conditions de détention d'Ulrike et de ses camarades :

« Dès janvier 1973, le médecin de la prison craignait des " dommages psychosomatiques ". Les experts médicaux [...] avaient constaté, en août dernier, " une capacité limitée " à suivre les audiences, " des sentiments dépressifs " et un " état d'épuisement corporel " en partie liés aux " conditions de détention inhabituelles ". Celles-ci pourraient " conduire à une aggravation de l'état de santé des accusés ", constatèrent les experts psychiatres. Sans doute les conditions de vie des inculpés avaient-elles été sensiblement améliorées en octobre dernier mais, après plus de trois ans, n'était-il pas déjà trop tard ? » (*Le Monde*, 11 mai 1976, 1<sup>re</sup> édition.)

Il n'était pas trop tard en tout cas, au *Monde*, pour supprimer cette question litigieuse et rectifier illico la ligne politique. Spontanément\*?

ANNIE-ELM, CATHERINE CRACHAT,  
CATHY, PEPITA REGALO, ROSE PRUDENCE.



## Chronique amère et scandaleuse

Chaque été se ressemble, avec ses goûts d'orange amère, dans la ville rendue aux êtres vivants : les cafés arabes ont ouvert leurs portes sur des musiques ensoleillées que notre ami Jarrett (Keith), chère Annie, ne dépareillerait pas, les cyclistes vont à leur temps, essoufflés, ils ont assis les enfants sur le porte-bagage, des enfants aux mains libres qui regardent glisser l'air chaud sur leurs paupières, les gens qui s'aiment et en prennent le temps se sourient, et le soir les hirondelles gobent les moucherons avec un bruit de soie légère. Tout cela vit, c'est même étrange qu'il y ait parfois de ces havres entre deux rugissements. On pourrait presque dire que la paix n'est pas loin, si l'on ne savait pas qu'ailleurs, en d'autres lieux, et peut-être tout près de nous...

De l'autre côté de l'océan, Miss Brillantine<sup>1</sup> faisait des siennes, invoquant les foudres du ciel sur tous ceux qui ne se livraient pas à l'Acte dans le bon sens et avec les personnes en regard\*, avec une prédilection certaine contre (pour) les homosexuels (*les* facultatif dans ce monde où toutes les femmes sont facultatives), et ils-elles montrèrent à cette Miss qu'elle pouvait bien émouvoir les foules émotives en les menaçant du Péril Mauve<sup>2</sup>, il se trouverait bien de par le monde quelques autres foules pour se vêtir de mauve et descendre dans la rue. Et puisqu'elles étaient là, les foules mauves, par dizaines de milliers aux États-Unis, par milliers à Barcelone où les ramblas chères à Jean Genet n'avaient jamais vu ça, par centaines, mais si, à Paris, elles en profitèrent pour réclamer la

1. Anita Bryant pour ceux qui ne l'auraient pas reconnue. Sur l'ensemble de sa campagne, voir : Annette Lévy-Willard, « La colère gay », in *Libération*, 25 juin 1977.

2. *Lavender Menace*, groupe homosexuel américain.

liberté de leurs désirs, de Paradjanov<sup>3</sup> et de quelques autres emprisonnés. A Paris, c'était un samedi place de la République, et si ça n'avait pas l'ampleur des défilés réclamant l'or en Barre, c'était plus gai, beaucoup plus gay.

Le parcours attribué par la préfecture de police à la manifestation en disait long sur la place des homosexuels dans la vie politique et sociale des Français, lesquels étaient fort occupés, du moins les Parisiens, à aller ce même jour applaudir le défilé d'on ne sait quelles écoles de danse organisé par Europe 1 sous les fenêtres du Bunker de Ville. Donc, nous qui ne dansions, comme vous le savez, que la tête à l'envers, ou à la rigueur devant-derrrière, nous nous engageâmes dans le boulevard Voltaire, nous nous engouffrâmes dans la rue Oberkampf, et nous nous apprêtions à défilé à la queue leu leu, vous me pardonnerez cette réminiscence phallique, si nous n'avions eu la chance de tomber sur le boulevard de Belleville, qui était large et peu fréquenté. Ah chère Annie, c'était une belle manifestation : les commerçants et leurs client-es sortaient sur les trottoirs pour regarder de tous leurs yeux, presque avec sympathie et presque avec envie, ces pancartes désordonnées voguant au-dessus de nos têtes : « Je n'ai pas honte, j'ai peur », « Ne cherchez pas l'homosexuelle, cherchez l'homosexualité en vous », et « Avez-vous choisi d'être hétérosexuelle »<sup>4</sup>? Les gens se mettaient aux fenêtres pour écouter ces voix aiguës faisant you-you et se mêlant à des voix de basse. En arrivant à Belleville, le pays des hommes seuls, il fallait encore monter un petit peu pour rencontrer les femmes au marché, et encore un peu pour trouver un repos bien mérité place des Fêtes la bien-nommée mais hélas la mal lotie.

Manifestement, les gens qui en tenaient pour la liberté de tous les désirs, qu'ils fussent ou non les leurs, avaient un parcours sinueux dans la ville tout autant que dans la vie. Sans doute aux yeux de la majorité silencieuse et bien gardée, ces manifestants étaient-ils en quelque sorte des immigrés sexuels, êtres venus d'un autre monde et

3. Paradjanov, cinéaste soviétique, auteur des *Chevaux de feu*, emprisonné pour homosexualité. Officiellement libéré à l'automne 1977, il disparut purement et simplement, sans que qui que ce soit ait pu le rencontrer.

4. Sur cette manifestation, et les réactions qu'elle provoquait sur les trottoirs, voir (je dis bien : voir) le film-vidéo de « Ortie 14 » et « Le lézard du Péril Mauve » (!!!) : *Manifestation homosexuelle : l'opinion du Français moyen sur la question* (diffusion Ciné-Femmes international).



de passage dans celui-ci, caravansérail de femmes, d'hommes et d'enfants qui s'habillaient de couleurs et ne semblaient pas avoir peur.

C'était une chose nouvelle, car à trop se cacher, on prend des habitudes de peur à vous faire rentrer dans les murs, et la seule innovation, par les temps qui courent, c'est que de plus en plus la peur est à la fois et de gauche et de droite.

Ont-ils connu la peur, les trente membres du Ku Klux Klan fauchés par la voiture d'un antiraciste dans la ville natale du président Carter, où ils s'étaient réunis avec de nombreux autres adeptes pratiquant toutes sortes de discriminations — raciales, sexuelles et autres?

Ils réfléchiront peut-être à l'effet que cela produit la prochaine fois qu'ils se prépareront à lyncher.

Pourtant, il y a des gens chez qui le lynch est plus subtil, moins excitant sans doute : ils font le même petit boulot dans des bureaux propres et clairs, au vu et au su de tous, sur le versant ensoleillé du monde — et non dans la chaleur d'une nuit du Sud! Ils n'hésitent pas, entre deux pâquerettes, à prendre la relève des SS dans la plus parfaite légalité. C'est le cas du président de la cour de Zurich, à n'en pas douter un monsieur convenable et digne de respect, qui maintient depuis deux ans et demi Petra Krause en détention, pire, à l'isolement, sans daigner lui faire savoir la date à laquelle elle sera jugée pour des actes en apparence bénins : prêter sa voiture, ouvrir son appartement, certes à des gens peu recommandables, n'est-ce pas monsieur le président <sup>5</sup>?

Le président ne répond pas, il n'aime pas qu'on le dérange dans l'exercice de ses fonctions, et si le cœur, si le moral de Petra flanchent après deux ans et demi, il pense aussitôt que ce n'est pas *normal*, car la normalité, n'est-ce pas, c'est de jouir en toute quiétude des conditions de détention du pays le plus civilisé d'Europe, et le plus propre aussi : pas un grain de poussière dans le silence blanc de la vie de Petra Krause, pas un mot plus haut que l'autre dans les manières de ses gardiens, personne pour briser ses vingt-trois heures de solitude quotidienne, cela doit la changer radicalement de la promiscuité des camps nazis où elle a passé les

5. Cf. *Libération*, 8 juillet 1977.

premières années de sa vie! Et s'il pense qu'il n'est pas normal de défaillir physiquement et moralement dans de telles conditions, que fait-il, monsieur le président? Il songe à l'hôpital psychiatrique, bien sûr, franchissant allègrement le rideau de fer des idéologies.

A moins qu'il ne puisse envisager qu'une seule (dé)raison pour laquelle on puisse encore vouloir lutter : la folie.

La vôtre sans aucun doute, monsieur le président!

CATHERINE CRACHAT,  
10 juillet 1977.

Octobre 1977

We are not afraid <sup>1</sup>

On n'a pas peur, on n'a pas peur du tout, la bête est morte, morte et enterrée, et le vieux loup dépenaillé dont j'appris les forfaits en suivant le texte du doigt, est enfoui sous une dalle de béton de trente ans de démocratie. Mais c'est comme les déchets d'uranium dans leurs containers, à la longue le béton se fissure et les compteurs Geiger s'affolent à nouveau : le livre <sup>2</sup> vient d'être réédité, rencontre-stupeur avec le loup abominable dans une vitrine de librairie, un autre vieux loup s'est fait (dans) la valise et débarque sous les fleurs et les ovations dans sa patrie reconnaissante, sa patrie qui le reconnaît et le protège, que dit l'homme allemand de la rue? : « Il faut rétablir la peine de mort, et encore, ce n'est pas suffisant : il faut les mettre devant des caméras de télévision et les fusiller un par un <sup>3</sup>. »

Mais ce n'est pas aux vieux loups nazis qui lui reviennent auréolés de centaines de noms-cadavres, que l'homme allemand de la rue promet cette figuration au happening télévisé, triomphe de l'audio-visuel, la mort des autres en direct dans un fauteuil, comme si vous y étiez, comme si vous tiriez, un réalisme époustoufflant, mais sans crainte des éclaboussures de sang; trente ans de démocratie, ça vous donne de l'imagination en matière de rénovation des programmes télévisés.

« Nous sommes de bons démocrates », disent-ils, l'air dolent, et

1. Extrait d'un couplet d'une chanson américaine : *We shall overcome*, en tête des ventes auprès des jeunes Allemands de l'Ouest.

2. *La bête est morte*, de Calvo, histoire de la Seconde Guerre mondiale racontée aux enfants avec des dessins d'animaux, que je n'ai pas relu mais que je soupçonne être d'un chauvinisme et d'un manichéisme affligeants.

3. France-Inter, mardi 6 septembre 1977.

d'expliquer que c'est pour sauver la démocratie qu'ils ont dû restreindre les garanties individuelles en élargissant les prérogatives policières, autoriser les perquisitions sur dénonciation, promouvoir la délation sur simple soupçon comme vertu civique, purger la fonction publique, amputer le droit à la défense en persécutant les avocats, et faire la terre brûlée autour de ceux et celles qui doutent. « Fascistes, fascistes! » crient ceux et celles qui doutent, du fond de leurs cellules en isolement, ou dans le désert de la terre brûlée, tant et si bien isolés que le journal *Frankfurter Allgemeine* en est à se battre les flancs pour trouver des courroies de transmission, faire appel à « l'extrême gauche », qu'il exècre, pour raisonner les « terroristes »!

« Fascistes », ils ne veulent plus entendre ça, surtout de la bouche de leur propre progéniture. Leurs vieux nazis sont des modèles de réinsertion sociale, occupant des postes valorisés, y compris au gouvernement de l'État démocratique (comme en France on vit récemment un tortionnaire de la guerre d'Algérie au gouvernement). Ceux dont ils veulent « l'éradication » sont ceux qui leur cassent les oreilles en les nommant fascistes. Pendant l'été, France-Inter diffusait après les informations en français, un bulletin d'informations destiné aux touristes allemands en France. A une minute et une langue d'écart, on y pouvait comparer l'information exclusive concernant l'Allemagne : les manifestations de sympathie qui accueillaient Kappler après son évasion (bulletin français); un quartier de Francfort quadrillé par la police, un immeuble cerné sur dénonciation d'un voisin qui avait cru repérer un terroriste (bulletin allemand). Qui nous bourre le crâne? A qui bourre-t-on le crâne?

Nous étions à supputer les chances de longévité du Ceyrac allemand, à comparer les issues diverses des précédentes prises d'otages.

— Il y a beaucoup de femmes dans leur Fraction Armée rouge, et elles participent réellement aux actions..., dit soudain Catherine Glaviot d'un air rêveur.

— Oui...?, fit Rose Prudence, doucement empathique.

— Et alors?, demanda Catherine Crachat.

Catherine Glaviot grattait son genou.

— Et alors ça me fait quelque chose, dit-elle.

Je me rappelai le roman de Julio Cortazar *le Livre de Manuel*, qui

relate un enlèvement politique, et où l'activité des femmes qui y participent consiste pour l'essentiel à préparer des sandwiches et du Nescafé aux vaillants guérilleros. Apparemment en Allemagne, ce n'était pas le cas.

— A moi aussi, dis-je après une brève introspection.

— Qu'est-ce que ça vous fait? demanda Catherine Crachat avec une tranquille mauvaise foi.

ANNIE-ELM,  
12 septembre 1977.

☆☆☆

## L'odeur sucrée des phlox ou, l'existence précède les sens

Comme dans un faire-part du *Figaro* ou à la rigueur du *Monde*, monsieur Robert annonçait fièrement dans les vitrines des libraires :

*Le Petit Robert a dix ans.  
Il s'accroît de 200 pages, 15 000 mots et sens nouveaux.*

Catherine Crachat, à qui l'on ne prêtait que cinq sens et parfois un sixième très controversé, devint envieuse. Et curieuse aussi. Elle ne manqua donc pas d'acquérir un *Petit Robert* version 1978, et de céder le sien, qui datait de 1973 et n'avait alors que cinq ans quand elle en fit l'acquisition, à une sœur dépourvue. Elle eut bien honte de constater, en y jetant un dernier regard, qu'elle avait orné toute la colonne du mot « femme » de sigles féministes au poing levé : elle reconnaissait bien là la fougue de ses vingt-cinq ans ! Dans le dictionnaire qu'elle s'appropriait à abandonner, il n'y avait qu'un autre mot souligné, sans doute à des fins de scrabble : le mot « phlox », avec sa citation de Simone de Beauvoir : « L'odeur sucrée des phlox. » Elle était là, mélancolique, lorsque l'envie lui prit de s'assurer que dans sa fureur de modernisation, monsieur Robert ne s'était pas débarrassé des phlox. Il ne s'était pas. Mais le *Petit Robert* âgé de dix ans avait effectivement pris à son compte quelques termes utiles. C'est ainsi qu'aux yeux émerveillés de Catherine Crachat, apparurent successivement les mots *phallocentrique*, *phallocrate* et *phallocratie*, puis, victoire des victoires, trônant entre sexe et sexologie, les mots *sexisme* et *sexiste*.

Qui n'a pas vu Catherine Crachat en proie à l'autosatisfaction ne peut se vanter d'avoir vécu : elle sautait sur son téléphone, réveillait des sœurs dolentes pour leur annoncer la nouvelle et ne voulait pas

les croire quand elles suggéraient que peut-être ce n'était pas une nouveauté, et avait-elle regardé le *Petit Robert* de 1975?

Têtue, au lieu de suivre leurs conseils, Catherine se plongea avec plus de délectation encore dans les « mots et sens nouveaux » et, horreur, échangeant sa névrose hystérique contre la névrose obsessionnelle de Rose Prudence, s'évertua à faire des comparaisons entre les deux *Petit Robert*, l'ancien et le nouveau.

Il est bon, se disait-elle, que nous ayons, mes sœurs et moi, donné droit de cité à des termes jusqu'alors inconnus, ou plutôt dont seule l'existence était connue. Mais à quoi bon, si le mot *femme*, qui nous résume, n'a pas changé?

Au premier regard, il lui sembla qu'il n'était guère bouleversé par les changements intervenus dans le cœur, l'esprit, la vie de ses sœurs. Les trois fatidiques rubriques étaient toujours là : mère, épouse, servante. Mais il y avait des subtilités. Ainsi, *Petit Robert* 1978 (PR 78) innovait dès la cinquième ligne avec une citation de Malraux :

*Une femme est AUSSI un être humain.*

Ah! s'il n'avait eu le mauvais goût de disparaître entre-temps, comme elle l'aurait remercié de lui reconnaître la qualité de « femelle de l'espèce humaine »! Et que cet AUSSI sonnait juste et généreux! Quoi d'autre?

Un « Voir Cotillon » avait disparu entre le *Petit Robert* 1973 (PR 73) et le PR 78, quelques exemples aussi :

*Compromettre une femme. Tromper, délaisser une femme.*

*La femme, inspiratrice du poète (voir égérie, muse).*

*Elle n'est pas femme à s'en laisser conter.*

Catherine, qui était femme à..., justement, apprécia beaucoup cette disparition, mais aussi celle de :

LA FEMME (collect.) : *l'être humain du sexe féminin.*

Et des éternelles rubriques :

*L'instinct, la douceur de la femme. La femme et l'amour.*

*Un joli petit bout de femme.*

Envolées, les insultes et la mièvrerie. Mais qu'y avait-on gagné?

Le PR 78 parlait de :

*Maternité volontaire de la femme* (V. Avortement, contraception).

*Femme homosexuelle* (V. Lesbienne).

*Femme-objet.*

*Mouvement de libération de la femme* (MLF).

*Femme libérée.*

*Femme qui a plusieurs maris* (V. Polyandrie).

*Femme séductrice, femme fatale* (V. Vamp). *Femme intéressée.*

*Femme castratrice.*

*Femme ennuyeuse* (V. Rombière). *Femme futile* (V. Minette).

*Trainée.*

*Femme au foyer.*

Elle nota aussi que le PR 78 n'oubliait pas les fées-ministres, puisqu'au :

*Cette femme est médecin, ingénieur*

du PR 73, il avait ajouté :

... *ministre.*

Les rubriques « épouse » et « domestique », quant à elles, n'avaient pas changé. En attendant que mars 1978 lui apporte la création d'un syndicat des dites rubriques, Catherine alla flâner, parce qu'il faisait beau et qu'elle se souvenait d'un article lu dans *Le torchon brûle*, n° 4, et intitulé : « Leur langage nous trahit », alla donc flâner du côté du mot *amour* où *Petit Robert*, qui commençait à devenir grand, décidément, s'il disait en 1973 :

*inclination envers une personne d'un autre sexe,*

avait supprimé en 1978, toute recommandation hétérosexuelle, et se contentait de dire que l'amour était une

*inclination envers une personne.*

Tiens, se dit Catherine Crachat, monsieur Robert a dû faire des expériences, et apparemment elles ne lui ont pas déplu. Satisfaite, elle referma le livre, et ce n'est que longtemps après qu'elle se rendit compte qu'elle n'avait pas vérifié ce que monsieur Robert entendait maintenant par « homme ».

Ce sera pour une autre fois, dit-elle, ou pour une autre personne.

CATHERINE CRACHAT.

## La tête d'une fille

Une soirée presque imaginaire

Janvier 1978

*Comme la phase d'expulsion arrivait à sa fin, j'ai donné une dernière et légère poussée. La tête du bébé est apparue et tout de suite, ce furent des suppositions impatientes. « On dirait un garçon », s'exclama mon mari. « Non, c'est plutôt la tête d'une fille », rétorqua la sage-femme. Puis vint le grand moment. « C'est une fille! » Quel instant merveilleux! (Réveillez-vous!, Bi-mensuel des Témoins de Jéhovah, tiré à 10 125 000 exemplaires, 22 octobre 1977.)*

Catherine Crachat tenait cette tête — la sienne — dans ses mains depuis deux jours, l'air de plus en plus abattu et l'œil glauque :

— Le sexisme, le sexisme, depuis qu'ils l'ont inscrit au dictionnaire, ils n'ont plus que ce mot-là à la bouche.

— Elles aussi, d'ailleurs, précisa Rose Prudence.

Et elle brandit sous son nez la littérature des autonomes :

*Le sexisme est inhérent au système capitaliste. Développé par le patriarcat, il est utilisé par le pouvoir. Le patriarcat (contre lequel de nombreuses féministes déclarent lutter) n'est plus une réalité historique et économique. Cela ne veut pas dire que le pouvoir masculin n'existe plus, mais qu'il se pose en d'autres termes. La femme est désormais directement exploitée par l'État. L'homme n'est plus le médiateur absolu du pouvoir qui contrôle directement la famille (Camarades, n° 6).*

— Ah bon, soupira Catherine Crachat, on saura au moins désormais à qui s'en prendre.

Elle détailla le montage photographique qui accompagnait le texte : une jeune femme en manteau et jupe, un foulard sur le nez et

une barre de fer dans sa main gantée, marchait sur les lectrices et lecteurs, tandis que derrière elle on ne voyait plus que les débris de la société de consommation : une cuisinière renversée, un frigidaire...

— Réfrigérateur, rectifia Pepita Regalo, Frigidaire, c'est une marque.

... Réfrigérateur éventré et d'autres ustensiles inqualifiables vu leur état. Au loin, derrière, se dressaient les machines noires et les cheminées d'usine crachant une fumée tout aussi noire.

Elle poursuivit sa lecture :

*... Il ne s'agit plus de constater les manifestations sexistes et d'y réagir de manière agressive et individuelle. Nous les refusons, mais pour l'instant un débat sur ce thème nous semble vain.*

*Nous ne voulons pas créer « l'autonomie femmes » dans le sens division du mouvement en deux camps hommes/femmes (ibid.).*

Se sentant très agressive et individuelle, Catherine Crachat referma le journal avec mélancolie.

— En d'autres temps, pensait-elle comme on dit parfois « de mon temps », je serais allé les voir au moins une fois, pour savoir.

En d'autres temps, mais voilà, il y avait beau temps qu'elle ne fréquentait plus les manifestations, ce qui est un handicap quand on veut rencontrer des autonomes. Et puis elle se méfiait d'elle-même :

— Toi, disait sa mère, tu donnerais ton âme au Diable s'il était assez gentil avec toi.

Elle songea qu'après ce qu'elle venait d'écrire, l'*Autonomie-femmes* ne serait plus jamais gentille avec les individus agressives qui gribouillaient la rubrique du « Sexisme ordinaire »<sup>1</sup>.

1. A vrai dire, Catherine Crachat avait énergiquement voulu ignorer que ses copines sexicides (peut-être pour être « de leur temps », justement?) étaient, elles, allées « les » voir, les sœurs de l'Aire Autonome dans une AG à Jussieu — et qu'elles en étaient revenues abasourdies, assourdies, et parfaitement frustrées pour ce qui est de la sororité. Car, depuis qu'elles avaient cessé de fréquenter les « orgas » — objets des justes fureurs autonomes —, elles avaient aussi oublié que seuls des individus pourvus d'organes tonitruants pouvaient se faire entendre dans ces étranges rassemblements — ce qui excluait évidemment d'office les voix même autonomes, mais peu tonitruantes, des femmes. « C'est bizarre, ronchonnait Rose Prudence, il y a sept ou huit ans que le mouvement des femmes existe, et voilà que les femmes des groupes trotskistes (mixtes) annoncent qu'il faut se mettre à « construire un mouvement autonome de femmes », au moment où les femmes des groupes

— Il y a des jours, énonça Catherine Glaviot en jetant un coup d'œil sur le journal, où je me demande ce qui est plus agressif, d'une machine à écrire ou d'une barre de fer.

— Bonne question, commenta sobrement Annie-Elm.

Celle-là, elle avait l'œil plus sombre que glauque, et le nez enfoncé dans son cache-nez (qui était fait pour ça). Le silence qui suivit son grommellement fut épais, et les regards tournés vers elle légèrement abasourdis, mais elle ne précisa pas sa pensée. Catherine Crachat, qui ne s'habituaît jamais au silence, passa de la poule à l'ânesse<sup>2</sup> avec la plus parfaite (et la plus feinte) assurance :

— A propos, il faut que je vous lise le tract diffusé à Francfort par le centre des femmes.

Elle leur lut :

Adresse à toutes les femmes :  
inventons le bonheur

*Les mères, les filles, les femmes de ce pays demandent à être mises au ban de cette nation qui ne produit que du malheur. La gravité même de la situation interdit de mettre avec plus de force l'accent sur cette gravité. C'est pourquoi nous revendiquons le droit au rire.*

*Nous nous déclarons solennellement affranchies de cette société avec laquelle nous n'avons jamais rien eu de commun et qui nous a toujours maltraitées! Nous déclarons, en outre, que nous ne sommes plus disposées à participer ou à assister à la danse*

Autonomes clament, exactement comme les précédentes il y a quelques années, qu'elles ne veulent surtout pas "diviser" leur mouvement (mixte); on n'a pas fait tant de foin quand on s'est autonomisées par rapport à nos groupes, nos copains, ou nos "orgas"... » « Ote ton homme que j' m'y mette », radotait, béate et hilare, Catherine Crachat, qui avait décidé de prouver que les féministes pouvaient être encore beaucoup plus ridicules que ne voulait le faire croire, ces derniers temps, Claire Brétécher (« Les deux orphelines », *Le Nouvel Observateur*, novembre 1977), et cf. plus loin : « Harpies, harkies et compagnie », p. 301.

2. La réunion n'étant pas mixte, ce n'était pas du coq à l'âne.

*macabre — sa belle vision de loin nous écoeure. C'est pourquoi, nous, femmes, devons donner forme à la résistance au malheur généralisé!*

1. *Oyez donc, nous proclamons cette grande vérité :*

— *On ne peut pas fusiller le pouvoir.*

— *On ne peut pas fusiller le contre-pouvoir.*

— *On ne peut fusiller que des êtres humains.*

*Comme il est entendu qu'il n'est pas très normal de fusiller des êtres humains, les tireurs des deux bords nient que ce qui a été fusillé ait eu qualité humaine. Telle est la logique de l'extermination réciproque. Telle est la logique précise du pouvoir. L'amoral de cette vérité est : monsieur et madame Tout-le-monde sont de plus en plus avides de prendre part au jeu, à la chasse.*

*Ainsi parle Zarah Zylinder : la vérité est en vérité bien laide et vilaine. Créons-nous donc une vérité meilleure.*

2. *Nous nous donnons le droit élémentaire de ne pas nous laisser sans cesse entraver, dans l'intention de ce bonheur, par meurtres et massacres, arrestations et emprisonnements, recherches et poursuites. Nous proposons que les belligérants envoient leurs princes se mesurer en duel pour régler leur compte entre eux. Et, qu'ainsi ils nous laissent enfin tranquilles! Nous leur refusons de légitimer leur lutte en alléguant la défense d'un droit quelconque d'une liberté, d'un honneur ou d'une terre, ou encore la protection d'un enfant, d'une femme.*

3. *Nous déclarons vouloir échapper à la normalité des fossoyeurs.*

*Nous sortons du rang! Et entrons toutes dans la folie. Pour pouvoir vivre. Nous avons soif de vivre. Voilà pourquoi : bye-bye baby!*

*Nous revendiquons expressément le droit d'être illogiques, encore plus illogiques que nous ne l'avons jamais été!*

4. *Nous, femmes de tous âges, vivons depuis toujours en exil. C'est de nos mille et un exils que nous déclarons : le bonheur se trouve au-delà de la raison mécanique et des sentiments superficiels.*

5. *Nous faisons confiance au chaos en nous pour inventer le bonheur. C'en est fini de l'ère du bien ordonné. Fini des*

— Il y a des jours, énonça Catherine Glaviot en jetant un coup d'œil sur le journal, où je me demande ce qui est plus agressif, d'une machine à écrire ou d'une barre de fer.

— Bonne question, commenta sobrement Annie-Elm.

Celle-là, elle avait l'œil plus sombre que glauque, et le nez enfoncé dans son cache-nez (qui était fait pour ça). Le silence qui suivit son grommellement fut épais, et les regards tournés vers elle légèrement abasourdis, mais elle ne précisa pas sa pensée. Catherine Crachat, qui ne s'habituaît jamais au silence, passa de la poule à l'ânesse<sup>2</sup> avec la plus parfaite (et la plus feinte) assurance :

— A propos, il faut que je vous lise le tract diffusé à Francfort par le centre des femmes.

Elle leur lut :

Adresse à toutes les femmes :  
inventons le bonheur

*Les mères, les filles, les femmes de ce pays demandent à être mises au ban de cette nation qui ne produit que du malheur. La gravité même de la situation interdit de mettre avec plus de force l'accent sur cette gravité. C'est pourquoi nous revendiquons le droit au rire.*

*Nous nous déclarons solennellement affranchies de cette société avec laquelle nous n'avons jamais rien eu de commun et qui nous a toujours maltraitées! Nous déclarons, en outre, que nous ne sommes plus disposées à participer ou à assister à la danse*

Autonomes clament, exactement comme les précédentes il y a quelques années, qu'elles ne veulent surtout pas "diviser" leur mouvement (mixte); on n'a pas fait tant de foin quand on s'est autonomisées par rapport à nos groupes, nos copains, ou nos "orgas"... » « Ote ton homme que j' m'y mette », radotait, béate et hilare, Catherine Crachat, qui avait décidé de prouver que les féministes pouvaient être encore beaucoup plus ridicules que ne voulait le faire croire, ces derniers temps, Claire Brétécher (« Les deux orphelines », *Le Nouvel Observateur*, novembre 1977), et cf. plus loin : « Harpies, harkies et compagnie », p. 301.

2. La réunion n'étant pas mixte, ce n'était pas du coq à l'âne.

*macabre — sa belle vision de loin nous écoeure. C'est pourquoi, nous, femmes, devons donner forme à la résistance au malheur généralisé!*

1. *Oyez donc, nous proclamons cette grande vérité :*

— *On ne peut pas fusiller le pouvoir.*

— *On ne peut pas fusiller le contre-pouvoir.*

— *On ne peut fusiller que des êtres humains.*

*Comme il est entendu qu'il n'est pas très normal de fusiller des êtres humains, les tireurs des deux bords nient que ce qui a été fusillé ait eu qualité humaine. Telle est la logique de l'extermination réciproque. Telle est la logique précise du pouvoir. L'amoral de cette vérité est : monsieur et madame Tout-le-monde sont de plus en plus avides de prendre part au jeu, à la chasse.*

*Ainsi parle Zarah Zylinder : la vérité est en vérité bien laide et vilaine. Créons-nous donc une vérité meilleure.*

2. *Nous nous donnons le droit élémentaire de ne pas nous laisser sans cesse entraver, dans l'intention de ce bonheur, par meurtres et massacres, arrestations et emprisonnements, recherches et poursuites. Nous proposons que les belligérants envoient leurs princes se mesurer en duel pour régler leur compte entre eux. Et, qu'ainsi ils nous laissent enfin tranquilles! Nous leur refusons de légitimer leur lutte en alléguant la défense d'un droit quelconque d'une liberté, d'un honneur ou d'une terre, ou encore la protection d'un enfant, d'une femme.*

3. *Nous déclarons vouloir échapper à la normalité des fossoyeurs.*

*Nous sortons du rang! Et entrons toutes dans la folie. Pour pouvoir vivre. Nous avons soif de vivre. Voilà pourquoi : bye-bye baby!*

*Nous revendiquons expressément le droit d'être illogiques, encore plus illogiques que nous ne l'avons jamais été!*

4. *Nous, femmes de tous âges, vivons depuis toujours en exil. C'est de nos mille et un exils que nous déclarons : le bonheur se trouve au-delà de la raison mécanique et des sentiments superficiels.*

5. *Nous faisons confiance au chaos en nous pour inventer le bonheur. C'en est fini de l'ère du bien ordonné. Fini des*

*appartements briqués, de l'autosatisfaction propre, des chemises d'homme amidonnées et des enfants anxieux.*

6. *Précisément parce que nous avons toujours été le grain de sable dans les rouages de la raison mécanique, on a beaucoup fait pour cultiver notre dévouement, pour réprimer notre colère, pour nous couler dans le moule de la raison. En dénonçant, ici et maintenant, ce contrat déséquilibré, nous reconnaissons les lieux de marchandage et de politique pour ce qu'ils ont toujours été : des lieux pour la débauche publique à laquelle on nous a trop longtemps livrés. C'est pourquoi nous décrétons que ces lieux constituent la poubelle de l'Histoire sur laquelle nous irons déverser tout ce avec quoi on nous a martyrisés : les machines imbéciles qu'ils nous refilent depuis des décennies, l'idéologie de l'amour sacrificiel qu'ils nous fourguent depuis des siècles, et caetera, et caetera...*

7. *Et nous le disons publiquement : nous sommes en manque, nous sommes en quête, et rien ne saurait nous arrêter dans ce désir de vivre notre sauvagerie, notre quiétude, notre plaisir!*

*Femmes avec ou sans homme!*

*Femmes avec ou sans angoisse!*

*Ayez l'âme légère, devenez des évadées de la nation de la violence, des évadées du règne de la terreur. Dansez, dansez, sortez de la ronde! (extrait de Libération, « L'affaire allemande », éd. spéciale, p. 127).*

Les derniers mots furent suivis d'un silence plus épais encore, et Catherine Crachat se mit à douter de ses capacités en matière de dynamique de groupe.

— C'est quelque chose, non? dit-elle — sans préciser ce qu'elle entendait par là.

Pepita se décida enfin :

— Quelque chose, sûrement, quelque chose comme de la pensée magique.

Rose Prudence annonça que justement elle aussi s'était posé la question, Catherine Glaviot disait :

— Oui, mais.

Annie-Elm se taisait toujours. Catherine Crachat fit remarquer que, magique pour magique, elle préférerait encore cette magie-là à

celle des manifestants qui étaient allés crier : LIBÉRONS KLAUS CROISSANT, trois jours après... son extradition.

— Dans le fond, acquiesça Pepita Regalo, LE FASCISME NE PASSERA PAS, ça n'a jamais été non plus d'un réalisme flagrant, fût-il socialiste...

Rose Prudence émit le sentiment que la pensée même magique des mecs devenait de plus en plus sinistre ces temps-ci et se lança dans des réflexions complexes sur la sinistrose gauchiste, ce qui rappela tout à coup à Catherine Crachat l'inscription qu'elle avait vue sur un mur : COMME SACCO ET VANZETTI, KLAUS CROISSANT EST INNOCENT.

— Au point de « magie » où ils en sont, dirent-elles, ils auraient dû écrire sur leur banderole : LIBÉRONS SACCO, VANZETTI ET KLAUS CROISSANT.

Mais c'était sans doute moins leur mauvais esprit que leur mauvaise humeur et leur mauvaise conscience qui leur faisaient dire cela.

La discussion se traîna encore un peu, puis quelqu'une dit joyeusement :

— Et qu'est-ce qu'on fait pour le prochain « Sexisme »?

— Ah bon, parce qu'il y a de la place en janvier, maintenant?

— Oui, oui, il y aura une rubrique en janvier.

— Eh bien, ça ne nous laisse pas beaucoup de temps. Qu'est-ce qu'on peut y mettre?

— Oh moi, grogna Annie-Elm, je m'en tiendrai aux cris inarticulés.

— Écrire, ne pas écrire, telle est la question.

— Pas du tout, rectifia Rose Prudence, la question c'est : qu'est-ce que les mots ont à voir avec la Révolution, et vice versa?

Et elle casa, en guise d'illustration, ses aphorismes préférés du moment (qu'elle empruntait, sans vergogne aucune, aux Indiens Métropolitains<sup>3</sup> et autres Autonomes transalpins) :

APRÈS MARX, AVRIL ET POUR CHAQUE ALIÉNÉ QUI TOMBE, UN AUTRE PREND SA PLACE.

Mais elle ne parvint pas à convaincre Annie-Elm, qui suggéra, sarcastique :

3. Cf. *Italie 77 : le « Mouvement », les Intellectuels*, Éd. du Seuil, 1977; M.-A. Macciocchi, *Après Marx, Avril*, Éd. du Seuil, 1978; « Les Untorelli », *Recherches*, n° 30, 1970.



— On pourrait faire un bilan.

Quatre regards se tournèrent vers Catherine Crachat :

— Toi qui n'arrêtes pas d'écrire, tu nous feras bien quelque chose ?

Ce qu'elle fit.

ROSE PRUDENCE, CATHERINE CRACHAT,  
décembre 1977.

## Les habits neufs du président Phallo <sup>1</sup>

L'homme n'est pas, comme ce serait simple, la source de tous nos maux, mais il aimerait bien qu'on lui reconnaisse le privilège d'en être l'ordonnateur ! Maître des vents et des marées, on l'a vu donner prénom de femme aux ouragans, et ne voilà-t-il pas qu'il nomme les geysers : le dernier paru dans les colonnes de *Libé* (24 janvier 1978) signait « Yves » une longue lettre où il décrivait ses propres mécanismes .

*... érection, pénétration, éjaculation (pièges à cons je sais) mais, dis voir un peu c'est surtout dame nature dans tout ça, la perverse qui m'impose l'érection devant un adorable petit prince (la bandaison papa, ça se commande pas), et l'excitation j'y peux rien si elle me transforme en geysier aussitôt que mon petit partenaire m'aime un peu trop tendrement...*

Si le geysier-malgré-lui parle un peu crûment, vous l'excuserez, c'est qu'il remet au goût du jour un concept plus vieux que le monde, poussiéreux mais virulent : la bandaison-papa, justement !

Autrefois, enfin, du temps de mon papa à moi et de tous ses petits frères, les enfants ne parlaient pas à table, les adultes avaient toujours raison et le débat était clos ! Et si nous cherchons bien dans nos mémoires, nous avons été des élèves dociles, petite fille ou petit garçon qu'un adulte coinçait dans un coin désert du jardin ou de la maison. Moi, c'était dans mon lit, le soir, quand j'avais dit bonsoir aux amis des parents qui m'hébergeaient à la montagne le temps d'un été : j'entendais, montant du rez-de-chaussée, les voix bienveillantes qui me berçaient doucement et puis il arrivait pour me dire

1. Texte paru dans *Libération*, 26 janvier 1978.

bonsoir. C'était le frère du maître de maison, un homme triste et convenable, et je n'ai rien aimé de lui, ni son désir, ni son goût, ni les paroles qu'il prononçait « tendrement » pour apaiser sa conscience. Les seuls mots qui me restent pour qualifier ce que papa-Yves appellerait « cette relation » sont les mots « dégoût » et « impuissance ». Pas la sienne : la mienne.

Dire non n'était pas possible. Dire non, je n'aime pas ça, n'était pas possible. Parler de ces visites à quelqu'un n'était pas possible : je suis restée ce que j'étais, une enfant piégée dans sa solitude.

De nos jours, papa-Yves ferait la distinction : « C'est du viol, ça, coco, ce n'est pas de la pédophilie ! » Nuance. S'il y a des gens doués pour percevoir les nuances, c'est bien les oppresseurs : mais les évidences grosses comme des maisons, ça, c'est plus difficile ! La dépendance économique : pas un sou pour partir, pas un sou pour vivre la vie qu'on veut. La surveillance continue, le regard des adultes toujours posé sur vous, l'autorité qu'ils se transmettent de père en fils et de flic en gendarme, les droits exorbitants sur la personne que les uns et les autres s'arrogent quand cette personne est un enfant. La vie contrôlée : l'obligation d'avoir des propriétaires attirés, un domicile fixe, des raisons d'être dans les rues au-delà de huit heures du soir, toutes ces coercitions qui font la vie des enfants, ça, papa-Yves ne les voit pas !

Il est bien plus simple au président Phallo de rendre « la Société » responsable du fait que ces enfants soient *dépersonnalisés, désinfantilisés, amorphisés, castrés, tâtés, textés, téléguidés*, comme il dit. Car « la Société », voyez-vous, ça n'a pas de visage, pas de voix, pas de corps pour s'approprier ces visages, ces voix, ces corps d'enfants. Et « la Société », voyez-vous, ça vous habille l'égoïsme forcené des hommes d'un manteau d'idéologie bien seyant.

Mais souvenez-vous de ce que disent les femmes de Francfort :

*On ne peut pas fusiller le pouvoir.  
On ne peut pas fusiller le contre-pouvoir.  
On ne peut fusiller que des êtres humains.*

Et pour tout dire enfin, ce n'est pas que nous ne les aimions pas, ces petites filles qui nous ressemblent et ces petits garçons qui sont un peu nos frères. Ce n'est pas que nous ne ressentions pas, parfois, l'injustice criante de ceux qui prétendent voir en nous autre chose

que des enfants. Ce n'est pas que nous ne désirions pas que ceux qui sont encore reconnus comme tels « nous ouvrent la porte de l'enfance » : c'est que nous ne nous autorisons pas à exercer sur eux le seul pouvoir qui ne soit pas exigé de nous, le pouvoir sexuel.

Il y a mille façons d'abuser de l'enfance des autres. Celle de la publicité qui proclame : « *Offrez-lui un Instamatic, il vous offrira ses exploits* » en est une. Celle des hommes libérés qui veulent nous faire prendre leur petit filet de sperme pour un geyser du Grand Canyon en est une autre : c'est au nom de l'urgence de ces désirs-là que les femmes sont violées, et avant elles les petites filles<sup>2</sup>.

Une fois encore, dans *Libération* ce jour-là, le président Phallo vous a parlé de ses états d'érection. Piège à couillons, eh, Camarade-papa !

CATHERINE CRACHAT.

2. On peut lire, dans le livre de Catherine Erhel et Catherine Leguay (*Prisonnières*, Stock, 1978, p. 180 notamment), la description des glissements progressifs de la « normalité » aux situations d'inceste (père/fille). Voir aussi Leïla Sebbar, *On tue des petites filles*, Stock, 1978.

froide menaçait, l'argent filait, la mer était mauvaise. Dedans, les seuls grondements étaient ceux de la directrice et des surveillantes, monstres familiers : tout cela avait un goût d'enfer protégé et de dimanches soirs poussiéreux, quand, à sept heures, l'unique lampion de l'impasse fait un rond bien sage dans le noir, et que la porte se referme avec le même bruit chaque semaine.

Dehors, un jour de sortie, trois garçons avaient failli noyer Danièle au large en la pelotant malgré les coups inoffensifs de Catherine Crachat. Dedans, on écrivait avec sérieux : « Le soleil brillait, la mer était calme, nous sommes sorties, i-e-s-, pour faire une promenade. »

Dehors, le vent se levait, on chuchotait que Cathrien — Catherine, quel beau lapsus! — avait des passions, dehors le vent soufflait, et Catherine penchait de plus en plus, telle une barque qui prend l'eau — ceci sans intention pornographique —, vers quoi?

Vers, dedans, une épaule, une main, une chaleur, un rire, un plaisir, une vie.

Voilà, elle « y » était. Les problèmes ne faisaient que commencer.

— Eh bien, songea Catherine Crachat, quelqu'une viendra peut-être nous raconter cette histoire-là, un jour, au cinéma. De nos jours, on voit des choses tellement bizarres sur les écrans!

CATHERINE CRACHAT,  
9 janvier 1978.

☆☆☆

## Harpies, harkies et compagnie

Qu'est-ce que c'est que cette p... de libération?

Femmes-harkies, donnez-nous encore plus d'oppression<sup>1</sup>.

« C'est pas bientôt fini, vos salades? Non mais, c'est pas encore fini? Vous allez continuer encore longtemps comme ça? Vous voyez pas qu'on en a marre? Marre on vous dit, marre, marre, marre! Votre libération à la gomme, ça fait sept ans que vous nous cassez les oreilles avec! Et pas que les oreilles : le moral aussi, et nos ménages, parfois même nos mecs! Hargneux ils sont devenus depuis que vous êtes là, et parano! toujours à nous suspecter de féminisme, on ne peut plus l'ouvrir sans qu'ils se mettent à brailler que si on n'est pas contentes on n'a qu'à se faire voir au MLF, heureux encore si ça les rend pas impuissants, et s'ils nous cognent pas pour nous montrer où ça mène d'être une suffragette!

Nous qu'on était si tranquilles! On avait trimé comme des bêtes, mais on y était arrivées, on s'était libérées toutes seules, vous entendez, bande de connes, on est des femmes de gauche, on vous avait pas attendues pour se battre, on l'avait faite, notre révolution, comme des grandes dans notre coin. Ils partageaient même la vaisselle avec nous le dimanche. Ils nous éditaient. Ils allaient même jusqu'à nous payer pour écrire chez eux. Et vous...

Mais qu'est-ce que vous avez à vous agiter encore comme ça? Mais regardez-vous un peu, enfin! Vous êtes moches on vous dit,

1. Slogan emprunté aux manifestants italiens de l'été dernier. (La version originale était : « Qu'est-ce que c'est que cette putain de libération? PCI, donne-nous encore plus d'oppression. »)

mal fagotées, mal baisées, carrément imbaisables, le mec qui vous violerait, même la nuit dans un tunnel, même avec sa misère sexuelle en écharpe, ça serait un saint — nous en tout cas, on le décorerait tout de suite. On vous le dit comme on le pense. Puis vous êtes bêtes, les filles, mais bêtes à se flinguer ! Et tristes ! Vous écrivez mal. Vous dessinez mal. Vous travaillez mal. Feriez mieux de retourner à l'école un peu, apprendre à bosser, la trique des fois, ça fait du bien.

Et surtout ne vous méprenez pas, ce n'est pas après le féminisme qu'on en a, ce sont seulement les féministes qui nous font braire. Le féminisme c'est bien, c'est une grande cause, juste, et c'est vrai que les femmes sont mal traitées dans notre société, c'est vrai qu'il y a des réformes à faire. Mais vous... Avec vos groupes non mixtes, vos réunions non mixtes, vos revendications non mixtes, où ça vous a menées, hein ? Si vous aimez pas les hommes, allez vous faire soigner, de toute façon, on vous force pas mais au moins laissez-nous les nôtres ; d'ailleurs ils sont féministes et c'est pas en les culpabilisant tous à mort que vous arriverez à quelque chose. Nous, les mecs, on travaille avec, on vit avec, on écrit avec, on fait la révolution avec, on fera aussi le féminisme avec eux, vous entendez, alors fermez-la, là-bas, les croisées, les hystériques, les mal baisées, les celles du ghetto, ON VOUS A ASSEZ VUES. Au début on se taisait, mais maintenant la coupe est pleine, tenez-vous tranquilles un peu sans quoi le prochain coup, c'est nous qui monterons en ligne et on vous prévient, on vous loupera pas.

Faut-il vous le répéter encore longtemps ? Sept ans c'est assez, le féminisme c'est fini. N-I, ni. Retournez au placard et laissez-nous tranquilles, allez, plus vite que ça... Rompez les rangs, rentrez chez vous, pauvres idiots — si vous avez encore un chez vous — en tout cas comptez pas sur nous pour pleurer sur votre sort... »

Ainsi parlaient-elles, les unes et les autres en cet automne frileux, femmes soudain exaspérées, et décidées à en finir avec le féminisme et ses militantes<sup>2</sup>. Et grandes leur furent ouvertes les colonnes des

2. La diatribe qui précède résume, très imparfaitement, le contenu ou en tout cas le climat affectif d'un certain nombre de publications récentes de femmes, en particulier : les BD de Claire Brétécher dans *le Nouvel Observateur* et son interview

journaux, les antennes des radios et des chaînes de télévision, les portes des éditeurs<sup>3</sup>. Et non moins grande fut notre stupeur devant ce déferlement inattendu de haine et de mépris venu pour une fois non plus de nos ennemis « naturels<sup>4</sup> », mais de nos sœurs.

Rose Prudence, toujours accessible aux critiques (ce que ses copines plus offensives appelaient son masochisme irréductible) fut excessivement ébranlée. « C'est peut-être vrai, disait-elle tristement, qu'il se met en place une bureaucratie féministe<sup>5</sup>, oh pas grand-chose, une toute petite bureaucratie, mais tout de même... Et d'ailleurs nous-mêmes, n'avons-nous pas dénoncé les bureaucraties gauchistes, en notre temps ? » Ce jour-là elle fut sauvée du hara-kiri par Catherine Crachat qui lui répliqua péremptoirement qu'elles au moins, les femmes, n'avaient pas choisi pour critiquer les bureaucraties gauchistes, les colonnes de... *l'Humanité* et que si Annie Le Brun avait des comptes à régler avec le mouvement des femmes, rien ne l'empêchait de le faire, par exemple, dans *Histoires d'Elles*, ou dans d'autres publications du mouvement.

Mais le lendemain, Rose Prudence redoubla ses gémissements car, disait-elle, elles allaient toutes, parties comme elles étaient, devenir *stals*.

— On ne peut tout de même pas reprendre les grandes traditions du PC, et imposer aux femmes de « laver leur linge sale en famille », comme aux beaux temps de la guerre froide.

— Certes, ajoutait-elle, ces femmes sont toutes des mercenaires du patriarcat.

— ... des harkies, corrigeait Catherine Glaviot, elles ne sont même pas payées pour nous cogner dessus, elles font ça par vocation.

dans *The Paris Metro*, certaines chroniques de Sylvie Caster dans *Charlie-Hebdo*, les livres et articles d'Annie Le Brun, l'éloge de la prostitution « librement consentie » (*Marge*, n° 13), l'éloge de la drague « librement consentie » (Françoise Fillinger, *Libération*, novembre 1977 ; G. Guitard-Auviste, *Le Monde*, 10 janvier 1978), du travail domestique « librement consenti » (M<sup>me</sup> Loth, *Le Monde*, 9 décembre 1977, Jeanne Folly, *Libération*, 29 novembre 1977), du viol, même et surtout non consenti (*de la misère en milieu féministe*, opuscule « situ »), etc.

3. A l'exception de quelques-uns.

4. Il s'agit, est-il besoin de le rappeler, des institutions patriarcales.

5. Cf. Annie Le Brun : « Le féminisme, c'est fini », in *Le Matin*, 10 décembre 1977.

— Tu parles, râlait, toujours sordide, Catherine Crachat, dans *le Nouvel Obs*, on braie très cher.

— Mais plutôt crever, renifla Rose Prudence, que d'accuser quelqu'un — et surtout quelqu'une — de faire *objectivement* le jeu de l'ennemi (elle gardait encore quelques souvenirs horrifiés des moments mémorables où des procureurs politiques de tous poils et de tous sexes trouvaient toujours à leurs malheureuses victimes quelque tare « objectivement » contre-révolutionnaire).

Ses copines décrétèrent que la subjectivité des camarades harkies les désintéressait absolument, et que si le stalinisme était une chose redoutable, le patriarcat ne l'était guère moins. Elles conseillèrent à Rose Prudence de renforcer quelque peu ses défenses et ses mandibules. Annie-Elm alla même jusqu'à lui rappeler un vieux tract du mouvement des femmes où la question se posait — déjà — de savoir si elles étaient toutes des brebis édentées.

— Je t'avais dit, ajouta-t-elle, de suivre une hygiène dentaire plus stricte.

Seule Pepita Regalo lui tendit une main secourable.

— Tout de même, dit-elle, il faudrait s'interroger sur la signification de cette avalanche subite d'invectives.

Elles se plongèrent toutes dans les dernières productions des sœurs égarées du côté de la collaboration de sexe. Elles lurent :

*Agenda-Journal Temps de Femme (Éditions Tierce). Exactement ce qu'il ne faut plus faire. Exactement la mentalité féministe de mes poils de cul teints au brou de noix — qu'il faut refuser à tout prix [...] C'est un calendrier bouffé par la prose bien-pensante. Les textes sacrés du féminisme viennent empiéter sur les mots qu'on aurait envie d'écrire. On n'a pas de place...*

— V'là-t-y pas que c'est le féminisme qui empiète sur les mots qu'on a envie d'écrire, maintenant! s'exclama Catherine Crachat. A croire que jamais elle ne s'est fait caviarder un texte par ses potes-patrons! Elle continua sa lecture :

*... De plus, qui sont ces « Éditions Tierce » se pointant sur leurs godasses pointues dans le goulag de l'Édition de Fâmes?...*

— C'est ton boulot de le savoir, commenta sèchement la même : elle exérait depuis toujours le journalisme, y compris quand il lui

arrivait d'en faire, mais elle exérait davantage encore le boulot mal fait.

*Paroles de Fâmes, Temps de Fâmes. Merde aux sororités de mon cul où le commerce des unes fait l'agenda-prison des autres. C'est le temps d'autre chose. Celui où je préfère acheter mon carnet à deux balles chez le marchand phallo du coin plutôt que de lâcher religieusement mon stylo devant la crasserie étouffante de vos calendriers ghettos (Sylvie Caster, Charlie-Hebdo, 8 décembre 1977).*

— Tu ne me diras pas, fit l'une, que ce n'est pas au mouvement des femmes qu'elle en a, sous couvert d'un malheureux agenda.

Nulle ne la contredit.

Elles lurent encore :

*A seize ans, j'ai décidé que ma vie ne serait pas ce qu'on voulait qu'elle fût. Cette détermination et la chance, peut-être, m'ont permis d'échapper à la plupart des malheurs inhérents à la condition féminine<sup>6</sup>.*

— On se croirait en 1970, dans les colonnes de *Elle*, dit l'une.

— Plutôt en 1945, aux États-Unis, se lamenta l'autre.

— Voici venir le temps des *self-made free-women*, dit une troisième, d'autant plus lugubre qu'elle ne se sentait, elle, nullement tirée d'affaire, ni individuellement ni collectivement.

Mais Rose Prudence continuait à leur saper le moral avec persévérance.

— L'ennui, avec Annie Le Brun, disait-elle, c'est qu'elle ne dit qu'une connerie sur deux. Nous-mêmes, combien de fois n'avons-nous pas répété que féminisme sans colère et sans folie n'était que ruine des femmes — et elle rappela un vieux texte de Catherine Crachat qui commençait, précisément, par cette phrase : *Nous parlons folie, et vous dites réalité* et continuait à l'avenant. On ne va pas reprocher à Annie Le Brun, poursuivit-elle, de s'en prendre à la bouillie pseudo — voire antiféministe bon ton, sans colère ni folie, qui sévit depuis quelque temps, alors qu'aucune d'entre nous n'arrivait même plus à la lire.

6. Annie Le Brun, *Lâchez tout*, 1977, Éd. du Sagittaire.

— Et l'amalgame, hurlait Rosalie Savonnette, qu'est-ce que tu fais de l'amalgame? C'est un hasard, peut-être, si elle met dans le même sac Annie Leclerc et Monique Wittig? Hélène Cixous et Simone de Beauvoir? C'est un hasard si elle oublie qu'une bonne partie de ses critiques, d'autres femmes — féministes, elles — les avaient déjà formulées?

— La haine en moins, précisa Rose Prudence.

— C'est un hasard, vitupéra encore la première, si elle n'a jamais lu l'article sur *Parole de Femme* dans *les Temps modernes*<sup>7</sup>? Et la jubilation de Louis Pauwels dans *le Figaro*, à la parution de son livre, elle n'aurait pas pu s'en démarquer, peut-être, si ça l'avait vraiment gênée?

Rose Prudence se dit que, décidément, la colère ne manquerait pas de sitôt à ces féministes-là. Mais, comme elle était dans une période œcuménique et optimiste (que ses copines, toujours offensives, caractérisaient comme de la dépression pure et simple) elle annonça qu'elle ne désespérait pas de voir les kollabos se démarquer un jour publiquement au moins de leurs supporters de droite.

— Et à gauche? demanda, sarcastique, Catherine Crachat. Écoute bien, et prends-en de la graine, toi qui t'agitas, en bureaucrate stupide, pour dénoncer le viol, à la Mutualité — et ailleurs. (Elle prit son élan, et récita) : les femmes violées sont des boudins qui ne connaissent pas leur chance, ou des obsédées qui en redemandent, ou des mémées complètement givrées. Ou encore des imbéciles qui se font exploiter par des féministes sans scrupules uniquement préoccupées de se faire du beurre, un nom et une carrière sur leur dos. Les avocates qui plaident les procès de viol sont opportunistes, cyniques, prêtes à violer une deuxième fois leur malheureuse cliente...

— Cinquième, rectifia Pepita Regalo, il y a déjà le violeur, les flics, les juges et les journalistes...

— ... pour se faire mousser un peu plus. Les écrivaines qui s'attaquent au viol se foutent intégralement du féminisme, et des femmes, et n'aspirent qu'à une seule chose : passer à Apostrophes, l'émission *in* de la télé. Mais heureusement on commence à en voir le bout, poursuivait Catherine Crachat, heureusement les féministes

7. Christine Delphy, « Proto-féminisme et antiféminisme », in *TM*, mai 1975.

professionnelles vont se retrouver entre elles, seules, orphelines de leur Cause et de leurs protégées — lesquelles auront eu le bon sens, au passage, de faire la valoché avec les maris de leurs souteneuses, ou d'entrer au Carmel, ouf c'est fini, j'ai dit.

Rose Prudence ne cilla pas.

— J'avais déjà lu, dit-elle, c'est la mise à mort de Gisèle Halimi dans *le Figaro*<sup>8</sup> que tu viens de me réciter, et l'article de leur harkie de choc intitulé *la Plantation de M<sup>me</sup> Gisèle*. Même que ça m'avait réconcilié avec Halimi, des fois qu'on aurait été en désaccord avec elle.

Catherine Crachat, qui était rouge de colère, rappela qu'elle avait fait serment de ne jamais lire *le Figaro*, et qu'elle s'y tenait.

— C'est la BD de M<sup>me</sup> Brait-Très-Cher, dans *le Nouvel Observateur*<sup>9</sup> que je viens de te résumer, rugit-elle.

Cette fois-ci, Rose Prudence se mit elle aussi en colère. Pour avoir participé autrefois à un collectif féministe socio-juridique, elle avait gardé une immense tendresse pour les sœurs avocates qu'elle y avait croisées, et une non moins grande admiration pour leur infinie capacité à réfléchir, trimer, et plaider gratis pour les femmes. Elle devint, derechef, *stal*.

— M<sup>me</sup> Bête-et-Chère a sûrement un différend avec Gisèle Halimi, c'est son droit. Mais le régler dans *le Nouveau Snobs'* en même temps et avec, exactement, les mêmes arguments que *le Figaro*, c'est un cadeau royal pour le petit Noël du patriarcat. D'ailleurs, s'énerva-t-elle, je n'ai jamais compris votre intérêt masochiste pour cette dame, ce n'est pas la première fois qu'elle partage les points de vue de la Hersant-Press : la seule différence, c'est qu'à *l'Obs'*, elle est la seule à crachouiller contre les gauchos et les féministes, les marginaux, les intellos et les homos<sup>10</sup>, alors qu'au *Figaro* elle serait perdue dans la masse. (Elle ne décolérait toujours pas.) On a peut-être eu des désaccords avec Gisèle Halimi, sur l'avortement ou sur le viol, mais ça signifie que l'occasion, au moins, s'en était présentée. Que je sache, on n'a jamais eu l'occasion

8. *Le Figaro*, 12-13 novembre 1977.

9. « Les deux orphelines », in *Le Nouvel Observateur*, 21 octobre 1977 au 1<sup>er</sup> janvier 1978.

10. Elle y est nettement moins isolée pour aller dîner chez Giscard (note fielleuse d'Annie-Elm).

d'explorer nos divergences de vues avec M<sup>me</sup> Belle-Enchère. Et de toute façon, faut pas se leurrer, on est toutes visées.

Elle avait déjà résilié son abonnement au *Monde* lorsque celui-ci avait, le temps nécessaire, sorti des tiroirs « ses » féministes-alibis (et autres cautions libérales), pour mieux hurler à la mort des prisonniers de la RAF; elle décida de renoncer également au service du *Nouvel Observateur*.

— A cause, à cause d'une femme, c'est dur, bégaya-t-elle.

Mais elle n'en fut pas quitte pour autant. Quelques jours plus tard, Catherine Glaviot lui brandit sous le nez le premier numéro d'une nouvelle revue de femmes, dont la couverture s'ornait du portrait, en chair et en os, de la célèbre dessinatrice<sup>11</sup>. « Ça commence bien », soupirèrent-elles. La suite ne les contredit pas.

Le Féminisme en Expansion annonçait sa raison d'être : les femmes ne se reconnaissaient plus dans l'image que donnent d'elles les journaux féminins — et précisait son programme : il ne s'agissait en aucun cas « de mettre l'accent sur ce qui sépare les femmes des hommes, d'attiser les conflits où ils existent, ou d'en créer là où ils n'existent pas ».

Rose Prudence, se caricaturant résolument elle-même, émit l'hypothèse qu'on pouvait, peut-être, dire des choses radicales sans pour autant utiliser à chaque ligne des mots comme « conflit », « oppression », « exploitation », « patriarcat », « féminisme », et qu'il valait mieux deux cent mille lectrices convaincues, que cent militantes-perroquets. Mais pour ce qui est d'y reconnaître des femmes, ce fut une autre histoire.

— Je me demande, dit rêveusement Pepita Regalo, si les lectrices-cibles de *Elle* se reconnaîtront dans les bonheurs discrets de la quarantaine façon Marina Vlady...

— Mon Dieu, ça fait bien vingt ans que la presse « féminine » leur parle cette langue-là, s'exclama, désespérée, Catherine Glaviot.

— Au moment où les Françaises ont cessé de s'intéresser aux stars de l'écran<sup>12</sup>, ça tombe mal, dit Pepita Regalo.

— Quadragénaires, soyez discrètes, on vous épargnera, commenta Rose Prudence qui pourtant voyait en général approcher l'échéance fatale avec plus de sérénité.

11. *F Magazine*, n° 1, janvier 1978.

12. *Le Monde*, 15-16 janvier 1978.

— Pas du tout : quadragénaires, allez en quarantaine avec discrétion, c'est ça le bonheur, traduisit Annie-Elm.

Elles se virent toutes en futures croulantes croulant discrètement de bonheur sous le poids des ans.

— Je me demande, dit Annie-Elm, si les lectrices de *Marie-France* se reconnaîtront dans le portrait des dix mille groupies stupides de Serge Lama.

— Celui qui a fait une chanson-coup de poing pour inciter les « messieurs » à partir en croisade contre le féminisme?

— Lui-même, mais ça n'est pas dit dans l'article. C'eût été sans doute « créer un conflit » dans la tête des lectrices-cibles, où sans doute il (le conflit) n'existe pas.

Elles se rappelèrent avoir jadis, devant l'inflation (déjà) des publications faites « par des femmes pour des femmes » (au bénéfice du patriarcat), ébauché le projet d'une revue faite « par des Noirs pour des Noirs » (au bénéfice du néo-colonialisme), et qui se fût appelée *le Balayage artistique*<sup>13</sup>.

— Je me demande, grinça Catherine Glaviot, qu'est-ce que les lectrices-cibles des autres News Magazines pourront bien reconnaître dans les échos de tournage de *Julia*.

— Qu'est-ce que ça dit?

— Que Vanessa Redgrave, militante « trotskiste convaincue », trouvait sa partenaire Jane Fonda « un peu trop bourgeoise » (MÊME MILITANTES, LES STARS SE BOUFFENT ENTRE ELLES, C'EST CONNU!), et qu'« entre deux scènes, elle haranguait les machinistes<sup>14</sup>, sans grand succès d'ailleurs » (RIDICULE, COMME TOUTES LES SUFFRAGETTES!). Quant à Jane Fonda, elle sillonne l'Amérique, « parlant en général du mouvement pour la libération des femmes » (COMMENT TU DIS?), mais « elle reprend aussi un thème cher à son mari » (OUF! LE MÉNAGE EST PRÉSERVÉ!): le pouvoir des multinationales. Plus pour longtemps d'ailleurs : après qu'elle eut dénoncé les manœuvres fiscales d'un grand trust chimique, celui-ci suspendit illico les subventions versées à l'université qui l'avait invitée. (MAZETTE!) Commentaire du PDG de ladite société : « Je veux lui interdire de répandre son venin (BIEN DIT!) — surtout pour un cachet de 3 500 dollars » (BIEN FAIT!).

13. Cf. « Le sexisme ordinaire », in *TM*, juillet 1974.

14. Nous disons bien : machinistes, pas fascistes, ni machistes d'ailleurs! (Note de Catherine Crachat), et voir « Ce que parler ne dit pas », p. 352.

— Commentaire de *F*?

— No comment. (Catherine Glaviot était un peu blême); on ne va pas *attiser les conflits là où ils existent!* Et tout est comme ça!

— C'est un premier numéro, elles vont peut-être changer<sup>15</sup>, murmura Rose Prudence. (Et s'éteignit, momentanément, de honte.)

— Dire qu'avec tout l'argent qu'elles ont, il faut encore leur faire confiance, soupira Catherine Glaviot. (Elles étaient irrémédiablement sordides.)

— C'est pas tout ça, grommela Rose Prudence, remise de ses émotions. Il va falloir qu'on la fasse, notre revue.

Elles appelèrent d'autres sœurs à la rescousse, consommèrent de concert quelques innocents volatiles de plus, et se mirent au travail avec acharnement<sup>16</sup>.

ROSE PRUDENCE.



15. Elles changèrent — ou, du moins, le contenu de leurs articles. Et Rose Prudence, à nouveau sororelle, proposa, toute contente, un second tome du *Sexisme ordinaire* destiné, disait-elle, à réhabiliter *F Magazine*, Yves Florenne, Annie Le Brun, et quelques autres de leurs victimes. « Tu le feras sans nous, gémirent les sexicides horrifiées, d'ailleurs nous publierons un démenti. » Rose Prudence se voyait déjà désavouée, reniée, excommuniée par ses copines, baignant, solitaire et pour l'éternité, dans le formol œcuménique, sans que quiconque songeât même à réhabiliter sa mémoire : *le Sexisme ordinaire* demeura un ouvrage à jamais sordide, hargneux et diffamatoire.

16. La revue se fit : *Parole!* (Éd. Tierce — non, nous ne le savions pas encore en « ramassant » Sylvie Caster, oui, nous l'aurions fait tout autant). Le premier numéro (printemps 1978), « Terrorifiées », fut consacré, comme les temps le voulaient, à la violence, la terreur et au terrorisme : des femmes, et des institutions.

## Lâche, et tout : Annie Le Brun, t'es pas claire

*Il serait absurde, ou inconséquent, de mettre un seul instant en cause la lutte des Noirs contre leur misère réelle... Mais aujourd'hui, ce qui inquiète, c'est l'exploitation spectaculaire de cette misère par une idéologie qui, pour se présenter comme progressiste, n'en condamne pas moins les Noirs à vivre entre eux dans un ghetto.*

Je n'ai fait, en citant ce début d'opinion d'Annie Le Brun (« Un stalinisme en jupons », in *le Nouvel Observateur*, 27 février 1978) que remplacer le mot « femmes » par « Noirs », pour faire éclater l'absurdité qui consiste à sous-entendre que ce sont les féministes qui ghettoïsent les femmes, et non les pratiques du Patriarcat.

Car, pour n'être pas dans un lieu géographique qui les rassemble comme les Noirs, les femmes n'en sont pas moins dans un ghetto fait de l'isolement de chacune. Et c'est précisément en se rassemblant qu'elles ont introduit une rupture dans ce ghetto spécifique qui les réduisait au silence, en le transformant en un ghetto offensif, où elles communiquent enfin. Après quoi, Annie Le Brun, en bonne élève d'un stalinisme qui s'ignore, s'emploie à des réductions et des amalgames, en feignant de croire qu'un seul courant traverse ce Mouvement : celui de la mystique néo-féminine qui tendrait à un « corporatisme sexuel ». Elle veut ignorer que les premières à en avoir fait la critique, sans prêter le flanc à aucune récupération masculine, furent des féministes à l'origine de ce Mouvement qui, elles, se gardent bien d'idéologiser la nécessité stratégique de la « non-mixité » garante de l'autonomie politique des femmes, en un



sexisme inversé. Ces critiques féministes vous pouvez toujours les relire pour vous rafraîchir la mémoire<sup>1</sup>.

On peut d'ailleurs constater que ladite néo-féminité, loin de rebuter les hommes patriarcaux, est fort bien accueillie par eux, car elle s'accompagne en général de professions de foi antiféministes, individualistes, et antimilitantes, à l'instar de celles d'Annie Le Brun. Ou, quand elle est militante, d'assurances pour les hommes qu'ils ne changeront pas de rôle, et resteront bien ces hommes « *plus proches d'un général que de la moindre femme* » (Duras, *les Parleuses*) qui mirent Lecoin en taule (en le traitant probablement de « gonzesse »!). Mais de cette « néo-féminité », Annie Le Brun n'est-elle pas aussi partie prenante, mine d'autre chose? Car cette amante des Sade, Bataille, Breton, ne confirme-t-elle pas aux hommes qu'à défaut de « bobonnes », ils auront les maîtresses passionnément esclaves écartelées de leurs Histoires d'O?

Annie Le Brun nouvel avatar de la *Femme totale*<sup>2</sup> made in France pour intellectuels de Saint-Germain-des-Prés?

Et bien sûr, que Farah Diba puisse se faire répudier par son mâle SSchah n'a aucune signification pour cette femme surréelle... Ah, Gudrun, viens donc à la rescousse de mon petit couplet « lutte des classes » qui vous remet les femmes en couples hétérosexuels bon teint politique, vite fait, pour les justes luttes bien reconnues par les hommes (et du coup Annie Le Brun pardonnera au moins à une femme, ici Gudrun, sa militance pourtant ultra-militaire, objet de ses foudres par ailleurs!). A Farah son SSchah, à Gudrun son Baader, et défense de nous faire des signes de rêves féministes par-dessus les frontières de classe de nos propriétaires et maîtres, et leurs champions des militances militaires les plus traditionnelles. De la gauche à la droite, voyez-vous, qu'on emploie le style Springer/Hersant, ou le style Annie Le Brun, on est bien d'accord pour conjurer le jour où les femmes risqueraient d'exercer leur violence pour leur propre compte<sup>3</sup>. Restez, restez, ô femmes, avec vos amants respectifs

1. Christine Delphy, « Proto-féminisme et antiféminisme », in *TM*, mai 1975; les éditoriaux du n° 1 des *Questions féministes* (Éd. Tierce, 1977). Et certaines réflexions hargneuses dans le « Sexisme ordinaire » (mars 1975, mai 1975, etc.).

2. Cf. Annette Lévy-Willard, « La femme totale », in *Libération*, 18-19 février 1978.

3. Cf. *Questions féministes*, n° 2, p. 112-113, et n° 3, p. 105-112.

(et vos mères « *bourgeoises* » ô Laure) dans la haine des femmes, et que le monde ne change jamais!

Que les manuels scolaires restent imperturbablement sexistes... et s'augmentent, pourquoi pas, de couplets racistes du style : « Maman est faite pour balayer la maison de son mari, et le moricaud les rues des villes blanches »! Et allez vous faire foutre au chômage militant, ligues antiracistes censureuses!

Que l'industrie pornographique nous donne encore plus de « réalisme pornographique » en nous important de ces petites prostituées d'Argentine qu'on viole et tue pour de bon au cours de mises en scène, comme il en a couru le bruit (suffisamment inquiétant, pour que le quotidien *le Monde* en rende compte, à propos des États-Unis toujours à l'avant-garde pour ce genre de choses).

Ni censures donc, des pires saloperies sexistes, ni « critique rigoureuse », car attention c'est de la censure déguisée! \* — déguisée toi-même, eh guignole pathétique à phalocrates opportunistes!

A quand *Mein Kampf* sans le droit de dire où ça a mené? Comme la censure (dont vous vous accommodez fort bien, celle-là) des tortures réelles que le féodal marquis de Sade infligeait à des prostituées à l'occasion? La Démocratie de Monsieur est avancée : laissez-vous bâillonner la bouche, mesdames, avant de devenir la viande de choix pour les jeux érotiques de ces messieurs dans leurs Républiques de Salo!

De quelle ressassante mauvaise foi fatigante s'accommode cette femme-harkie, Annie Le Brun, pour vouloir ignorer à ce point que les mouvements des femmes se sont constitués en « mouvements » plutôt qu'en partis ou organisations traditionnelles, pour remettre en cause précisément les militantismes hiérarchisés, centralisés, bureaucratés des états-majors? Ces états-majors qui, de Mitterrand en passant par Marchais jusqu'à l'extrême gauche-droite, sévissent sur les airs internationaux des États Policiers Unis dans la répression des indiens, indiennes et autres dissidents et dissidentes de leurs marches funèbres! Allons z'enfants du Parti abreuvons nos urnes pour « La Victoire en votant », et couvrons les féministes d'injures, pour refaire le coup que nous avons fait aux écologistes!

Libre à toi, Annie Le Brun, de baiser avec qui tu veux, et de croire que Virginia Woolf n'est pas morte folle de sa révolte trop

LE SEXISME ORDINAIRE

solitaire. Mais ne feins pas d'ignorer que, si aujourd'hui, ils t'ouvrent les lit-anies de leurs colonnes, c'est parce qu'ils te font monter en première ligne pour soutenir le moral abattu des troufions virils de leur phallocratie bien-aimée.

CATHERINE GLAVIOT,  
8 mars 1978.

[...]

## Souvenirs radieux <sup>1</sup>

Novembre 1978

J'ai tout oublié sauf que, puisqu'on me ramène à zéro, c'est de là qu'il faudra repartir.

Jean-Luc Godard, *Deux ou trois choses que je sais d'elle*.

Je me souviens qu'il a fait beau sur Paris le 10 avril 1984.

Je me souviens des marées noires d'équinoxe.

Je me souviens du jour où les filles mineures ont eu le droit de se promener seules le soir sans la protection de la police.

Je me souviens que le port du casque est devenu obligatoire pour les piétons.

Je me souviens de la phrase immortelle de Lacan : « Le skateboard n'existe pas. »

Je me souviens de la réhabilitation de Staline.

Je me souviens que la parole est partie sans laisser d'adresse.

Je me souviens qu'il a fallu expliquer aux enfants que les cours autrefois se faisaient non par télex mais par télépathie.

Je me souviens du jour où le salaire des petites filles dans les fabriques de tapis au Maroc a atteint 1 F par jour.

Je me souviens que le troisième enfant d'Évelyne Sullerot et de Michel Debré a fait la grève de l'allocation-vieillesse.

Je me souviens que le cinquième enfant d'Évelyne Sullerot et de Michel Debré était un motard — pourtant des fées féminines s'étaient penchées sur son berceau.

1. Bibliographie : Georges Perec, *Je me souviens*, Hachette, 1978 ; Christiane Rochefort, *Ma vie, revue et corrigée par l'auteur*, Stock, 1978 ; Alexandre Zinoviev, *L'Avenir radieux*, L'Age d'Homme, 1978.

Je me souviens que le petit chat est mort.

Je me souviens que sur Vénus on pouvait danser pieds nus.

Je me souviens que l'ombre des arbres faisait des taches sur la peau. Je me souviens du jour où ces taches sont devenues indélébiles.

Je me souviens du premier nouveau-né qui menaça de rentrer chez sa maman.

Je me souviens que le premier arbre-éprouvette était de sexe féminin.

Je me souviens que le jour où les communications téléphoniques ont été taxées à l'intérieur de Paris, on a été quelques-unes à réclamer une augmentation de salaire.

Je me souviens que le Parlement des femmes battait de l'aile gauche.

Je me souviens du moment où la crise affective est devenue mondiale.

Je me souviens du jour où le Sujet supposé s'avoir se manqua de peu.

Je me souviens qu'on a ri si fort que la tour Montparnasse s'est écroulée.

Je me souviens des restes de la banderole de 1 500 m de long qu'on n'a jamais pu accrocher sur la tour Montparnasse parce que les fenêtres ne s'ouvraient pas.

Je me souviens de la tête d'Anita Bryant quand on lui a demandé si elle préférerait que sa fille épouse un Noir ou une femme.

Je me souviens du jour où plus personne ne comprit l'américain.

Je me souviens de la manifestation unitaire des choux, des roses et des cigognes pour exiger que l'on cesse de raconter aux enfants des sornettes sur l'accouchement sans douleur.

Je me souviens du jour où les fées ont manifesté pour qu'on leur laisse le droit de croire aux enfants.

Je me souviens du jour où il ne fallut plus mourir pour vivre.

Je me souviens du chat qui demandait à la fin du marché : « Il ne vous resterait pas une vieille laitue pour ma maîtresse ? »

Je me souviens du premier homme qui supplia le Parlement européen de lui accorder une dérogation à la vieillesse obligatoire.

Je me souviens du premier prisonnier politique qui supplia qu'on le laisse se suicider lui-même.

Je me souviens du jour où les interdictions professionnelles ont commencé à frapper les individus de sexe non féminin.

Je me souviens d'avoir pensé que, à côté de ce qu'on a maintenant, les hôpitaux psychiatriques étaient quand même des asiles.

Je me souviens du jour où le Sujet supposé l'avoir la perdit.

Je me souviens que j'ai enfin réussi à penser à autre chose.

Je me souviens que la première voiture qui refusa d'écraser un hérisson fut répudiée par son conducteur légitime.

Je me souviens du jour où Françoise Dolto n'a pas dit à une mère : « C'est de votre faute. »

Je me souviens que les ordinateurs étaient devenus trop bavards et qu'il a fallu leur ôter la parole.

Je me souviens des cours d'éducation sexuelle que les enfants se sont enfin résignés à nous donner.

Je me souviens des magouilles qu'il a fallu faire pour obtenir l'inscription des psychanalystes aux caisses de chômage.

Je me souviens du jour où je me suis prêté de l'argent. Je me souviens que je trouvais les intérêts exorbitants.

Je me souviens qu'on pensait que la vie pouvait être belle.

Je me souviens que les cachalots trouvaient Derrida un peu simpliste.

Je me souviens que les Soviétiques trouvaient Althusser un peu stalinien.

Je me souviens de l'époque où il n'y avait pas encore le couvre-feu pour les hommes le soir. Je me souviens que même alors je n'osais pas m'aventurer dans les rues le soir.

Je me souviens de la bouteille de champagne qu'on a ouverte quand P. Viansson-Ponté a écrit un autre article intitulé : « La France s'ennuie ».

Je me souviens du péage obligatoire sur le boulevard Saint-Michel pour les manifestations de plus de 7 CV.

Je me souviens que les pommes Granny Smith ont eu peu à peu le même goût que les Golden.

Je me souviens que Sakharov a fini par avoir un appartement de quatre pièces dans la banlieue de Moscou, mais que le téléphone n'était pas branché.

Je me souviens du moment où les Arabes de Cisjordanie ont demandé à émigrer en URSS.

Je me souviens que les chats nous ont appris à entendre les chars arriver de loin.

Je me souviens du jour où les mouvements de femmes ont réclamé de reprendre le voile pour éviter les viols.

Je me souviens du jour où les mouvements de femmes ont réclamé de reprendre le voile pour éviter les lapidations.

Je me souviens du premier homme qui a eu ses règles par solidarité.

Je ne me souviens plus combien de fois on nous a fait le coup de la Nouvelle Femme.

Je me souviens que Simone Veil fumait à la télévision le soir où la droite a perdu les élections.

Je me souviens du jour où le Sujet sut poser l'avoir.

Je me souviens du jour où la loi sur la diffamation a été abrogée. Je me souviens que même alors je n'osais pas dire ce que je pensais des éditions « *Des femmes* ».

Je me souviens du dernier cerisier de Paris, rue de la Tombe-Issoire, que les touristes visitaient de cinq à sept les jours ouvrables.

Je me souviens du jour où *le Monde* a publié un article bien documenté sur l'extrême gauche allemande.

Je me souviens du jour où *Libération* a publié un article bien documenté sur autre chose que l'extrême gauche allemande.

Je me souviens du jour où un journal des femmes a publié un article bien documenté.

Je me souviens que la manifestation pour empêcher Michel Sardou de chanter du Prévert se faisait sur l'air du dernier succès de Mireille Mathieu : « J'ai envie de châtrer des hommes. »

Je me souviens de la grève des ménagères allemandes parce que le savon commençait à sentir le pétrole.

Je me souviens de la première voiture à voile et à vapeur.

Je ne me souviens pas d'un jour où nos prophéties n'aient pas été dépassées par la réalité.

Je me souviens du jour où Giscard a brigué la mairie de Pontoise.

Je me souviens du jour où Freud a terminé son analyse chez Dora.

LE SEXISME ORDINAIRE

Je me souviens du jour où le dernier psychanalyste a quitté le Bateau Savoir.

Je me souviens du jour où les baleines ont commencé à se farder à la graisse de fonctionnaire.

Je me souviens des jours anciens et je ne pleure pas.

Tant pis si vous me trouvez optimiste.

Christiane Rochefort, « J'ai perdu mes utopies », *Magazine littéraire*, n° 139, juillet-août 1978 : « La fin des utopies ».

ANNETTE, ANNIE-ELM, CATHERINE CRACHAT,  
CATHERINE GLAVIOT, NADIA, NADJA COLÉGRAM,  
PEPITA REGALO, ROSALIE SAVONNETTE, ROSE PRUDENCE.

**ATTENDEZ C'EST PAS FINI.**

**LES SEXICIDES**